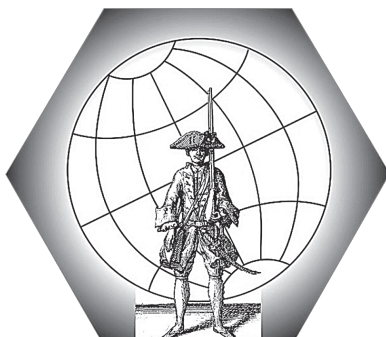


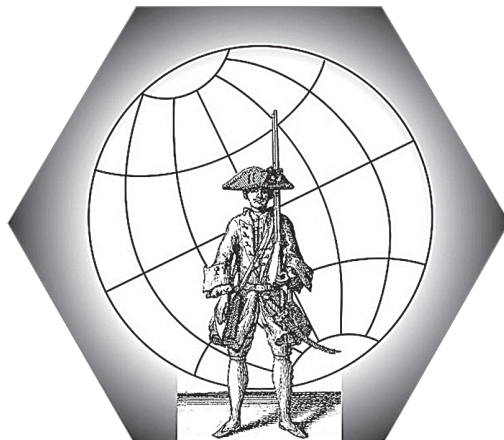
1938-2013



1938–2013

75

ANS	COMMISSION INTERNATIONALE D'HISTOIRE MILITAIRE
YEARS	INTERNATIONAL COMMISSION OF MILITARY HISTORY
JAHRE	INTERNATIONALE KOMMISSION FÜR MILITÄRGESCHICHTE
ANNI	COMMISSIONE INTERNAZIONALE DI STORIA MILITARE
AÑOS	COMISIÓN INTERNACIONAL DE HISTORIA MILITAR



Ce numéro a été préparé par

Erwin A. SCHMIDL

1938–2013

75

ANS	COMMISSION INTERNATIONALE D'HISTOIRE MILITAIRE
YEARS	INTERNATIONAL COMMISSION OF MILITARY HISTORY
JAHRE	INTERNATIONALE KOMMISSION FÜR MILITÄRGESCHICHTE
ANNI	COMMISSIONE INTERNAZIONALE DI STORIA MILITARE
AÑOS	COMISIÓN INTERNACIONAL DE HISTORIA MILITAR

REVUE INTERNATIONALE D'HISTOIRE MILITAIRE
INTERNATIONAL REVIEW OF MILITARY HISTORY
INTERNATIONALE ZEITSCHRIFT FÜR MILITÄRGESCHICHTE
RIVISTA INTERNAZIONALE DI STORIA MILITARE
REVISTA INTERNACIONAL DE HISTORIA MILITAR

No. 91 – 2013
REVUE PÉRIODIQUE

Contents – Sommaire – Inhaltsverzeichnis – Indice

PIET KAMPHUIS – Réflexions sur un jalon historique	8
---	---

NICOLA LABANCA – **Sviluppo e cambiamento nella storia militare dalla seconda guerra mondiale ad oggi**

<i>(Development and Change in Writing Military History from the Second World War until today)</i>	11
Storici, storie e teorie	11
La trasformazione della storia militare come sapere specialistico	14
Metodi, temi e tempi della ricerca storico-militare	21
1. Prima e dopo la fondazione della Cimh/Icmh: una transizione	23
2. Il ventennio Cinquanta-Sessanta: compresenze e origini del rinnovamento	30
3. Il ventennio Settanta-Ottanta: la vera svolta	37
4. Il ventennio più recente, Novanta-primi Duemila: l'esplosione della ricerca storico-militare	51
Conclusioni	77

DAVID KOSTEWICZ – **A 'Clearing House' for Military Historians: The International Commission of Military History from 1938 until today**

1. 'The Organized Internationality of Historical Sciences': The Emergence of Historical Congresses and the International Committee of Historical Sciences in the Early 20 th Century	83
1.1. Cooperation and Conflicts	83
1.2. The First International Historical Congresses.	85
1.3. After the Great War: The Creation of the International Committee of Historical Sciences	86
2. From Zurich to Stockholm: The Commission of Compared Military History from 1938 to 1973	90
2.1. Through the Fogs of War: From 1938 to 1946	90
2.2. New Beginnings: The CISH after the Second World War	93
2.3. Becoming International: The CIHM after 1946	94
2.4. Vienna – Paris – Moscow – Stockholm: The Late Sixties and Early Seventies	98

3. From Stockholm to Turin: The CIHM from 1973 to 2013	102
3.1. Organizational Structure and Statutes	102
3.2. The National Commissions.	106
3.3. The Bureau	111
3.4. The Congresses	116
3.5. CIHM Publications	127
3.6. Problem fields and recent developments.	128
4. Conclusions	131
5. Diamonds and Rubies: Afterthoughts and Acknowledgements	132
5.1. Central Aspects and Methodology	134
5.2. The State of Research	135

ERWIN A. SCHMIDL – 75 Jahre und kein bisschen leise: zum 75-jährigen Bestehen der CIHM.	139
--	-----

Annexes	143
--------------------------	-----

Annex 1: The CIHM Presidents.	143
Annex 2: The CIHM Secretaries-General.	143
Annex 3: The CIHM Bureau.	144
Annex 4: The CIHM Congresses	148
Annex 5: The <i>Revue Internationale d'Histoire Militaire</i>	150
Annex 6: The Issues of the <i>International Bibliography of Military History</i>	152
Annex 7: The Emblem of the CIHM.	153
Annex 8: The National Commissions	154

Bibliography.	155
1. Archival Sources.	155
2. Books and Articles	155
3. Internet Sources	157

About the authors	158
------------------------------------	-----

Réflexions sur un jalon historique

UN HISTORIEN NÉERLANDAIS de renom a écrit que l'historiographie est la façon dont une société prend conscience de son passé. La conscience historique n'est néanmoins pas de dimension constante ; elle est fonction du lieu et de l'époque. Les disciples de Clio, et assurément les historiens militaires parmi eux, savent mieux que quiconque que les jubilés et autres années anniversaires marquantes peuvent souvent amener à de nouveaux travaux de recherche.

C'est en 1938, lors du huitième congrès du Comité International de Sciences Historiques à Zurich, que notre Commission Internationale d'Histoire Militaire (CIHM) a été instituée, sous la houlette d'Albert Depréaux, historien militaire français connu.

Cette année, la CIHM fête ses soixante-quinze ans. Au fil des ans, elle est devenue une importante plate-forme d'échange de connaissances et d'idées dans le domaine de l'histoire militaire, et elle est plus active que jamais. Cette année anniversaire constituait l'occasion de réfléchir sur cette période. Trois questions évidentes nous sont alors venues à l'esprit. Que savons-nous en fait de l'histoire de notre propre organisation ? Est-elle en lien avec l'évolution qu'a connu l'histoire militaire en tant que discipline scientifique ? Du reste, quel rôle la CIHM a-t-elle joué en la matière ?

Force a été de constater que l'histoire de notre propre organisation était restée en grande partie *terra incognita* et nous avons donc pris l'initiative de cette publication. Le vice-président, le professeur Massimo de Leonardis, et le secrétaire général, dr Erwin Schmidl, se sont chargés de ce projet. Ils ont trouvé David Kostewicz MA et le professeur Nicola Labanca disposés à combler les lacunes dans nos connaissances par deux contributions intéressantes. Armés d'une bonne connaissance de notre propre passé, nous sommes maintenant en meilleure position pour nous orienter vers l'avenir. J'en suis très reconnaissant aux deux auteurs. Mes remerciements vont également à Stefan Rest de *Verlag Militaria*, pour son agréable coopération.

Notre mission est de tous temps. La CIHM encourage la recherche, les publications et l'enseignement dans le domaine de l'histoire militaire, par-delà les frontières nationales. Cette discipline porte essentiellement sur l'histoire opérationnelle et l'histoire des forces armées en temps de guerre (et de préparation à la guerre). Bien entendu, les causes et les conséquences d'affrontements armés, les rapports sociaux, l'économie de défense, la technologie militaire, le commandement militaire, la montée en puissance et le maintien des forces constituent également autant de thèmes de recherche importants.

La CIHM repose principalement sur les commissions et comités. Il s'agit d'abord des commissions nationales au sein desquelles les historiens militaires des

différents états sont réunis ; ce sont des entités indépendantes, qui souvent, dans leur propre pays, promeuvent ou organisent des activités dans le domaine de l'histoire militaire. Par ailleurs, la CIHM dispose de trois comités spécialisés, en ce qui concerne la bibliographie, les archives militaires et l'enseignement de l'histoire militaire. Des historiens militaires de toutes provenances y coopèrent étroitement et l'ensemble de la communauté de la CIHM bénéficie de leurs travaux.

La CIHM s'est élargie jusqu'à constituer un réseau mondial. Elle s'efforce chaque année d'étendre encore davantage son empreinte.

En outre, elle renouvelle en permanence ses instruments. Les principaux sont actuellement :

- Le congrès international d'histoire militaire, qui est organisé chaque année par une commission nationale. Outre les contributions présentées, il comporte des tables rondes et un atelier pour doctorants. Des visites de musées et de champs de bataille peuvent également être prévues.
- Les *Actes*, dans lesquels les contributions au congrès sont publiées (au format numérique) chaque année.
- La *Revue Internationale d'Histoire Militaire*, dont quatre-vingt-dix fascicules au total ont paru depuis 1939. La plupart visent à familiariser le lecteur avec l'histoire militaire d'un pays ou d'une région. Depuis relativement peu de temps, des numéros spéciaux paraissent autour d'un thème tel que le « recrutement des forces armées » et la « puissance aérienne », avec des contributions d'historiens de différents pays.
- La *Bibliographie Internationale d'Histoire Militaire*, dont trente-trois fascicules ont paru jusqu'à présent. Depuis 2010, la maison d'édition Brill en assure la publication, qui est aussi disponible en ligne (*On Line*).
- Le bulletin d'information du Comité des Archives militaires, *Mars & Janus*, qui contribue au dialogue entre chercheurs et archivistes.
- Les activités du Comité d'enseignement, qui, outre l'organisation de l'atelier pour doctorants, visent au partage des meilleures pratiques en matière d'enseignement de l'histoire militaire et à l'échange de programmes d'études et d'ouvrages de référence.
- Le *Bulletin d'information* du secrétaire général.

En cette année anniversaire, notre site web (www.icmh.info) a été modernisé. Ce moyen de communication moderne souligne que la CIHM, à l'âge mémorable de soixante-quinze ans, ne reste pas à contempler le passé, mais tourne ses regards vers l'avenir.

Je vous souhaite une bonne lecture.

PIET KAMPHUIS,
Président de la CIHM

NICOLA LABANCA

Sviluppo e cambiamento nella storia militare dalla seconda guerra mondiale ad oggi

*(Development and Change in Writing Military History
from the Second World War until today)*

Storici, storie e teorie

UN VECCHIO MOTTO DICE che gli storici sono migliori delle loro teorie. Analogamente, e forse a maggior ragione, sarebbe ragionevole dire lo stesso delle teorie storiografiche degli storici militari – universalmente considerati storici empirici, pratici, se non praticoni. Eppure a livello internazionale il rinnovamento della scrittura della storia militare è stato così sensibile, soprattutto negli ultimi decenni¹, che numerose si sono susseguite le rassegne storiografiche, le teorizzazioni, gli auspici, su temi generali o particolari.

Il 1938 si teneva a Zurigo l'ottavo Congresso del Comitato internazionale di scienze storiche (Cish/Ichs). In quella sede fu decisa l'istituzione della Commissione internazionale di storia militare (Cihm/Icmh)², che nel 1939 faceva uscire il primo fascicolo della "Rivista internazionale di storia militare" (Rihm/Irmh). La ricorrenza del settantacinquesimo dell'istituzione della Cihm/Icmh è parsa agli organizzatori un'occasione per proporre alcune riflessioni di carattere gene-

¹ Scrivere poche pagine dedicate a temi così ampi, che in teoria dovrebbero spaziare dalla storia antica a quella contemporanea, con una copertura delle migliori opere editate a livello internazionale, espone ad un rischio certo. Per quanto l'autore, sulla base delle proprie conoscenze, si sforzi di disegnare un quadro bilanciato e generale, alla fine i suoi interessi e le sue ignoranze emergono sempre. Soprattutto in un campo di studi come quello della storia militare sviluppatosi in maniera così notevole nei decenni qui presi in esame.

Alcuni colleghi ed amici mi hanno suggerito taluni testi importanti per i propri rispettivi campi di interesse, nei quali sono maestri a livello non solo nazionale: Marco Bettalli per la storia militare greca antica, Giovanni Brizzi per la storia militare romana antica, Aldo A. Settia per la storia militare medievale e Piero Del Negro per la storia militare moderna: li ringrazio molto. Ma essi non portano alcuna responsabilità per le pagine che seguono, del cui disegno e delle cui lacune l'autore – un contemporaneista italiano – è l'unico colpevole.

Michael Howard, *The use and abuse of military history*, in "Royal United Services Institution Journal", vol. 107 (1962), n. 625. Su Howard cfr. Hew Strachan, *Michael Howard and the dimensions of military history*, 2002, <http://www.kcl.ac.uk/lhcms/info/lec02.shtml>

² Nicola Labanca, *Military history: a world apart*, in Ilaria Porciani, Lutz Raphael (a cura di), *Atlas of European historiography. The making of a profession 1800–2005*, London. Palgrave-Macmillan, 2010, p. 37.

rale su cosa sia (diventata) nel frattempo la storia militare a livello internazionale, introduttive ad un saggio sull'evoluzione della Commissione stessa.

Ovviamente per la storia militare del mondo il 1938 e ancor più il 1939 sono stati anni di svolta: l'aggressione delle forze nazifasciste alle piccole potenze europee, e nel 1940 alla Francia, scatenò la seconda guerra mondiale.

Per la scrittura della storia militare e in particolare per la ricerca storico-militare il 1938–1939 non sono invece date particolarmente rilevanti nessun'opera particolarmente importante fu pubblicata, nessun convegno internazionale fu svolto che abbia segnato la storiografia militare generale fu svolto in quegli anni, nessun particolare metodo d'indagine storiografica (a livello di storia politica, istituzionale, sociale, economica, delle mentalità, culturale o di genere) potrebbe rivendicare opere particolarmente rilevanti a livello internazionale edite in quegli anni.

Di certo furono anni di grande preoccupazione per la politica internazionale europea e mondiale. Una dimostrazione e al tempo stesso un'eccezione ne rimane il volume di Edward H. Carr *Twenty years' crisis 1919–1939. An introduction to the study of international relations*³ – un'opera di uno studioso che non fu mai uno storico militare (ex funzionario diplomatico, poi editorialista per il Times, quindi studioso accademico: noti i suoi volumi sulla storia dell'Unione sovietica e la sua celebre serie di *G. M. Trevelyan lectures* alla University of Cambridge poi sviluppate nel suo celebre volume *What is History?*⁴) ma che capì bene il pericolo devastante del nazionalismo e della guerra moderna. A suo modo, nel suo piccolo, all'inizio la Cihm/Icmh forse cercò anche – come tutto il Cish/Ichs – di combattere quei rischi.

Proprio nel campo della storia militare, forse più del 1938–1939, più rilevante sarebbe stato prendere come termine a quo il 1928–1929, quando in Francia con la fondazione delle “Annales” Lucien Febvre e Marc Bloch mossero una radicale critica alla *histoire-bataille*⁵. Attaccarono la storia militare del loro tempo, più che come disciplina in sé, perché la videro come espressione massima di quella *histoire historisante* e *histoire événementielle* che a loro parere aveva bloccato il rinnovamento della ricerca storica. In seguito, per un verso, molti storici militari hanno cercato di criticare quei loro critici. Con qualche buona ragione essi hanno osservato che la migliore storia militare – per fare un nome, ad esempio, quella di

³ Edward Hallett Carr, *Twenty years' crisis 1919–1939. An introduction to the study of international relations*, London, MacMillan, 1939.

⁴ Id., *What is history? The George Macaulay Trevelyan Lectures delivered in the University of Cambridge, January–March 1961*, London, Macmillan, 1961.

⁵ Marc Bloch, Lucien Febvre et les Annales d'histoire économique et sociale, *Correspondance*, Paris, Fayard, 1994- (1: *La naissance des Annales 1928–1933*, 2: *De Strasbourg à Paris 1934–1937*, 3: *Les Annales en crises 1938–1943*). See also Carole Fink, *Marc Bloch. Biografia di un intellettuale*, Scandicci, La nuova Italia, 1999.

Hans Delbrück⁶ – già allora non era più ormai (solo) evenemenziale ma anche strutturale. Per un altro verso è vero che la critica generale delle “Annales” alla gran parte delle pubblicazioni storico-militari del tempo era giustificata: l’attacco mosso da Bloch e Febvre avrebbe causato qualche difficoltà momentanea alla storia militare ma l’avrebbe aiutata a rinnovarsi.

D’altro canto, pur lasciando per il momento da parte il 1928–1928 e pur ammettendo che nell’evoluzione degli studi di storia militare il 1938–1939 non possono essere considerati un preciso momento di svolta, l’antiguerra può essere preso come evocativo di una situazione: una situazione che ad oggi è profondamente ed irrimediabilmente cambiata.

Ci spieghiamo meglio. A quel tempo, forse, e sia pure con grandi difficoltà e con grandi sforzi, se uno storico militare (che svolgesse ricerca nel campo della storia antica o medievale, moderna o contemporanea) avesse voluto coltivare il sogno di leggere almeno le principali opere edite a livello internazionale nel proprio campo di studi, sarebbe stato in grado di farlo: pochi erano i volumi davvero importanti, un po’ più numerosi (ma nemmeno poi tanto), gli articoli su rivista: tutti più o meno prontamente segnalati dalle bibliografie storiche nazionali settoriali o generali). Forse, con maggiori ma affrontabili fatiche, avrebbe potuto tenersi informato delle maggiori opere edite sempre sul terreno della storia militare ma per periodi storici diverso dal proprio. Nel mezzo, dal 1938 ad oggi, la ricerca storico-militare è letteralmente esplosa; il numero degli studiosi seri si è moltiplicato enormemente; le istituzioni operanti nel campo sono numerose per ogni Stato; riviste e collane editoriali specifiche sono difficilmente calcolabili. Oggi, settantacinque anni dopo il 1938, la comprensibile aspirazione a rimanere aggiornati su quanto si produce non solo nel proprio campo cronologico di ricerca è condannata a rimanere un sogno di fronte all’esplosione della ricerca storico-militare nel frattempo intervenuta.

Esplosione: ma in quale direzione? In quali tempi e contesti? Con quali attori? Secondo quali metodi storiografici? Riflettere su questi settantacinque anni può avere quindi qualche utilità, anche se – nello spazio di poche pagine – sarà necessario limitarsi ad accenni e converrà restare quanto più vicino agli storici e ai loro libri di storia, più che librarsi in teorizzazioni.

⁶ Hans Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*, Berlin, G. Stilke (1: *Das Altertum*, 2: *Die Germanen*, 3: *Das Mittelalter*, 4: *Neuzeit*, 5: *Neuzeit (Fortsetzung)*, fortgesetzt von Emil Daniels, 6: *Neuzeit (Fortsetzung)*, fortgesetzt von Emil Daniels, 7: *Neuzeit (Schluss)*, fortgesetzt von Emil Daniels und Otto Hainz).

La trasformazione della storia militare come sapere specialistico

Guardando alla situazione attuale, odierna, della storia militare quello che colpisce è, abbiamo detto, l'esplosione dei prodotti ma anche delle forme della produzione. Come ogni sapere specialistico storico, anche la storia militare ha cambiato la propria fisionomia, dal 1938. In particolare negli ultimi trenta-vent'anni, i luoghi e le pratiche della storia militare sono enormemente cambiati, anche (ma non solo) influenzati dalle nuove tecnologie. Ciò ha trasformato molte delle gerarchie reciproche con il tempo stabilitesi in questo campo di studi.

Avanti la seconda guerra mondiale, a 'fare la storia militare' erano ancora principalmente militari in servizio o in pensione, dentro o fuori l'istituzione militare e in particolare dentro le accademie militari, spesso incaricati di scrivere storie 'ufficiali': c'era però già allora, accanto a questi, un piccolo numero di studiosi accademici, ai migliori fra i quali competeva già allora fare la 'nuova storia militare', cioè la ricerca più innovativa. Si affiancavano a questi due piloni, ovviamente, giornalisti o reduci, che scrivevano ricostruzioni e memorie per il più largo pubblico: ma le funzioni erano ben distinte. Oggi il panorama ha mantenuto grosso modo questi attori, ma altri se ne sono aggiunti. E soprattutto le gerarchie di rilevanza fra questi attori stanno trasformandosi mentre la storia militare viene 'fatta' in molti altri luoghi e secondo molte altre logiche.

Tralasciando in questo momento ogni giudizio di valore, è innegabile che oggi 'fanno' storia militare vari soggetti.

Rimangono gli storici accademici, oggi molto più numerosi e specializzati, dei cui metodi storiografici parleremo diffusamente più avanti e che per adesso solo menzioniamo.

Rimangono soprattutto i militari storici. Il loro profilo si è però molto diversificato. Non sono più solo i pochi ufficiali in servizio presso gli Uffici storici o insegnanti di storia militare nelle accademie. Oggi guardano retrospettivamente alla storia militare anche i sempre più numerosi ufficiali che – inseriti in uno qualunque dei livelli di un sistema d'istruzione militare adesso assai più complesso e diffuso – si occupano ad esempio di 'learned lessons', ufficiali o tecnici che talora non hanno avuto alcuna formazione accademica di storia. Rimangono gli storici degli Uffici storici nazionali, di forza armata o sempre più interforze: ma ci sono ormai anche storici in quanto tali nelle organizzazioni militari sovranazionali o internazionali (ad esempio nella Nato, nel suo Supreme Command, e si affacciano anche nelle istituzioni militari dell'Unione europea). Inoltre oggi, prima ancora che arrivi negli Uffici storici, la storia delle operazioni oltremare dei reparti nazionali e multinazionali è raccolta, organizzata e persino scritta da 'unit historians', talora con una preparazione accademica (Ph.D.) da storico ma non sempre e non necessariamente, inviati in teatro e chiamati a salvare immagini, report, files .pdf, .doc e .jpg prima che essi vengano cancellati dalla memoria dei personal compu-

ters delle unità in azione, a ben altre cose più interessate. Ci sono poi gli archivisti degli archivi militari: qualche volta depositati presso gli archivi pubblici di stato o locali, talora ancora 'retained in the services', essi scrivono la storia militare sia redigendo gli inventari delle fonti che conservano sia divulgandone le informazioni su riviste di settore o partecipando a convegni. Infine, molto spesso ormai, le forze armate nazionali e molte unità militari hanno creato un proprio museo; talora i musei militari o i musei legati ad una guerra specifica sono anche imprese private, più o meno finanziate dagli Stati e dalle forze armate. Non tutti questi musei hanno i visitatori dell'Imperial War Museum di Londra o degli Invalides di Parigi, del *Центральный музей Великой Отечественной войны* (Museo della guerra patriottica) di Mosca o dell'*Heeresgeschichtliches Museum* di Vienna. Pochi sono innovativi come il recente *Militärhistorisches Museum der Bundeswehr* di Dresda. Ma tutti questi musei militari, a gestione civile o militare, non potrebbero svolgere la propria funzione e non potrebbero aprire sempre nuove esposizioni temporanee o permanenti se non anche sulla base di continue ricerche storiche sulle proprie collezioni, anche arricchendole. In conclusione, sia nella tipologia sia soprattutto nel numero, ci sono molte più competenze permanentemente addette a 'fare storia militare' oggi che settantacinque anni fa.

Mentre quindi gli storici accademici e gli storici militari rimangono, una specie di 'terzo settore' è cresciuto negli ultimi decenni. Le trasformazioni tecnologiche, il calo radicale delle pubblicazioni (e in particolare, ma non solo, quelle on-line) ha dato loro visibilità e punti di organizzazione. Sono soprattutto civili, ma anche qui le professionalità e i profili si sono assai sviluppati. Facciamo solo qualche esempio. Gli autori di romanzi storici ambientanti nelle guerre del passato e del presente si sono ad esempio moltiplicati. D'altronde, sia durante i cinque decenni di 'guerra fredda' sia in questi recenti primi due decenni 'postbipolari', che sono stati anche sette decenni di conflitti dal carattere in continua evoluzione, la guerra 'ha venduto' nelle librerie e nelle edicole. Inoltre andrebbero tenuto nel loro conto i 'defense correspondents' della stampa quotidiana o periodica, che sempre più – anche se mai abbastanza – dovrebbero permettere alle opinioni pubbliche di controllare le azioni dei militari e l'utilizzo da parte loro dei budget militari votati dai parlamenti, in pace come in guerra (una funzione di controllo pubblico che avanti la seconda guerra mondiale pochissime agenzie di stampa potevano e volevano permettersi). Scrivono o parlano di storia delle guerre gli autori di documentari televisivi o radiofonici di tema storico-militare, spesso svolgendo ricerche più o meno approfondite negli archivi militari tradizionali o iconografici. Inoltre, in un certo senso, 'fanno' storia militare – e costruiscono prodotti di impatto enormemente più diffuso dei tradizionali autori di dotti monografie di storia militare – i collaboratori dei grandi film storici: un buon film hollywoodiano (o bollywoodiano) sulle guerre dell'antica Grecia, del Vietnam, dell'Iraq o dell'Afghanistan si basa spesso su letture e ricerche non trascurabili e condi-

zione l'immaginario di un numero di spettatori senza paragone con quello dei lettori una monografia. Per esprimersi e scrivere di storia militare basta iscriversi ad "H-war", la lista di discussione internet, cui partecipano ad ugual diritto sia studiosi accademici sia ufficiali in servizio o in pensione sia semplici appassionati. Guardare oggi con disprezzo, da parte degli storici accademici o dei militari storici, a quanto queste figure fanno, ritenendolo solo 'divulgazione' e ignorando quanto di nuovo e di personale essi talora giungono, sarebbe non meno cieco di quanto avrebbero fatto gli storici militari degli anni Trenta che avessero ignorato la critica di Febvre e Bloch.

A fare in modo nuovo la storia militare hanno poi contribuito in maniera radicale le nuove tecnologie. I redattori delle voci storico-militari che appaiono su 'Wikipedia' o su simili imprese si vantano di fare molte letture e di rielaborare in maniera molto seria le conoscenze disponibili, anche aggiungendovi quando necessario specifiche ricerche – con risultati che non a tutti piacciono per la verità. Storici militari di grado zero, cioè nel loro primo farsi, sono da considerare anche gli autori o curatori di molti blog di argomento bellico, che riassumono esperienze di combattimento proprie o altrui, talora anche della sola unità di cui sono in qualche modo maniaci conoscitori. Molti sconosciuti autori, storici militari del weekend, dedicano gran parte del loro tempo ad organizzare siti web e portali cercando di mettere ordine a tanta conoscenza diffusa e a tanto disordine, spesso aumentando ora l'una ora l'altro, copiando, scandendo, ripubblicando immagini, ordini di battaglia, articoli e libri di storia militare – attorno agli argomenti più svariati. Ma non basta. Se l'attendibilità del loro lavoro lascia spesso qualche dubbio presso gli esigenti storici accademici, fra gli storici militari devono invece essere assolutamente conteggiati quei militari che sono i curatori di siti internet ufficiali delle forze armate dei vari Stati. Finito il tempo delle grandi Relazioni ufficiali sulle grandi guerre mondiali, è forse venuto il tempo degli autori di brevi testi che devono entrare in una videata – che però, quando promossi dalle forze armate, non possono essere meno ufficiali.

È indubbio che alcune delle funzioni di questi nuovi storici militari dell'era digitale erano presenti anche in precedenza, nell'era diciamo solo gutemberghiana. Ma è d'altronde evidente che la quantità di questi nuovi storici militari e soprattutto il loro impatto si sono moltiplicati negli ultimi due decenni. E non sempre è possibile liquidare altezzosamente il loro lavoro come quello di divulgatori: non sempre lo sono.

Infine, perché lasciare da parte altre figure di appassionati alla storia militare, che nei casi migliori fanno anch'essi una qualche ricerca originale? Pensiamo ad esempio ai re-enactors, un frutto particolare e un'evoluzione (anche se talora considerati una degenerazione) del sempre maggior tempo libero, del benessere e per certi versi anche della conoscenza storica diffusa nelle società più ricche. Talora le loro ricerche su bottoni e stivali, divise ed armi – se seriamente condotte – pos-

sono portare conoscenze utili non solo a sfilare impettiti nelle celebrazioni e nelle feste locali, o a spararsi a salve nei boschi e nelle campagne nel fine settimana, ma anche per la più interessante storia sociale degli eserciti e delle guerre. Analogamente, anche gli autori di regole di war-games fanno storia militare: se avanti la seconda guerra mondiale ciò interessava pochissime persone e pochi ufficiali dei più alti Stati maggiori, negli anni della crescita economica aveva interessato un pubblico assai ampio di giocatori di 'giochi da tavolo'. Più di recente, con la trasformazione di questi giochi in games informatici, l'audience si è ampliata ulteriormente mentre l'esigenza di un'attenta conoscenza e quantificazione della storia militare di questa o quella battaglia o campagna è diventata ancora più pressante, e in molti casi ha reso gli autori delle regole per questi giochi ancora più professionali.

È insomma evidente che, dal 1938 ad oggi, il campo professionale della storia militare è andato continuamente ampliandosi. Accanto ai due tradizionali, un terzo settore è cresciuto e si è organizzato: e, almeno in parte, si è anche specializzato e professionalizzato. Per averne una prima idea, si sfoglino le pagine web e di dibattiti ospitati da H-War (e, più recentemente, a H-Minerva). È questo forse il destino odierno di ogni sapere specialistico, cui la storia militare non poteva rimanere estranea. Sia pur senza perdere di vista le diverse componenti, i diversi livelli di originalità e scientificità, sarebbe importante che la comunità degli storici militari riconoscesse ormai un quadro così complesso. Fra l'altro, il reciproco riconoscimento comporterebbe una altrettanto reciproca sfida a tenere alta la qualità vantaggio dell'intera comunità.

Di questa crescita di un terzo settore, però, sarebbe ingenuo solo gioirsi. Essa ha comportato, comporta e presumibilmente potrebbe comportare enormi problemi. Problemi di relazioni reciproche fra i cultori dello stesso sapere, problemi di linguaggio nelle comunicazioni interne, problemi di reciproca legittimazione, problemi di controllo delle varie professionalità, problemi di accountability e di reliability – fondamentali in ogni democrazia e in particolare in settori del sapere così delicati come quelli relativi alla guerra e alla pace. In particolare, pur nell'aumento del numero assoluto dei posti voluti dalle varie università, è evidente che in tutta questa esplosione della storia militare oggi si è assistito ad un indebolimento relativo dello spazio degli storici accademici. Si potrebbe dire, con una metafora, che se sono aumentati gli addetti alla ricerca finalizzata e finanziata ma stanno diminuendo (in numero relativo, non assoluto) gli addetti alla ricerca di base e disinteressata. Dovrebbe essere evidente a tutti quale rischio ciò crei, principalmente nella formazione della pubblica opinione sui temi cruciali della guerra e della pace (contemporanea come del passato) ma anche della stessa formazione degli ufficiali. In termini di reliability ad esempio in un'accademia militare, per fare uno dei mille possibili esempi, dovendosi valutare l'impatto della rivoluzione negli affari militari sulle operazioni più recenti, a quale diversa conclusione può

portare lo studio di un testo (un libro, un film, un documentario, un sito web) prodotto da un'azienda informatica sotto contratto per programmi del tipo 'soldato futuro' rispetto a quello il cui autore sia invece un esperto docente universitario non interessato e non coinvolto nel 'sistema militare-industriale'? A quali rischi, anche nel campo della storia militare, può condurre una proliferazione di conoscenze non filtrate dalla ricerca della verità – nei limiti in cui è possibile – ma mosse dall'interesse di parte?

È per questo che appare evidente a chi scrive che non solo di metodo storiografico deve tenere conto un riesame delle evoluzioni della storia militare internazionale negli ultimi settantacinque anni⁷. In tale periodo si è assistito sì ad una esplosione della storia militare e della ricerca storico-militare ma anche ad una strisciante rimessa in discussione di tradizionali gerarchie reciproche. Un tempo si affermava, col vecchio detto erasmiano, che *dulce bellum inexpertis*; più di recente, al tempo otto-novecentesco della grande costruzione degli stati maggiori, si sosteneva che qualche professionalità è necessaria per capire il 'volto della battaglia'; ancora più di recente, in particolare dopo le due drammatiche guerre mondiali, sembrò a molti che fosse possibile parlare solo a chi le avesse combattute, tante erano le atrocità e le novità cui i combattenti avevano assistito, che facevano dei reduci gli unici legittimati a comprenderle. Rispetto a tutto questo c'è qualcosa di più, oggi, ed è appunto il rischio che il pur indubbio sapere specialistico storico-militare diffuso fra i nuovi attori e protagonisti, anche entu-

⁷ Per una introduzione cfr. *Palgrave Advances in Modern Military History*, edited by Matthew Hughes and William J. Philpott, London, Palgrave Macmillan, 2007. Due testi, assai ineguali e non sempre soddisfacenti, Jeremy Black, *Rethinking military history*, London, Routledge, 2004; e Stephen Morillo, con Michael F. Pavkovic, *What is military history?*, Cambridge, Polity, 2006.

Interrogativi su cosa sia e a cosa serva la ricerca storico-militare sono frequenti. Per alcune riflessioni cfr. *The past as prologue. The importance of history to the military profession*, edited by Williamson Murray, Richard Hart Sinnreich, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

Utili André Corvisier, *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*, Paris, Puf, 1988 (poi Id., a cura di, *A dictionary of military history*, ed. ingl. curata, rivista e ampliata da John Childs, London, Blackwell, 1994; e *The Oxford companion to military history*, edited by Richard Holmes, with Hew Strachan, Chris Bellamy, Hugh Bicheno, Oxford, Oxford university press, 2001; *Reader's guide to military history*, edited by Charles Messenger, Fitzroy Dearborn, 2001).

Alcuni bilanci, spesso nazionali in Allan R. Millett, *The Study of Military History in the United States since World War II*, in "Medelingen van de Sectie Militaire Geschiedenis", vol. 14 (1991), pp. 109–129 (in P.H. Kamphuis, a cura di, *Military History Around the World*); E. M. Coffmann, *The course of military history in the United States since world war II*, in "Journal of military history", vol. 61 (1997) n. 4; John A. Lynn, *The embattled future of academic military history*, in "Journal of military history", vol. 61 (1997) n. 4; *Deutsche Militärhistoriker von Hans Delbrück bis Andreas Hillgruber*, im Auftrag der Deutschen Kommission für Militärgeschichte und des Militärgeschichtlichen Forschungsamtes herausgegeben von Hans Ehlert, Potsdam, Militär-geschichtliches Forschungsamt, 2010; Hubert Heyriès (sous dir.), *Histoire militaire, études de défense et politiques de sécurité. Des années 1960 à nos jours*, Paris-Bruxelles, Institut de stratégie et des conflits-Commission française d'histoire militaire, Economica, 2012; *Storie di guerre ed eserciti. Gli studi italiani di storia militare negli ultimi venticinque anni*, a cura di Nicola Labanca, Milano, Unicopli, 2011.

siasti, del campo della storia militare possa fare a meno della ricerca disinteressata e del vaglio di qualità (come almeno dovrebbe essere) degli storici accademici, realizzando una radicale trasformazione quando non un capovolgimento delle gerarchie reciproche precedenti.

La trasformazione e la diffusione dei saperi nella società della conoscenza investono e trasformano sempre vecchie relazioni. Ciò sta avvenendo anche nel campo della storia militare. Quante pagine, a ragione, sono state spese sul contrasto fra storici militari ufficiali e storici accademici... Anche se non le aboliscono, oggi le nuove tecnologie e le nuove professioni nel campo della storia militare trasformano inevitabilmente quelle immagini, ed opposizioni. Ad esempio, una volta gli archivi militari si basavano sul lavoro di ufficiali seri e competenti, e allora una distinzione fra civili (utilizzatori degli archivi) e militari (archivisti) era ovvia. Adesso invece gli Stati più previdenti e le forze armate più sensibili utilizzano le competenze – *in home* come in *out-sourcing* – di archivisti professionali civili: l'opposizione fra militari e civili si evolve in quella fra gestori ed utenti, o fra professionisti e non professionisti. Un'altra trasformazione è più interna all'istituzione militare. Al suo interno, la storia militare ha tradizionalmente sempre avuto funzioni sia di ricostruzione del passato sia di costruzione di un'identità sia di propaganda verso l'esterno. Nel passato non era infrequente che fosse lo stesso ufficiale o lo stesso ufficio ad adempiere a tutte queste funzioni. Quali relazioni metterà invece in moto il fatto che oggi tali funzioni sono tendenzialmente svolte da uffici ed ufficiali diversi, diversamente dotati di visibilità e fondi, con gli Uffici storici spesso in difficoltà e lasciati indietro rispetto agli uffici che si occupano di relazioni esterne, siti web, esposizioni e mostre per il reclutamento ecc.?

Per non dire di uno dei problemi più epocali, quello delle relazioni di genere. Per secoli la storia militare è stata una 'cosa da maschi'. Con la rivoluzione storiografica dagli anni Settanta-Ottanta, sempre più numerose e sempre più preparare e innovative si sono invece affermate le studiose. Oggi, quando peraltro le forze armate sono sempre più differenziate secondo la linea di genere, converrebbe ricordare che uffici storici di forza armata o interforze anche assai prestigiosi sono stati diretti da donne, militari o civili, e che la responsabile dell'archivio storico della Nato oggi in carica è una archivista. Il vecchio *divide* di genere tra ufficiali maschi direttori di archivi e ricercatrici storiche si evolve quindi o si complica in un'altra distinzione: non più tanto fra uomini e donne quanto fra esperti ed inesperti. O ritorna ad una sempre possibile, indifferente al genere, fra archivisti favorevoli alla consultazione e archivisti invece sospettosi del diritto d'accesso.

Questa trasformazione del panorama internazionale degli ultimi decenni ha avuto aspetti evidentemente molto diversi da nazione a nazione. Laddove la presenza accademica degli storici militari era solida, si è consolidata ed è cresciuta. Laddove era invece recente, non sempre è resistita. Laddove infin, piuttosto che nelle università, la storia militare 'civile' era presente nella tradizione delle Acca-

demie delle scienze – ad esempio nei Paesi dell'Europa orientale – si sono avuto problemi in più. Tutti i Paesi hanno Uffici storici di forza armata (o, sempre più spesso, interforze a livello di Difesa): ma il loro ruolo nella produzione e della promozione della ricerca storico-militare è assai varia. In alcuni Paesi il loro ruolo ufficiale è conteso o quanto meno spartito con gli insegnamenti di storia militare nel sistema dell'istruzione militare. Le Commissioni nazionali di storia militare poi riflettono tutta questa diversità, e non è facile trovarne due uguali.

Se insomma la storia militare tradizionale, civile-accademica e ufficiale-militare, appare molto diversificata, costante invece ovunque – nell'Europa dell'Ovest come in quella dell'Est, al Nord come al Sud, negli Stati Uniti d'America come altrove – è stata negli ultimi decenni la crescita degli appassionati di *militaria*, quanto meno a giudicare dagli altri fenomeni sopra ricordati: crescita della dimensione storico-militare sul web, numero delle pubblicazioni periodiche e delle *fanzines*, gruppi di re-enactors ecc. Anche questi fenomeni risentono ovviamente delle tradizioni nazionali e locali, e differiscono in intensità e qualità. Ma la crescita di questo terzo settore è stata impetuosa e generalizzata. L'impressione, almeno quantitativa, è che essa stia sopravanzando, se non sommergendo, gli altri due.

Questo non necessariamente deve essere avvertito come un rischio, o come un pericolo: ma è bene avere presente il quadro generale. L'importanza della funzione di vaglio critico e di promozione del rinnovamento storiografico che da sempre la storia militare accademica ha garantito non solo per sé ma per tutta la disciplina non è venuta meno ma, nella nuova situazione, è addirittura cresciuta. La rilevanza e l'opportunità di una collaborazione fra storici militari accademici e storici militari 'in divisa' non sono scemate ma anzi diventano un obiettivo ancora più urgente. Non solo nell'interesse della qualità della ricerca, ma forse ancor più in quello delle forze armate: la formazione (in questo caso storica) degli ufficiali, in una società della conoscenza dove operino un numero maggiore di agenzie informative, sempre meno passa dalle sole agenzie interne alle forze armate; anche se queste si sono moltiplicate, la conoscenza storico-militare arriva al corpo ufficiali anche dall'esterno. E non sarebbe quindi interesse precipuo delle forze armate che questa storia militare sia di valore sempre più alto? In molti Paesi si parla non più di cultura civile contrapposta a cultura militare ma ormai di 'cultura della Difesa': e non sarebbe più opportuno che gli elementi di fondo di questa cultura della difesa (anche nel campo storico) fossero di alta qualità e condivisi da civili e militari?

Per concludere, è vero che negli ultimi tre quarti di secolo il numero di chi è interessato alla storia militare è enormemente cresciuto. Ma è anche mutato il suo profilo, le faccette del prisma si sono moltiplicate. Ciò va registrato con interesse, e senza sensi di superiorità ormai né da parte dei militari né da parte dei civili. Nuovi problemi si sono delineati, come anche nuove opportunità. Per un verso, tutto ciò ha prodotto un enorme accumulo di conoscenze. Per un altro verso, ciò

sta anche ponendo in modo nuovo il vecchio problema del vaglio di qualità e della validazione scientifica di questa nuova conoscenza diffusa. Il problema, visto la delicatezza dei saperi legati alla guerra e alla pace, non dovrebbe riguardare solo gli studiosi o i diretti interessati, perché ha evidenti riflessi politici, sia mediati sia immediati. Non è solo una questione storiografica, insomma. Il moltiplicarsi delle conoscenze è infatti figlio non solo di un'evoluzione nel metodo storiografico. Come vedremo, ci sono state grandi trasformazioni nel *come* fare la storia militare: ma ce ne sono state e sono in corso di non meno enormi nel *chi* e *dove* e *perché* fa la storia militare. La storia della storiografia militare, come in generale la storia della storiografia, non può essere solo una storia delle idee (alle quali pure d'ora in poi ci dedicheremo) ma in primo luogo una storia di pratiche, di spazi e di gerarchie – in una parola di trasformazioni strutturali e nel modo di produzione del sapere.

Nelle poche pagine seguenti passeremo dalle pratiche e dagli spazi ai metodi e ai contenuti della storia militare. Ma, nel settantacinquesimo della propria nascita, converrà che anche la Cihm/Icmh s'interroghi sulle trasformazioni strutturali del mestiere dello storico militare attorno a cui sin qui ci siamo interrogati.

Metodi, temi e tempi della ricerca storico-militare

Non mancano coloro che vogliono far risalire la nascita della storia militare alla nascita del racconto storico *tout court*, e quindi a Tucidide e a Senofonte.

Indipendentemente da quanto lontano si voglia tornare nel tempo, ragionevolmente nella seconda metà dell'Ottocento tre fattori si intrecciarono a creare una situazione compiutamente moderna. Si tratta 1. della costruzione di enormi eserciti di massa basati sul sistema della coscrizione obbligatoria e dotati di corpi ufficiali ampi e qualificati, nonché di truppe modernamente armate dal progresso industriale; 2. della formalizzazione, in queste nuove forze armate, del sistema degli Stati maggiori; e 3. dell'avviata professionalizzazione del sistema universitario con l'istituzione di nuove università e di un organico sistema accademico (un sistema, peraltro, a suo modo fatto proprio anche dall'istituzione militare aprendo Scuole di guerra, Accademie cc.). Ufficiali da formare, un mestiere delle armi sempre più professionalizzato e un sistema accademico moderno furono gli ingredienti strutturali alla base della creazione di una nuova storia militare. Per quanto lontane possano essere le radici del racconto storico-militare, da allora il panorama cambiò (ben prima della nascita della Cihm/Icmh).

La 'nuova' storia militare, o la storia militare moderna, nacque per l'intreccio di questi fattori e nacque nelle Accademie militari, negli istituti militari d'istruzione superiore, negli Uffici storici di forza armata. Fra il 1870 e il 1914 questo sistema si estese a tutte le istituzioni militari dei Paesi europei e occidentali. Poi scoppiò la prima guerra mondiale. Accanto ai molti effetti devastanti, ne va ricordato almeno uno creativo: l'irrobustimento degli Uffici storici degli Stati maggiori e in genere

degli Istituti d'istruzione militare. I primi furono incaricati di raccogliere la maggiore documentazione possibile sul conflitto e di spiegare com'era stato possibile che per cinque anni comandanti e forze armate di tutto un continente non erano stati in grado di vincere una guerra per la quale si preparavano da decenni, sacrificando la vita di milioni di uomini e donne; i secondi furono chiamati a diffondere queste conoscenze nei corpi ufficiali.

Se nacque all'interno delle istituzioni militari, sarebbe però sbagliato pensare che la 'nuova' storia militare fosse o si sentisse autonoma. Per fare un solo esempio, nella stessa Germania *a latere* della storia ufficiale (dei militari) operava la storia accademica (degli studiosi universitari). Un suo primo rappresentante fu Hans Delbrück, che tra il 1900 e il 1920 avrebbe gettato le basi di una nuova storiografia militare, imperniata nelle università ma in contatto dialettico e nient'affatto oppositivo con l'istituzione militare del proprio Paese⁸. Alle sue origini il punto più debole della storia militare accademica era la sua pochezza quantitativa: se è vero che in generale la storia positivista fine Ottocento-inizi Novecento era molto storia diplomatica, politica e militare, è anche vero che nelle università a scrivere quest'ultima erano ancora in pochi.

Da allora la scrittura moderna della storia militare ha poggiato su questi due piloni, 'interno' e accademico – sino all'emergere (più recente, come abbiamo visto) di un terzo settore. Nel 1938–1939, quando la Cimh/Icmh iniziò a lavorare questo era il panorama e il punto di partenza e su di esso si erano da poco abbattute le critiche di Marc Bloch e Lucien Febvre⁹. Le critiche pesanti delle "Annales" in realtà identificarono e colpirono molte delle criticità degli scritti della storia ufficiale, e di quella dei reduci. È meno chiaro se abbiano funzionato da freno nei confronti nella produzione accademica, che era scarsa prima delle accuse alla *histoire bataille* e scarsa sarebbe rimasta negli anni successivi. Questo, insomma, tre quarti di secolo fa.

Ed oggi? Identificare un punto di arrivo è meno facile, vista la già ricordata esplosione e differenziazione della storia militare. Anche i giudizi possono essere assai diversificati, influenzati dal variare dei contesti storici e dalle diverse esigenze e sensibilità nel frattempo insorte. Un parere generale eppure sintetico è stato però formulato pochi anni fa da Jeremy Black:

- a. Eurocentrism, more specifically a focus on Europe, especially Western Europe and North America, or rather the USA.
- b. A technological bias in explaining military capability, and a fascination with technology in accounting for military developments, more specifically a 'machinization' of war.

⁸ Hans Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*, cit.

⁹ Marc Bloch, Lucien Febvre et les Annales d'histoire économique et sociale, *Correspondance*, cit.

- c. A focus on leading powers and dominant military systems, leading to a paradigm/diffusion model of military capability and change.
- d. A separation of land from sea conflict in most of analysis.
- e. A focus on state-to-state conflict, rather than on the use of force within states. This is qualified in the case of civil wars only when these apparently correspond to state-to-state wars, and, most prominently, with the English and the American Civil Wars.
- f. A lack of focus on political 'tasking' in the setting of force structures, doctrines and goals, and in the judging of military success.

Non s'intende in queste pagine scivolare da Bloch (e Febvre) a Black. Né le critiche di questi autori possono essere da tutti condivise. Né soprattutto lo studioso anglosassone ha esaurito la lista delle possibili lamentele nei confronti della storia militare recente: ad esempio non menziona il bias di genere, che pure molta ricerca storico-militare continua a portare con sé. Tutto ciò detto è evidente che, nel corso del tempo dal 1929 o dal 1939, gli interessi e i metodi della storia militare sono molto cambiate.

Scorrendo assai rapidamente i quasi quattro ventenni che separano la nascita della Cihm/Icmh da oggi, è facile osservare quando e come si sono da allora assai sviluppati, e appunto cambiati. In poche pagine sarà possibile solo fare qualche cenno e ricordare solo qualche autore, o volume, di rilevanza generale.

1. Prima e dopo la fondazione della Cihm/Icmh: una transizione

Come abbiamo detto, il 1938–1939 non marcò di per sé una svolta.

Il grande cambiamento c'era già stato: era il primo conflitto mondiale. Era stato questo ad aver illustrato tutta la rilevanza, nella storia umana, del fenomeno della guerra in sé. Si pensi alla vera e propria ansia successiva al 1918 di riuscire a misurare con maggiore precisione che nel passato il peso e le dimensioni della guerra, avvertito in tutte le comunità nazionali degli storici, da quella statunitense (Quincy Wright¹⁰) a quella russa (Pitirim Sorokin¹¹).

Mentre a contare le guerre della storia umana si dedicavano gli studiosi delle nuove scienze sociali e politiche, mettendo in pratica anche nuovi metodi di indagine, molti storici continuavano a sentirsi soddisfatti dei propri. Sino alla prima

¹⁰ Quincy Wright, *A study of war*, Chicago, University of Chicago Press, 1942.

¹¹ Pitirim Sorokin, *A neglected factor of war*, in "American sociological review", III (Aug, 1938), pp. 475–486; Id., *The cause and factors of war and peace*, in "American Historical Association", Report, III (1942), pp. 83–95; Id., *The conditions and prospects for a world without war*, in "American journal of sociology", XLIX (Mar, 1944), pp. 441–449. And Id., *Man and society in calamity. The effects of war, revolution, famine, pestilence upon human mind, behavior, social organization and cultural life*, New York, Dutton, 1946 (c1942).

guerra mondiale non era mancata la vecchia storia militare positivista, pregevole per la raccolta di documentazione ma povera per teorizzazione. Si pensi alla monumentale opera di John William Fortescue sulla storia dell'esercito britannico¹². Anche in Francia erano state pubblicate opere analoghe. Ma erano spesso storie che guardavano alla guerra e all'istituzione militare da una prospettiva settoriale, erano molto sensibili alla legittimazione dinastica (Fortescue era bibliotecario reale) e si concentravano per lo più sulle operazioni e sulla condotta sul campo. La guerra mondiale aveva invece spiegato che i conflitti non si vincono solo sul campo di battaglia, condannando all'irrelevanza simili prospettive d'analisi. Per la verità la migliore ricerca storico-militare, anche prima della Grande guerra, lo aveva già compreso. Già Hans Delbrück, dalla fine dell'Ottocento, aveva spiegato che la guerra e l'istituzione militare andavano comprese *im Rahmen der politischen Geschichte*¹³. Avvenne così che la realtà della prima guerra mondiale certificò definitivamente per quanto concerne la storiografia accademica, che la storia militare dovesse essere inquadrata nella storia politica (ed economica, ed istituzionale ecc.) delle nazioni. Questa lezione di metodo, ben inteso, influenzò non solo la ricerca storico-militare sull'età contemporanea, ma anche quella sull'antichità, sul medioevo e sull'età moderna.

C'era infatti ancora, a quel tempo, pur nelle ovvie distinzioni nazionali, di oggetto di studi e di metodo, una certa omogeneità d'impostazione nella migliore ricerca storico-militare. A livello internazionale. Era un po' come se su Delbrück convenissero tutti. Premeva in tal senso l'eredità della migliore storiografia positivista e ottocentesca, che anche nel campo della storia militare aveva offerto solidi contributi documentari e primi grandi affreschi¹⁴. Spingeva soprattutto la comunanza d'interessi degli storici, fossero essi antichisti, medievisti o modernisti: le istituzioni e la politica, e non più come un tempo solo le grandi battaglie, ispirava gli autori dei migliori contributi, da Holmes a Ritterling, da Kromayer a Erben e Lot, da Oman ai più giovani Ritter e Pieri¹⁵.

¹² John William Fortescue, *A history of the British army*, London, Macmillan, 1899–1930, 13 voll. Id., *Military history. Lectures delivered at Trinity college, Cambridge*, Cambridge University Press, 1914.

¹³ Hans Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*, cit.

¹⁴ Ettore Ciccotti, *La guerra e la pace nel mondo antico*, Torino 1901.

¹⁵ J. Kromayer, G. Veith, *Heerwesen und Kriegführung der Griechen und Römer*, München 1928; T. Rice Holmes, *The Roman republic and the founder of the empire*, Oxford, The Clarendon press, 1923, 3 voll.; Emil Ritterling *Legio*, Paulys Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft, neue Bearbeitung begonnen von Georg Wissowa, Bd. XII, 1, 1924 (Stuttgart 1963), coll.1186–1328, Bd.XII, 2, 1925 (Stuttgart 1963), coll.1329–1829; Johannes Kromayer, Georg Veith, *Heerwesen und Kriegführung der Griechen und Römer*, unter Mitarbeit von A. Köster, E. v. Nischer und E. Schramm, München, Beck, 1928; W. Erben, *Kriegsgeschichte des Mittelalters*, München und Berlin 1929; F. Lot, *L'art militaire et les armées au moyen age*, Paris 1946; Gerhard Ritter, *Friedrich der Grosse. Ein historisches Profil*, Leipzig, Quelle und Mayer, 1936.

Nel frattempo, la prima guerra mondiale aveva enormemente stimolato anche la storia militare più ufficiale e più operativa, quella interna alle forze armate. Come abbiamo detto, il conflitto spinse le forze armate di ogni Paese a raccogliere la maggiore documentazione possibile e a cercare di spiegare una guerra così prolungata. Ogni ministero della Guerra e della Marina diede avvio alla pubblicazione di grandi relazioni ufficiali, in molti volumi, che si protrasse per lunghi anni. La narrazione di battaglie e campagne fu al centro di queste pubblicazioni. Mentre la storiografia accademica guardava alla società, gli Uffici storici guardavano alle forze armate e alle battaglie. In una parola, fu contro questa tendenza che si scagliarono Febvre e Bloch, ambedue ufficiali nella Grande guerra. *L'histoire bataille* non spiegava quel conflitto, né gli altri. In tal senso, è difficile dar loro torto, tanto al tempo quanto oggi. Semmai, se c'era in quelle critiche una sfumatura polemica eccessiva, stava nel fatto che – grazie alla ricerca accademica – non tutta la storia militare era *histoire bataille* (di nuovo si pensi a Delbrück) e che nemmeno tutta la stessa storia militare degli Uffici storici lo era. Che il massimo impegno dei militari storici fu nel ricostruire battaglie e campagne è noto: ma per fare questo, in una guerra che aveva visto la militarizzazione e la mobilitazione militare di ampie aree della società, questo non bastava più. Per tale ragione gli storici militari *dovettero* occuparsi anche – ad esempio – di gestione dell'economia, rifornimenti alimentari, organizzazione della propaganda, credenze religiose e superstiziose dei soldati ecc. Gli uffici storici militari non erano la Carnegie Foundation¹⁶ (la cui opera iniziò proprio perché la storia militare ufficiale e tradizionale non bastava più) ma non erano completamente sordi a queste nuove esigenze. Infatti, che la storia militare della prima guerra mondiale non potesse essere storia evenemenziale lo prova il fatto che, per ricostruire le battaglie, gli Uffici storici dovettero documentare e ricostruire la struttura, l'organizzazione, diciamo il versante costituzionale dell'istituzione militare negli anni di guerra. Per fare un solo esempio, in Italia l'Ufficio storico dello Stato maggiore dell'esercito iniziò a pubblicare la narrazione/relazione ufficiale, *L'esercito italiano nella grande guerra, 1915–1918*¹⁷, che alla sua conclusione avrebbe contato una trentina di volumi, ma parallelamente (ed anzi prima) dovette studiare,

¹⁶ Per il caso italiano, ad esempio, la Carnegie fu decisiva perché fossero pubblicati studi fondamentali: di storia, economia e sociologia, ma non esenti da ricadute o incursioni nel campo della storia militare: cfr. ad esempio Giuseppe Prato, *Il Piemonte e gli effetti della guerra sulla sua vita economica e sociale*, Bari, Laterza, 1925; Giorgio Mortara, *La salute pubblica in Italia durante e dopo la guerra*, Bari, Laterza, 1925; Riccardo Bachi, *L'alimentazione e la politica annonaria in Italia*, con una appendice su *Il rifornimento dei viveri dell'esercito italiano* di Gaetano Zingali, Bari, Laterza, 1926; Alberto De' Stefani, *La legislazione economica della guerra*, Bari, Laterza, 1926; Luigi Einaudi, *La guerra e il sistema tributario italiano*, Bari, Laterza, 1927; Arrigo Serpieri, *La guerra e le classi rurali italiane*, Bari, Laterza, 1930; Luigi Einaudi, *La condotta economica e gli effetti sociali della guerra italiana*, Bari, Laterza, 1933.

¹⁷ *L'esercito italiano nella grande guerra, 1915–1918*, Roma, Ministero della guerra, Comando del Corpo di Stato Maggiore, Ufficio storico, 1927–1988.

e pubblicare, i *Riassunti storici dei corpi e comandi nella guerra 1915–1918*¹⁸, con dati su brigate, divisioni e reggimenti, e *Le grandi unità nella guerra italo-austriaca, 1915–18*¹⁹, con dati su armate, corpi d'armata ecc. Con queste opere, la cui pubblicazione partì prima della grande relazione ufficiale, i militari storici scrissero una pagina di storia militare non evenemenziale ma, diciamo, strutturale.

Oltre agli storici accademici e agli storici in uniforme, il dibattito sulla prima guerra mondiale dilagò sulla pubblicistica più generale. Generali e ufficiali, ormai in pensione o ancora in attività, con le loro polemiche; ex-combattenti con le loro testimonianze; uomini e donne che avevano fatto la guerra sul fronte interno della propaganda; per non dire infine del dibattito più schiettamente politico sviluppatosi attorno all'esito della guerra: in tantissimi scrissero la storia militare della Grande guerra, cosa che era perfettamente comprensibile per un conflitto totale che aveva mobilitato non solo forze armate ma intere società.

Tutto ciò ebbe un enorme impatto sul modo di intendere la storia della guerra e delle forze armate. Da allora in poi la storia militare avrebbe dovuto essere scritta, almeno, *à la* Delbrück.

Un ventennio più tardi, nel 1938–1939, questo era però in buona parte alle spalle.

Il grande interesse di pubblico attorno alle origini e alla condotta militare della Grande guerra, che aveva mobilitato giornalisti e testimoni, era ormai scemato. Molti storici militari avevano già finito, o quasi, le Relazioni ufficiali sulla Grande guerra: di conseguenza i grandi Uffici storici avevano sempre meno personale. Anche gli storici accademici non erano diventati granché più numerosi. Solo il loro metodo era però più consapevole e sicuro, una volta acquisita la lezione di Delbrück e meditate le critiche di Bloch e Febvre. Così armati, erano tornati a studiare le guerre e gli eserciti di tutti i tempi. Insomma, la storiografia era andata avanti. In un capitolo di *Homo ludens* Johan Huizinga aveva sottolineato il ruolo centrale della cultura nel fare la storia e in particolare nei confronti delle guerre, e non solo quelle dell'autunno del medioevo²⁰. Lo stesso Charles W. C. Oman che aveva scritto una *history of the art of war in the middle ages* (ancora la guerra come arte, come la *Kriegskunst* di Delbrück), non si era limitato agli aspetti tecnici ma aveva utilizzato una prospettiva ben più ampia²¹.

¹⁸ *Riassunti storici dei corpi e comandi nella guerra 1915–1918*, Ministero della guerra, Comando del Corpo di Stato Maggiore, Ufficio storico, 1924–1931.

¹⁹ *Le grandi unità nella guerra italo-austriaca, 1915–18*, Ministero della guerra, Comando del Corpo di Stato Maggiore, Ufficio storico, 1926.

²⁰ J. Huizinga, *Homo ludens. Versuch einer Bestimmung des Spielelementes der Kultur*, Amsterdam, Pantheon Akademische Verlagsanstalt, 1939.

²¹ Charles Oman, *A history of the art of war in the Middle Ages*, London, Methuen, 1924 2 voll. (1: A.D.378–1278, 2: 1278–1485). Cfr. anche la prima edizione *A history of the art of war. The Middle Ages from the fourth to the fourteenth century*, London, Methuen, 1905, e Id., *A history of the art of war in the sixteenth century*, London, Methuen, 1937.

Com'era comprensibile, più che il 1938–1939, fu il 1939–1945 a influire pesantemente sulla scrittura della storia militare. Se già la Grande guerra aveva scientificamente indebolito il valore dell'*histoire bataille*, la seconda guerra mondiale lo seppellì. Non che divenisse superata la ricostruzione di battaglie e campagne: la storia delle operazioni non era inutile, ma semmai più complicata e difficile, viste anche le dimensioni degli eserciti, la latitudine delle campagne, la composizione multinazionale delle armate. Ma sempre meno poteva restituire l'immagine complessiva di una guerra, soprattutto quanto mondiale e totale. E soprattutto tale compito iniziò ad essere sempre meno avvertito come un compito proprio degli storici accademici: fu lasciato quindi agli storici militari.

Questi, già durante la guerra, mettendo a frutto l'esperienza del primo conflitto mondiale, avevano cominciato di nuovo ad accumulare documentazione sul conflitto in corso. La storia militare della guerra doveva, ancora una volta, coprire tutti i vari campi d'azione delle forze armate: dalla strategia ai combattimenti, dalle grandi unità alle varie specialità, dalla mobilitazione delle economie e delle società alle forze di occupazione e alla propaganda. Di fatto gli stati maggiori, soprattutto quelli delle superpotenze statunitense e sovietica, si apprestavano a scrivere una storia totale. Non era certo una storia disinteressata: in ogni Stato essa doveva servire a giustificare l'operato politico e militare del tempo di guerra. Inoltre la documentazione e la storia potevano anche servire come strumento di guerra, o nel dopoguerra: propaganda, comunicazione di guerra, documentazione e storia si mescolavano fortemente, sino a scolorire l'una nell'altra. Ad esempio, facendo tesoro della sensibilità delle opinioni pubbliche alle storie di atrocità resa evidente dalla prima guerra mondiale, tutte le forze armate cercarono di prepararsi documentando le atrocità di guerra degli avversari (e celando le proprie). Il caso è tristemente molto noto circa la documentazione raccolta dalle Nazioni unite sui campi di sterminio tedeschi, o sui crimini giapponesi in Cina; o, su un altro teatro, circa la guerra anche criminale combattuta dalla Wehrmacht ad Est per conto del regime nazista contro l'avversario militare, politico e razziale costituito dall'Armata rossa, dal Partito comunista dell'Unione sovietica e più in generale dagli slavi. Ma anche in operazioni comparativamente meno drammatiche, come quelle della campagna d'Italia del 1943–1945, tutti gli eserciti combattenti iniziarono a documentare le stragi degli avversari: i reparti tedeschi occupanti l'Italia settentrionale lo fecero a proposito delle operazioni della Resistenza italiana antifascista, le forze anglostatunitense lo fecero per le stragi e i massacri condotti dalla Wehrmacht contro la popolazione italiana sospettata di sostegno alla Resistenza. La documentazione e la storia della guerra servivano cioè per il dopoguerra. (Per completare l'esempio appena fatto, gli stessi italiani del 'Regno del sud' cobelligerante con gli anglostatunitensi documentarono le sevizie tedesche del 1943–1945: proprio come nel 1940–1943 avevano documentato le atrocità com-

messe dalla resistenza jugoslava contro l'occupazione italiana, cercando al tempo stesso di far dimenticare le proprie.)

Nel frattempo, anche la storia militare accademica era stata coinvolta nella guerra. Era un processo generale: ogni Paese cercò di valorizzare le conoscenze specialistiche disponibili al fine dello sforzo di guerra. Sono noti i casi di singoli professori di Oxford come di Cambridge, della Sorbona come dei prestigiosi atenei tedeschi direttamente arruolati come informatori, esperti, traduttori, agenti segreti, talora addirittura paracadutati nel fronte interno avversario. Molto noti sono i casi di veri e propri gruppi di ricerca, dagli psicologi ai sociologi statunitensi, fortemente finanziati e direttamente coinvolti nella preparazione stessa della guerra: i primi negli interrogatori dei prigionieri tedeschi, al fine di comprendere le ragioni della strenua resistenza di quei reparti; i secondi nello studiare le ragioni che tenevano compatti i reparti, i propri come quelli degli avversari, ricerche queste che poi saranno raccolte nella serie *The American soldier*²². Ma la mobilitazione per la guerra non lasciò del tutto da parte gli storici. Significativa da parte americana fu la chiamata a raccolta di studiosi di grande rilievo, in parte statunitensi in parte tedeschi emigrati in fuga dal nazismo, chiamati a interrogarsi sul perché delle guerre europee fra età moderna ed età contemporanea. Il frutto di questi studi coordinati fu raccolto a cura di Edward Mead Earle nel 1943 in un volume di più di mezzo migliaio di pagine per la prestigiosa Princeton university press sotto il titolo esplicito: *Makers of modern strategy. Military thought from Machiavelli to Hitler*, con la collaborazione fra gli altri di Gordon A. Craig e Felix Gilbert, R.R. Palmer e Hans Rothfels, Hans Speier e Theodor Ropp²³. Il volume divenne presto un classico. Come questo esempio dimostra, anche la storia militare venne mobilitata: non solo i contemporaneisti, ma anche modernisti e medievisti. (Un segno non diverso ebbe negli stessi anni anche la pubblicazioni degli studi già ricordati di Q. Wright, di P. Sorokin ecc.)

Avanzamento di metodo, gran lavoro di militari storici, mobilitazione di storici militari: la seconda guerra mondiale ebbe anche questi aspetti. La fine

²² *Studies in social psychology in World War 2*, Princeton, NJ: Princeton University Press (1: *The American soldier: adjustment during army life*, by Samuel A. Stouffer ... [et al.], 2: *The American soldier: combat and its aftermath*, by Samuel A. Stouffer ... [et al.], 3: *Experiments on mass communication*, by Carl I. Hovland, Arthur A. Lumsdaine, Fred D. Sheffield, 4: *Measurement and prediction* / by Samuel A. Stouffer [et al.]). Cfr. anche *Studies in the scope and method of "The American soldier"*, edited by Robert K. Merton and Paul F. Lazarsfeld, Glencoe, Free Press, 1950.

²³ *Makers of modern strategy. Military thought from Machiavelli to Hitler*, ed. by Edward Mead Earle, with the collaboration of Gordon A. Craig and Felix Gilbert, Princeton, Princeton Univ. Press, 1944. See Nicola Labanca, *I due "Makers of modern strategy": guerra e società, storia e scienze sociali*, preface to Italian edition of Peter Paret (edited by), *Guerra e strategia nell'età contemporanea*, Genova, Marietti, 1992, pp. 7-32.

dei combattimenti e i primi passi della Guerra fredda approfondirono queste tendenze. La storia militare ufficiale fu completamente assorbita dalla ricostruzione di un conflitto così gigantesco. Gli storici accademici tornarono agli studi interrotti, ma ci volle qualche tempo perché – sui vari fronti della storia militare, da quella sull'antichità a quella medievale, da quella moderna a quella della prima metà del Novecento – che si affacciassero opere fortemente innovatrici. Le dinamiche conosciute dopo la fine della prima guerra mondiale si ripetevano, moltiplicate in incandescenza ora dal clima di scontro ideologico frontale tanto nella comunità internazionale fra Est e Ovest quanto all'interno dei vari paesi. L'Europa si trovava divisa, e quella che pure era stata una (piccola) comunità di storici militari dovette far fronte all'insorgere di nuove (ideologiche) frontiere.

Peraltro non tutta la storia militare pensata e pubblicata in quei difficili anni postbellici poteva essere considerata metodologicamente all'avanguardia. Le grandi sintesi di storia militare rimanevano campo di pubblicisti, anche molto informati e spesso personalmente esperti, ma non di rado ideologizzati e privi di consapevolezza storiografica e metodologica. Un esempio fra i tanti potrebbe essere il volume di John Frederick Charles Fuller del 1946 su *Armament and History. A study of the influence of armament on history from the dawn of classical warfare to the Second World War*. Fuller, *tank advocate*, era già stato uno dei più prolifici scrittori di questioni militari fra anni Venti e Trenta, speso favorevole ad utilizzare la storia a favore delle sue battaglie. Lo aveva già fatto nel 1932 con *War and Western Civilization, 1832–1932. A study of war as a political instrument and the expression of mass democracy*, e lo aveva fatto di nuovo nel 1940 con *Decisive battles. Their influence upon history and civilization*, un'opera in due volume per un migliaio di pagine. Il volume del 1946, assieme ai due tomi del 1940, si sarebbero rivelati niente altro che la preparazione di *A Military History of the Western World*, 3 vol. (1954–56). L'opera era ambiziosa ed interessante, piena di spunti di analisi: ma pura storia operativa, campagne e battaglie, comandanti ed eroi²⁴.

Delbrück era lontano.

²⁴ J. F. C. Fuller, *Decisive battles. Their influence upon history and civilisation*, London, Eyre and Spottiswoode, 1940; Id., *Armament and history. A study of the influence of armament on history from the Dawn of Classical Warfare to the Second World War*, London, Eyre & Spottiswoode, 1946; Id., *A military history of the Western World*, New York, Da Capo, 1954–1955 (1: *From the earliest times to the battle of Lepanto*, 2: *From the defeat of the spanish armada to the Battle of Waterloo*).

2. Il ventennio Cinquanta-Sessanta: compresenze e origini del rinnovamento

Per procedere a grandi passi, possiamo considerare un altro ventennio, quello degli anni Cinquanta e Sessanta.

È ovvio che dovendo riflettere a livello internazionale non è possibile qui seguire le singole situazioni, molto diverse a livello nazionale e a livello di settore di studi. Le dinamiche dell'antichistica sono diverse da quelle della medievistica, come quelle della modernistica lo sono da quelle contemporaneistica. I grandi paesi hanno conosciuto percorsi di studio diversi dai piccoli paesi e, soprattutto nei decenni della Guerra fredda, i Paesi dell'Europa orientale diverse vicende da quelli dell'Europa occidentale (la notazione non è priva d'interesse per la storia della Cihm/Icmh: nel secondo dopoguerra un fascicolo della Rihm fu edito a cura della commissione polacca, ma quella del governo in esilio a Londra e non dall'ormai governo legittimo di Varsavia...). Peraltro questo ventennio fu l'ultimo, dopo mezzo millennio di storia, a vedere il pianeta diviso in paesi colonizzatori e territori coloniali (ancora una volta, la notazione non è priva d'interesse per la storia della Cihm/Icmh: la Francia, a quel tempo centro motore della Commissione, si adoperò perché alcuni dei fascicoli postbellici della Rihm fossero editi da paesi africani, ancora per poco colonie come l'Algeria o da poco indipendenti come il Marocco...). Pur in tanto variare, alcune caratteristiche della migliore produzione di storia militare si delineavano abbastanza chiare: molta continuità con il periodo precedente, ma con qualche grosso segno di discontinuità. Per questo possiamo parlare di un ventennio di compresenze e di origini del rinnovamento storiografico.

La compresenza era il carattere più evidente sfogliando la migliore produzione storiografica di quegli anni: a partire dal dato generazionale. Accostando fra loro i migliori storici militari antichisti, medievisti e modernisti del ventennio vedremmo lavorare fianco a fianco due generazioni. La più anziana era nata nell'Ottocento, aveva visto le due guerre mondiali e disponeva di un metodo ormai consolidato: era quella dei Toynbee, dei Nef e dei Pieri²⁵. E poi ve n'era un'altra, cresciuta alla scuola di Delbrück mediata appunto dalla generazione appena nominata, ma cui quei metodi iniziavano add andare più stretti, e provava nei propri studi a forzare l'eredità ricevuta, in direzione di una storia militare meno politico-istituzionale, sia pur di fatto ancora fortemente ad essa avvinta. E troviamo in questa generazione Brelich e Vernant, di Harmand e Verbruggen,

²⁵ Arnold J. Toynbee, *Hannibal's legacy; the Hannibalic War's effects on Roman life*, London, New York, Oxford University Press, 1965, 2 voll.; John Ulric Nef, *War and Human Progress: an Essay on the Rise of Industrial Civilization*, 1950.

di Smail e Gaier²⁶. Fra le due la distinzione cominciava ad essere avvertibile, ma c'era ancora molta continuità fra loro e con la generazione precedente.

Intanto la storia militare ufficiale, dal canto suo, per un verso continuò il proprio cammino di documentazione e scrittura della partecipazione alla seconda guerra mondiale avviato nel 1945 (se non già nel 1939). Ogni Paese e spesso ogni forza armata per non dire ogni autore aveva un proprio stile (nazionale, istituzionale, personale) di scrivere la storia militare ufficiale, ma i caratteri comuni erano molti. Uno era dato dalla complessificazione della guerra. Il secondo conflitto mondiale era stato fatto da: operazioni combinate fra reparti di forze armate diverse dello stesso paese, da operazioni congiunte fra reparti di nazioni diverse, da operazioni condotte su territori molto lontani dalla madrepatria, operazioni decise da organi militari collegiali-alleati, da operazioni sulle quali più pesante che un tempo era stata l'influenza delle decisioni dei decisori politici. Erano, queste, tutte condizioni che rendevano obiettivamente più complicato il lavoro degli storici militari abituati a lavorare più che altro con i 'propri' archivi, e più deboli le relazioni ufficiali che facessero a meno dell'apporto di altre fonti e di altre competenze. Se questi tratti erano comuni, erano emerse anche alcune particolarità: ad esempio la colossale operazione archivistica di sottrazione e duplicazione di documenti militari (ma anche diplomatici) dei Paesi sconfitti ad opera delle forze armate dei Paesi vincitori, soprattutto Usa e Urss. Sia pur fronteggiando queste nuove difficoltà, la storia militare ufficiale continuava il proprio corso.

Altre sfide insidiarono la storia militare contemporanea. La prima era data dal nuovo ambiente politico internazionale costituito dalla Guerra fredda, che ebbe conseguenze – anche contraddittorie – di svalorizzazione e di enfattizzazione.

Per un verso infatti lo scoppio delle bombe atomiche statunitensi a Hiroshima e Nagasaki aveva del tutto cambiato l'interesse delle forze armate dei maggiori paesi verso la storia: a cosa serviva il passato convenzionale in un presente e in un futuro atomico? Quali lezioni militari (quello che la storia militare ufficiale aveva sempre cercato nel passato) potevano ormai insegnare le guerre pre-nucleari? Da qui una tendenziale svalorizzazione della storia.

Dall'altro verso invece l'atmosfera di scontro ideologico tipica della Guerra fredda aveva caricato di un valore anche esagerato la ricostruzione del passato.

²⁶ A. Brelich, *Guerre agoni e culti nella Grecia arcaica*, Bonn 1961; J.-P. Vernant (sous dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris-La Haye 1968, Giovanni Forni, *Limes*, "Dizionario epigrafico di antichità romane", fond. da E. De Ruggiero, IV, 1, Roma 1959, pp.1074–1184, IV, 2, 1185–1380; Jacques Harmand, *L'armée et le soldat à Rome de 107 à 50 avant notre ère*, Paris, Picard, 1967; J.F. Verbruggen, *De Krijgskunst in West-Europa in de Middeleeuwen*, IX tot begin XIV eeuw, Bruxelles 1954 (tradotto in inglese nel 1977: *The art of warfare in western Europe during the middle ages*, Amsterdam-N.Y.-Oxford 1977); R.C. Smail, *Crusading warfare*, Cambridge 1956; C. Gaier, *Art et organisation militaire dans la principauté de Liège et dans la comté de Loos au moyen âge*, Bruxelles 1968.

Mai nessuno stato maggiore è stato troppo incline a criticare esplicitamente la propria azione pregressa, o quella dei propri predecessori: ma nel periodo fra le due guerre c'era comunque stato ad esempio un dibattito anche militare attorno alle strategie dirette o indirette nella Grande guerra, al ruolo della meccanizzazione nel conflitto appena passato (e in quelli futuri) ecc. Inoltre, per fare un altro esempio, ancora prima, nell'età dell'imperialismo (1870–1914), c'era stato fra i militari un dibattito pubblico sulle grandi guerre precedenti, comprese quelle napoleoniche e franco-prussiana. Tutto questo dibattito, cui avevano partecipato militari e civili, divenne difficile al tempo della Guerra fredda e d'un tratto percepito dalle istituzioni come rischioso. Da qui una certa enfattizzazione della valenza politica della storia militare più contemporanea, che finiva per coartarne la libera espressione e il dibattito. I timori di 'quinte colonne' avvelenarono anche i dibattiti storici ufficiali. Piuttosto contraddittoriamente, quindi, in età di guerra atomica e ideologica, la storia militare diventava al tempo stesso meno importante e più delicata.

La seconda sfida fu tutto sommato più tradizionale. Come e ancor più che dopo la prima, alla fine della seconda guerra mondiale un grande dibattito pubblico si sviluppò sulle cause del conflitto, su questa o quella scelta strategica (ad esempio attorno alla resa incondizionata), sull'operato di questo o quel comandante. Il dibattito, come e più di vent'anni prima, fu animato da alti militari, ex comandanti supremi, ma anche – ora che l'alfabetizzazione si era diffusa e che il mercato editoriale si era ampliato – da una sterminata memorialistica di ufficiali superiori e inferiori e, finalmente, persino da soldati. Tutta questa enorme pubblicistica ridimensionava in molti sensi l'apporto degli storici militari ufficiali. Anche se questi avevano il controllo degli archivi e basavano i propri studi su documentazione inedita, l'eccezionale mole di documentazione edita (che gli storici militari difficilmente avevano le possibilità e l'interesse a controllare) rischiava di sommergere la storia militare ufficiale. In realtà erano dimensioni complementari, ma non di rado furono avvertite come alternative.

La terza sfida, già in quegli anni Cinquanta-Sessanta, fu portata dalla contingenza militare. Per gli uffici storici militari non c'era solo la storia della seconda guerra mondiale da scrivere (e talora quella della prima guerra mondiale a terminare). Lo stesso scontro politico della Guerra fredda creò nuove occasioni di scontro militare: in quegli anni, ad esempio, la guerra di Corea e – sottovalutata sul momento – quella del Vietnam. C'erano poi per i Paesi europei detentori di colonie le guerre da combattere contro i movimenti di liberazione nazionale anticoloniale: fra gli altri scenari di conflitto, Hanoi e Algeri per Parigi, Kuala Lumpur, Aden, Nairobi e Suez per Londra rappresentavano teatri di preoccupazione e operazione. La conoscenza storica del passato militare coloniale avrebbe potuto essere utile, in queste operazioni: ma l'attenzione della storia militare ufficiale delle potenze coloniali europee era diretta altrove (appunto, ad esempio, alla

storia della seconda guerra mondiale) e anche questo causò che spesso gli errori militari commessi in una colonia fossero replicati in un'altra.

Pur fra tante sfide, come abbiamo detto, la storia militare ufficiale (allora comprensibilmente e principalmente dedicata al conflitto mondiale appena concluso) continuò il proprio cammino. Dal canto suo, anche la storia militare scritta nelle università continuò. Lo studio delle guerre dell'antichità, del medioevo e dell'età moderna continuava a rappresentare il centro degli interessi degli storici militari accademici. In tutti questi campi si assisté ad un progresso importante e in taluni casi ad una sistematizzazione delle conoscenze. Molto dipendeva dalle sacre memorie nazionali. Ad esempio nel Regno Unito David Geoffrey Chandler nel 1967 pubblicò una imponente *The campaigns of Napoleon*²⁷, in Italia Piero Pieri ripubblicò un suo precedente studio sul Rinascimento e scrisse una monumentale storia del Risorgimento italiano²⁸. In alcuni casi in questi anni si posero le basi per dibattiti che, successivamente, avrebbero avuto una grande importanza: lo storico inglese Michael Roberts nel 1955, studiando l'esercito svedese, propose il concetto della 'rivoluzione militare' dell'età moderna²⁹.

Forse l'opera più massiccia nel campo della storia militare europea fu però la grande ricostruzione di Gerhard Ritter su *Staatskunst und Kriegshandwerk. Das Problem des „Militarismus“ in Deutschland (1954–1968)*³⁰. L'autore aveva ormai un peso di primo piano nel dibattito storiografico e civile tedesco: nato nel 1888, già noto per le sue prese di posizioni liberali conservatrici ma avverse al totalitarismo e nel 1944 incarcerato dal nazismo, pubblicò il primo dei quattro volumi di questo suo grande affresco due anni prima di finire la propria carriera accademica, mentre l'ultimo uscì postumo. Era evidente la continuità, ma anche la distinzione, con l'altro grande liberale tedesco, Delbrück: continuità perché, come avrebbe scritto in forte polemica con Fritz Fischer, il problema della Germania era stato il militarismo e l'espansionismo emersi con la prima guerra mondiale (a suo avviso assolutamente distinti, come il nazismo, dalla *Machtpolitik* del liberalismo bismarckiano); discontinuità perché – a dirla molto in breve – secondo Ritter (in quegli anni autore anche di *Der Schlieffenplan: Kritik eines*

²⁷ David G. Chandler, *The campaigns of Napoleon*, London, Macmillan, 1966.

²⁸ Piero Pieri, *La crisi militare italiana nel Rinascimento nelle sue relazioni con la crisi politica ed economica*, Napoli, Ricciardi, 1934: poi Id., *Il Rinascimento e la crisi militare italiana*, Torino, Einaudi, 1952; e Id., *Storia militare del Risorgimento. Guerre e insurrezioni*, Torino, Einaudi, 1962.

²⁹ Michael Roberts, *The Military Revolution, 1560–1660. An inaugural lecture delivered before the Queen's University of Belfast*, Belfast, Marjory Boyd, 1956; e già Id., *Gustavus Adolphus. A history of Sweden, 1611–1632*, London, Longmans, 1953.

³⁰ Gerhard Ritter, *Staatskunst und Kriegshandwerk. Das Problem des «Militarismus» in Deutschland*, München, R. Oldenbourg, 1954–1968 (1: *Die altpreussische Tradition (1740–1890)*, 2: *Die Hauptmächte Europas und das wilhelminische Reich 1890–1914*, 3: *Die Tragödie der Staatskunst. Bethmann Hollweg als Kriegskanzler (1914–1917)*, 4: *Die Herrschaft des deutschen Militarismus und die Katastrophe von 1918*).

*Mythos*³¹) non si sarebbe dovuto parlare di *Kriegskunst* ma solo di *Kriegshandwerk*, e quella che era mancata era stata invece la *Staatskunst*, in altre parole il controllo politico dei militari. Dal punto di vista del metodo, però, quella di Ritter era pur sempre la nobile ma antica storia politica. E per quanto il problema affrontato era fondamentale, quello del *Sonderweg* tedesco, e per quanto la sua trattazione fu assolutamente esemplare, l'opera rimase però l'ultima di una grande storiografia in declino piuttosto che la prima di una nuova.

Abbiamo parlato di un ventennio di compresenze. Mentre la storia militare ufficiale continuava in mezzo a sfide vecchie e nuove, mentre i combattenti continuavano a pubblicare le proprie memorie, mentre in genere la storia militare accademica approfondiva le proprie conoscenze, in un processo potremmo dire positivistico di accumulo di conoscenze, alcuni isolati segni di discontinuità si delinearono. Singoli studiosi, allora relativamente giovani, destinati a diventare importanti, indicarono in quegli anni nuove strade di ricerca. Come era avvenuto per Hans Delbrück mezzo secolo prima, si trattava di vicende individuali, di eccezioni. Più tardi la storiografia riuscì ad inquadrarne la lezione inserendo quelle vicende in più profonde correnti storiografiche, ma al momento si delinearono per quello che erano: singoli studiosi in grado di cambiare la prospettiva di analisi della storia militare.

Non più in Germania ma in Francia e soprattutto nel Regno Unito, a scrivere una pagina nuova furono studiosi più giovani di Ritter, Chandler e Pieri: studiosi di un'altra generazione, in grado di innovare anche metodologicamente il campo della ricerca storico-militare. In Gran Bretagna Michael Howard, già combattente della seconda guerra mondiale e poi analista di questioni di difesa, scrisse una fondamentale ricostruzione della guerra franco-prussiana del 1870-71³², assieme a quella di secessione statunitense (raccontata da Raimondo Luraghi attorno al suo centenario³³) la prima guerra contemporanea. Politica, strategia, combattimenti, primi accenni alla composizione sociale dei corpi ufficiali e della truppa, il volume conteneva uno sguardo nuovo agli eserciti di massa e alle loro guerre dell'Otto-Novecento. André Corvisier, qualche anno prima, aveva iniziato una sistematica analisi degli eserciti francesi dell'età moderna, andando a studiare la composizione sociale di quelle forze armate e il loro rapporto con la società e con i poteri del loro tempo³⁴. Era una visione completamente nuova agli eserciti

³¹ Gerhard Ritter, *Der Schlieffenplan. Kritik eines Mythos*, München, 1956.

³² Michael Eliot Howard, *The Franco-Prussian war. The German invasion of France, 1870-1871*, London, Hart-Davis, 1961.

³³ Raimondo Luraghi, *Storia della guerra civile americana*, Torino, Einaudi, 1966.

³⁴ André Corvisier, *L'Armée française de la fin du XVIIe siècle au ministère de Choiseul: le soldat*, 1964; e Id., *Les contrôles de troupes de l'Ancien Régime*, Paris, Ministère des armées, État-major de l'armée de terre, service historique, Ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S., 1968-1970 (1: *Une source d'histoire sociale. Guide des recherches*, 2: *Contrôles de troupes conservés aux archives*

dell'età moderna. Qualche anno più tardi, per l'età medievale, un altro francese Philippe Contamine vide la dimensione della guerra in tutti i suoi rapporti con la società, la politica, le istituzioni, la mentalità (si percepiva qui l'assorbimento, per l'età medievale in maniera più distinta e matura che per quella moderna e contemporanea, della lezione di Febvre e Bloch e delle loro critiche all'*histoire bataille* di trent'anni prima)³⁵. Si trattava per il momento di singole opere, ma firmate da studiosi che non avrebbero più abbandonato per tutta la loro lunga vita il campo degli studi storico-militari e che assai presto, negli anni Settanta, avrebbero firmato le prime sintesi della 'nuova' storia militare. (Avremmo potuto scegliere molti altri titoli: ad esempio di studiosi che poi non hanno mantenuto un interesse costante sulla dimensione storico-militare, ma la/le cui opera/e di quegli anni lasciarono il segno: per citare un solo caso, si pensi, fra Italia e Stati Uniti, allo storico economico italiano Carlo Maria Cipolla e al suo acuto e delizioso saggio in cui metteva in relazione *vele e cannoni*, cioè guerra, politica di espansione coloniale ed economia³⁶.)

C'erano tratti comuni fra questi libri e i loro autori? Le diversità non mancavano. Corvisier era nato nel 1918, Howard nel 1922, Contamine nel 1932. I loro studi spaziavano dalla storia medievale alla moderna alla contemporanea. Le loro opere ebbero fortune assolutamente diverse. Le stesse personalità degli autori erano lontane: chi più disposto a mescolare l'interesse per la storia militare con la contemporanea discussione strategica e politica sugli assetti di difesa nazionale, chi più propenso a mantenere un profilo di studioso puro, chi più chi meno legato alle strutture istituzionali della storia militare ufficiale ecc. Ma ad accomunarli strettamente, fra gli altri, erano tre elementi. 1. Erano storici accademici che non avevano ignorato – ognuno però in modo personale – le lezioni Febvre e Bloch. 2. Per tutti questi nuovi storici militari, non importa se su diversi campi di studio, dall'antichità alla contemporaneità, e con diversi metodi d'indagine, la dimensione militare aveva, come per Delbrück, una forte rilevanza politica, che rendeva la storia militare degna di essere studiata e 'troppo importante perché fosse lasciata ai generali', cioè ridotta a storia tecnica e ancillare. 3. Per tutti loro, pur non tralasciando la guerra e il momento dei combattimenti, scrivere storia militare comportava anche (e in taluni soprattutto) lo studio delle forze armate nel tempo di pace: da qui, come temi di studio, non solo il sangue, il campo di battaglia, le strategie dei comandanti, ma anche le relazioni fra

de la guerre. Infanterie, 3: Contrôles de troupes diverses. Troupes à cheval, artillerie, milices, gardes françaises, troupes suisses, compagnie d'invalides, troupes des colonies et de la marine, 4: Supplément, index).

³⁵ Philippe Contamine, Azincourt, Paris, Julliard, 1964 ; Id., *La guerre de cent ans*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

³⁶ Carlo M. Cipolla, *Guns and sails in the early phase of European expansion, 1400–1700*, London, Collins, 1965.

civili e militari, la composizione sociale del corpo ufficiali, la sua preparazione professionale, la capacità (o meno) dei comandanti di convincere i soldati a combattere.

In particolare questo studiare il funzionamento delle istituzioni militari nel tempo di pace distingueva ormai radicalmente la loro storia militare da quella, sempre molto attenta a battaglie e campagne, dei militari storici che insegnavano nelle accademie e dei pubblicisti che scrivevano per il largo pubblico. Con questi nuovi storici militari accademici, la storia militare non era più una ricerca settoriale: era fortemente legata alla storia politica (non a caso in particolari ricorrenze celebrative gli storici indipendenti potevano criticare la vecchia storia ufficiale: successe ad esempio in Italia al tempo del cinquantesimo della prima guerra mondiale³⁷) e in taluni casi non era nemmeno più solo *im Rahmen der politischen Geschichte* ma sempre più nel quadro anche della storia del pensiero strategico e della società, delle culture e delle mentalità.

Abbiamo però parlato di compresenze. Questo perché questi autori si segnarono, nei rispettivi Paesi e campi di studio, come degli innovatori: ma erano ben lungi da rappresentare la totalità del campo della storia militare. Negli anni Cinquanta e Sessanta, sia pur in maniera diversificata da Paese a Paese, la ricerca storico-militare era ancora una disciplina assai tradizionale, in buona parte in mano a militari in servizio o in pensione, con finalità pratiche molto più che scientifiche, molto indirizzata al più largo pubblico piuttosto che alla storiografia. Erano insomma una piccola minoranza, che però indicava la strada. Con loro, era ormai possibile integrare la storia militare nella storia più generale della politica, della società e della cultura.

E proprio sul declinare di quel ventennio – quando la distensione sembrava riuscire ad accantonare i fantasmi più inquietanti che erano stati dell'era della *confrontation* più muscolare e della *Mutual assured destruction*, quando il rischio di Cuba si allontanava e gli Usa dimostravano di non riuscire a vincere in Vietnam, quando insomma lo spettro della Guerra fredda sembrava allentare la propria morsa dopo aver dimostrato quanto la minaccia di una guerra generale nucleare sarebbe stata temibile – nella società e nelle università un nuovo interesse scientifico cominciò a crescere sui temi della pace e della guerra, e quindi anche della storia militare. Una nuova generazione di studenti e ricercatori stava formandosi. In opere e autori come quelli nominati avrebbe trovato delle guide e dei modelli. Schematizzando, dopo il 1968, la storia delle guerre e delle forze armate trovò nuovi inaspettati cultori e aveva già pronti nuovi maestri.

³⁷ Mario Isnenghi, *I vinti di Caporetto nella letteratura di guerra*, Padova, Marsilio, 1967; e Giorgio Rochat, *L'esercito italiano da Vittorio Veneto a Mussolini (1919–1925)*, Bari, Laterza, 1967.

3. Il ventennio Settanta-Ottanta: la vera svolta

Se il ventennio Trenta-Quaranta era stato di transizione e quello Cinquanta-Sessanta di compresenza, gli anni Settanta e Ottanta sono la vera svolta nella storia della storia militare a livello internazionale.

È infatti nel corso di questi due decenni, gli ultimi della Guerra fredda, che scrivere storia militare è stato davvero incorporato fra le discipline storiche più aggiornate. È in questo ventennio che si è iniziato a colmare i divari fra i Paesi e la circolazione delle idee e dei metodi fra gli storici militari si è fatta più rilevante. È indubbio che, sul fronte della storia militare accademica, ciò sia stato favorito anche dal parallelo movimento espansivo del sistema universitario a livello internazionale: più università, più posti per i docenti di storia, maggior spazio per la storia militare che – anche grazie all’opera di studi innovativi come quelli più sopra ricordati – appariva un campo d’indagine fertile e in rinnovamento. Ma appunto senza quel rinnovamento metodologico sarebbe stato difficile che gli studi di storia militare avessero conosciuto lo spazio e la legittimazione accademica che alla fine di quel ventennio avrebbero effettivamente acquistato. Una facile controprova può essere trovata nello spazio che la storia militare aveva conquistato in alcune fra le più accreditate guide storiografiche di quegli anni. Se nelle prime sintesi di George Barraclough (anni Cinquanta e Sessanta) la storia militare è poco più che menzionata³⁸ e nei quadri tacciati da George Iggers (anni Settanta) si affaccia³⁹ – più o meno come accade con quei veri e propri ‘vangeli’ della nuova storiografia francese curati a due riprese nello stesso decennio da Jacques Le Goff⁴⁰ – è solo quando, all’inizio degli anni Novanta Peter Burke raccoglie le *New perspectives on historical writing* che alla storia militare viene dedicato un intero capitolo⁴¹. Insomma, è stato negli anni Settanta ed Ottanta che la storia militare è andata oltre l’attività di alcuni precursori, ha conosciuto una significativa espansione qualitativa e quantitativa e si è affermata definitivamente come

³⁸ Geoffrey Barraclough, *History in a changing world*, Oxford, Basil Blackwell, 1955; Id., *An introduction to contemporary history*, London, Watts, 1964; Id., *Atlante della storia 1945–1975*, Roma-Bari, Laterza, 1978; *The Times atlas of world history*, edited by Geoffrey Barraclough, London, Times books, 1978.

³⁹ George G. Iggers, *The German conception of history. The national tradition of historical thought from Herder to the present*, Middletown, Connecticut, Wesleyan university press, 1968; Id., *New directions in European historiography*, Middletown, (Conn.), Wesleyan university press, 1975; *International handbook of historical studies. Contemporary research and theory*, edited by Georg G. Iggers and Harold T. Parker, London, Methuen, 1979.

⁴⁰ *Faire de l’histoire*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1974 (1: *Nouveaux problèmes*, 2: *Nouvelles approches*, 3: *Nouveaux objets*).

⁴¹ Jim Sharpe, in *New perspectives on historical writing*, edited by Peter Burke, Cambridge, Polity, 1991.

una disciplina accademica e non più solo o soprattutto come una pratica interna all'istituzione militare o un genere letterario popolare.

Al di là dell'azione di qualche benemerito pioniere, è ovvio che l'espansione della storia militare in questo ventennio è anche una conseguenza particolare di un momento assai felice della storiografia più in generale. Mentre le "Annales" erano ormai prossime alla terza generazione⁴², in quei decenni era tutta la storiografia ad essere in movimento ed in rinnovamento. Le antiche istanze di Febvre e Bloch sembravano realizzarsi. Alla vecchia storia politica e diplomatica si affiancavano, rinnovate, la storia sociale, la storia economica, la storia culturale: si costituiva la storia di genere, si delineava la storia globale, partivano i primi 'studi subalterni', si affacciavano (anche se ancora fortemente minoritari) persino i primi attacchi postmoderni alla razionalità della ricerca storica. La stessa storiografia d'ispirazione marxista conosceva in quegli anni il proprio apogeo. Insomma, il terreno storiografico era assai fertile. Che la vecchia *histoire bataille* fosse finalmente sostituita da una nuova storia militare, da *war and society studies* come allora si diceva (con definizione che al tempo stesso indicava quale era l'approccio più innovativo e, linguisticamente, l'area storiografica trainante), non poteva sorprendere.

Le opere migliori, in questa fase, sono piuttosto consonanti. La storiografia politico-istituzionale non basta più. Gli storici delle forze armate e delle guerre cercano la società, avvertono l'esigenza prioritaria di inserire queste e quelle in un contesto più ampio. I perimetri di tali contesti possono variare a seconda delle inclinazioni degli autori e della disponibilità delle fonti, dall'antichistica alla medievistica alla modernistica, e adesso anche alla contemporaneistica: ma l'esigenza di una cornice più ampia è comune, anche quando le loro pagine sono molto tecniche. Si va così da quelle di Anderson a quelle di Rich, da Ilari a Zug Tucci⁴³. In qualche eccezionale caso possono occuparsi ancora con qualche intelligenza e successo non professionisti: è il caso di Luttwack⁴⁴. Ma quello della storia militare è ormai un campo fortemente professionalizzato, e per certi versi tendenzialmente internazionalizzato: ci appare significativo che non poche opere di sintesi, importanti, vengano tradotte in più lingue. È il caso, fra le altre, di quelle di Garlan e Hanson, Contamine e Cardini, Hale e Parker, Keegan e McNeill⁴⁵.

⁴² Peter Burke, *The French historical revolution. The Annales school, 1929–89*, Cambridge, Polity, 1990.

⁴³ J.K. Anderson, *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley-Los Angeles 1970; Virgilio Ilari, *Gli italici nelle strutture militari romane*, Milano, A. Giuffrè, 1974; J. W. Rich, *Declaring war in the Roman Republic in the period of transmarine expansion*, Bruxelles, Latomus, 1976; H. Zug Tucci, *Il carroccio nella vita comunale italiana*, in "Quellen und Forschungen aus italienischen Studien und Bibliotheken", LXVI (1985), pp. 1–104.

⁴⁴ Edward Luttwak, *The grand strategy of the Roman Empire from the first century A.D. to the third*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1976.

⁴⁵ Franco Cardini, *Quell'antica festa crudele. Guerra e cultura della guerra dall'età feudale alla grande Rivoluzione*, Firenze, Sansoni, 1982.

Tutto ciò è avvenuto in un periodo complessivamente poco felice per la storia militare ufficiale, per molte ragioni. Dopo il 1968, ogni storia ufficiale era stata facilmente criticata, e messa in crisi. Più in particolare negli anni Settanta, l'istituzione militare era stata fortemente criticata, in Europa e in Occidente, non solo per i postumi più generali della sconfitta statunitense in Vietnam ma perché sembra aver perso quell'immagine di istituzione autorevole ma al contempo moderna e in continuo rinnovamento che pure aveva avuto in periodi passati. Più specificamente, per quanto riguarda gli uffici storici, essi si trovavano in una situazione ambigua. L'urgenza di spiegare la seconda guerra mondiale era ormai sempre più lontana; sulle operazioni e sulla preparazione della Guerra fredda era calato il segreto più rigoroso; le operazioni militari più recenti, per gli Stati che le avevano combattute, non erano certo state esaltanti (Suez, Algeria, Vietnam). Si assisteva insomma quasi ad una crisi della storia militare ufficiale. Era una crisi in senso assoluto, per le ragioni sopra ricordate, ma era soprattutto una crisi in senso relativo, a fronte cioè della parallela eccezionale crescita della storia militare accademica. Per la prima volta forse da quando Hans Delbrück aveva cominciato a pubblicare, la storia militare non sembrava più un affare prevalentemente da militari o in cui essi eccellevano sui civili.

È stato così che la sterminata serie di archivi militari ha cominciato ad essere frequentata, scandagliata e valorizzata da studiosi di formazione universitaria. Forti di metodi d'indagine forgiati nei decenni precedenti da pochi pionieristici studi, questi studiosi riuscivano a documentare connessioni sino ad allora non indagate fra l'istituzione militare, la politica e la società, e prima solo ipotizzate. Peraltro, ma solo apparentemente, sembrava delinearsi una spartizione dei compiti: ai militari storici la ricostruzione delle battaglie e delle campagne, agli storici militari accademici la storia dei più lunghi anni di pace e delle relazioni, in essi, fra forze armate e società. Che si trattasse di una spartizione solo apparente era in realtà evidente sin dalle opere dei pionieri: Delbrück aveva studiato le guerre dell'antichità, Howard la guerra franco-prussiana, Corvisier i conflitti armati della Francia moderna, Contamine le guerre del medioevo. Ignorando quindi ogni spartizione di campo la dilagante storia militare accademica degli anni Settanta ed Ottanta si interessava anche ai momenti di guerra, demistificando vecchi miti e dando nuove e più critiche interpretazioni di conflitti centrali per la memoria moderna.

Come è normale in un campo di studi in crescita, nascevano anche le prime opere di sintesi. Esso al tempo stesso riflettevano quanto già si sapeva, ma lo reinterpretavano in modo nuovo, e indicavano la direzione di nuove ricerche. Proprio alla metà degli anni Settanta, Michael Howard pubblicò *War in European history*, una sintesi tanto nuova e pregevole quanto ardita, che legò l'evoluzione della guerra e delle forze armate a quella della società, dall'antichità alla contemporaneità⁴⁶.

⁴⁶ Michael Eliot Howard, *War in European history*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

L'impulso degli studi *war and society*, deliberatamente qualcosa di più della *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* di Delbrück di inizio secolo, si rifletteva da lì in mille iniziative. Conviene ricordare, fra molte, la *Fontana history of European war and society*, che in più volumi copre i secoli dal tardo medioevo alla contemporaneità⁴⁷. A quella di Howard, magistrale e generale, ne seguono altre, più settoriali, dalla storia antica alla contemporanea. Si pensi, già nel 1973, allo studio di *Guerre dans l'antiquité* di Yvon Garlan⁴⁸; un anno prima Philippe Contamine (che già nel decennio precedente aveva studiato Azincourt e la guerra dei cento anni), presentava un massivo *Guerre, état et société à la fin du Moyen âge. Etudes sur les armées des rois de France, 1337–1494* e qualche anno più tardi, per denotare sin dal sottotitolo la sintonizzazione dei suoi studi di storia militare con la nuova storiografia francese del tempo, un *La France au XIVe et XVe siècles. Hommes, mentalités, guerre et paix*⁴⁹. Com'è naturale in un settore in espansione, iniziarono anche a notarsi alcune sfumature di impostazione, e di carattere. Per l'età medievale, l'anno successivo al grosso studio 'strutturale' di Contamine, Georges Duby con il suo più breve *Le dimanche de Bouvines, 27 juillet 1214* rappresentava, nello specchio di una nota battaglia, civiltà e mentalità medievali⁵⁰. E sempre in Francia, negli stessi anni, appariva un primo sorprendente tentativo di coniugare storia quantitativa e fonti militari a firma di Emmanuel Le Roy Ladurie con il suo *Anthropologie du conscrit français*⁵¹ (un tentativo pionieristico, che sarebbe stato sviluppato vari anni più tardi in maniera più sistematica da Jules Maurin⁵²). Nel forte rinnovamento degli studi, non mancava la contemporaneistica. Fra le sintesi più importanti, e fra le molte possibili, si ricordino almeno *Armies in Europe* di John Gooch, molto attento all'estrazione sociale del corpo ufficiali e al ruolo di politica interna degli eserciti⁵³, e il di poco successivo *Euro-*

⁴⁷ Geoffrey Best, *War and society in revolutionary Europe 1770–1870*, Leicester, Leicester university press, 1982; V.G.Kiernan, *European empires from conquest to collapse 1815–1960*, Bath, Leicester University Press, 1982; Brian Bond, *War and society in Europe 1870–1970*, Leicester, Leicester University Press, 1983; John Rigby Hale, *War and society in Renaissance Europe, 1450–1620*, Leicester, Leicester University Press, 1985; Matthew Smith Anderson, *War and society in Europe of the Old regime 1618–1789*, Leicester, Leicester University Press, 1988. Tutti poi riediti in paperback dalla Fontana.

⁴⁸ Yvon Garlan, *La guerre dans l'antiquité*, Paris, F. Nathan, 1972.

⁴⁹ Philippe Contamine, *Guerre, état et société à la fin du moyen-âge. Etudes sur les armées des rois de France, 1337–1494*, Paris, Mouton, 1972, e Id., *La France au XIVe et XVe siècles. Hommes, mentalités, guerre et paix*, London, Variorum reprints, 1981.

⁵⁰ Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines 27 juillet 1214*, Paris, Gallimard, 1973.

⁵¹ Jean-Paul Aron, Paul Dumont, Emmanuel Le Roy Ladurie, *Anthropologie du conscrit français d'après les comptes numériques et sommaires du recrutement de l'armée, 1819–1826. Présentation cartographique*, Paris-La Haye, Mouton, 1972.

⁵² Jules Maurin, *Armée, guerre, société, soldats languedociens 1889–1919*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982.

⁵³ John Gooch, *Armies in Europe*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980.

pean armies and the conduct of war di Hew Strachan, anch'egli attento alle relazioni fra civili e militari ma non per questo dimentico – già nel titolo – dello scopo di fondo dell'istituzione militare: la guerra⁵⁴.

La dinamicità del settore, riflessa nelle bibliografie, è impressionante. Ed era chiaro chi produceva di più, in maniera più innovativa e in quale lingua. Ai primi anni Settanta la rivista dell'ufficio storico della Bundeswehr, "Militargeschichtliche Mitteilungen", si accorse del proliferare dei nuovi studi e decise di pubblicare annualmente una rassegna bibliografica: nacque così "War and society newsletter. A bibliographical survey" la cui direzione fu lasciata però (sezione tedesca a parte) a storici militari accademici e fu pubblicata in lingua inglese. Pochi anni più tardi, anche la Cihm/Icmh si cimentò in questo settore: nel 1977 usciva un "Bulletin de bibliographie", poi dal 1978 "Bibliographie internationale d'histoire militaire / International bibliography of military history" (Bihm/Ibmh). "War and society" coprì per un trentennio le pubblicazioni su riviste, la Bihm/Ibmh propose una assai selettiva lista di volumi sino al 2005 (quando annunciava, a cura dell'italiano Ciro Paoletti, un passaggio della bibliografia su Internet che a distanza di dieci anni ancora non si vede). Ma non è la diversa storia di queste due pubblicazioni ad essere importante quanto la loro nascita più o meno contemporanea, che conferma e rispecchia (e al tempo stesso sostiene) la grande crescita degli studi di storia militare a livello internazionale negli anni Settanta ed Ottanta.

La crescita degli studi accademici coinvolse in maniera differenziata ma contemporanea tutti i settori della ricerca storico-militare: antichità, medioevo, età moderna, contemporaneità. Questo è un elemento di grande rilevanza perché, mentre la storia militare ufficiale per la propria stessa funzione si era concentrata sino ad allora sulle vicende ottocentesche e soprattutto novecentesche (con particolare attenzione alle due guerre mondiali), la storia militare studiata nelle università garantì pari dignità e pari interesse a periodi storici fra loro assai diversi, e non solo del tutto slegati dalle esigenze pratiche della redazione delle relazioni ufficiali ma anche non necessariamente collegati con le esigenze di *nation building* o *state building*, cui comunque la storia militare ufficiale deve essere sensibile.

Com'è facile intuire una espansione quantitativa e qualitativa dal fronte così esteso renderebbe ormai impossibile una trattazione comune, peraltro in così poche pagine. La proliferazione di campi di studi, di personalità di studiosi e di volumi importanti, fra l'altro, obbliga anche trasformare questa stessa esposizione, da un'indicazione di alcuni grandi tratti comuni degli studi del periodo ad una sorta di elencazione (speriamo, almeno, ragionata) di alcuni dei campi e dei temi più rilevanti.

⁵⁴ Hew Strachan, *European armies and the conduct of war*, London, Routledge, 1983.

All'antichità e al medioevo si è già accennato. Fra i testi classici relativi all'età moderna nel 1988 Geoffrey Parker, che già aveva studiato in maniera originale *The Army of Flanders and the Spanish road, 1567–1659. The logistics of Spanish victory and defeat in the Low Countries' wars* e *The thirty years war*, pubblicava uno studio destinato a riaccendere un dibattito internazionale *The military revolution. Military innovation and the rise of the West, 1500–1800*⁵⁵. Parker, che non era a digiuno di storia economica, si sarebbe trovato bene a Prato in quegli stessi anni quando, sotto la direzione e in presenza di Fernand Braudel, alcuni dei migliori storici militari medievisti e modernisti si incontrarono in un grande convegno internazionale su *Gli aspetti economici della guerra in Europa, secc. 14–18. Atti della 16. Settimana di studi, 4–9 maggio 1984*: a dimostrazione della forte attenzione in quel ventennio alle relazioni fra guerra, economia e società⁵⁶.

Nel ventennio seguito al 1968, ed alla crisi economica internazionale del 1973 che mise fine alla grande espansione dei 'trent'anni gloriosi', non stupisce che gli storici militari fossero attenti al tema delle trasformazioni sociali e della politica. L'attenzione alla società, in pace come in guerra, era alla radice dei *war and society studies*. Di norma ai nuovi storici militari interessò soprattutto come la società si riflettesse, in modo più o meno deformato, nelle forze armate. Ma non mancarono anche coloro che sistematicamente indagarono la relazione nel senso opposto. Nel Regno Unito, dopo aver smontato il mito nazionale della *people's war* con *The deluge. British society and the first world war*, Arthur Marwick utilizzò l'Open university come un laboratorio aperto per studiare le interazioni fra *War, peace and social change in twentieth-century Europe*⁵⁷: producendo una serie in più volumi, a metà fra strumento didattico, riflessione storiografica e saggio di ricerca attorno a come le guerre totali del Novecento avevano, o meno, trasformato le società.

⁵⁵ Geoffrey Parker, *The Army of Flanders and the Spanish road, 1567–1659. The logistics of Spanish victory and defeat in the Low Countries' wars*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972; Id., *The thirty years war*, London, Routledge & Kegan Paul, 1984; e Id., *The military revolution. Military innovation and the rise of the West, 1500–1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

⁵⁶ *Gli aspetti economici della guerra in Europa, secc. 14–18. Atti della 16. Settimana di studi 4–9 maggio 1984*, a cura di Simonetta Cavaciocchi, Prato, Istituto internazionale di storia economica F. Datini, 2000.

⁵⁷ Già Arthur Marwick, *The deluge. British society and the first world war*, Harmondsworth, Penguin, 1965; Id., *Britain in the century of total war. War, peace and social change, 1900–1967*, London, The Bodley head, 1968. E ora la serie *War, peace and social change: Europe 1900–1955*, Buckingham, Open University press, 1990, ospitava Arthur Marwick, Bernard Waites, Clive Emsley, Ian Donnachie, *Europe on the eve of war 1900–1914*; Henry Cowper, Clive Emsley, Arthur Marwick, Bill Purdue, David Englander, *World war I and its consequences*; John Golby, Bernard Waites, Geoffrey Warner, Tony Aldgate, Anthony Lentin, *Between the two wars*; Clive Emsley, Arthur Marwick, Bill Purdue, Tony Aldgate, *World war II and its consequences*; Arthur Marwick, Bernard Waites, Clive Emsley, John Golby, *War and in the twentieth-century Europe*.

Anche l'attenzione al ruolo della politica era uno dei temi centrali della nuova storia militare. Se i militari storici avevano posto al centro delle loro narrazioni i grandi comandanti in guerra, i nuovi storici militari erano molto interessati dalle relazioni fra politici e militari in tempo di pace e da quanto esse producevano nel senso di costruzione di istituzioni che poi avrebbero operato in guerra. Uno dei temi più consueti della storia militare accademica degli anni Settanta ed Ottanta fu quindi la ricostruzione della politica militare dei governi, in ogni Paese ed in ogni periodo. Questo peso della politica era ritenuto massimo, non sempre a ragione però, nei sistemi politici totalitari del Novecento. Anche per tale ragione, ad interessarsi molto della 'storia politica del militare' furono fra gli altri storici militari tedeschi ed italiani. Fra i primi, se ne occupò in maniera sistematica il Militärgeschichtliche Forschungsstelle, presto Militärgeschichtliches Forschungsamt (Mgfa), di Freiburg i. Br. (e più tardi in Potsdam, oggi Zentrum für Militärgeschichte und Sozialwissenschaften der Bundeswehr) che fra i tanti suoi progetti di ricerca ne lanciò nel 1971 uno su *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*⁵⁸, fondamentale serie in più di dieci volumi di ripensamento sulla storia delle forme e delle conseguenze della nazificazione delle forze armate nella Germania hitleriana. Intanto, in maniera non sorprendentemente meno sistematica (anche perché nient'affatto per spinta istituzionale), studiosi italiani avviavano un radicale ripensamento della storia delle forze armate italiane sotto il fascismo: Giorgio Rochat, che aveva già edito nel 1967 *L'esercito italiano da Vittorio Veneto a Mussolini 1919–1925* e nel 1971 *Militari e politici nella preparazione della campagna d'Etiopia 1932–36*, avrebbe pubblicato nel 1977 (con Giulio Massobrio) una *Breve storia dell'esercito italiano 1861–1943* che avrebbe spinto a riscrivere tutta la storia militare dell'Italia unita⁵⁹.

Attenzione alle relazioni fra guerra, forze armate e società significò per molti studiosi anche fare una scelta di campo. Rispetto alla tradizionale storia militare

⁵⁸ *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, herausgegeben vom Militärgeschichtlichen Forschungsamt, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1979–2008, 10 voll. (1: *Ursachen und Voraussetzungen der deutschen Kriegspolitik*, 2: *Die Errichtung der Hegemonie auf dem europäischen Kontinent*, 3: *Der Mittelmeerraum und Südosteuropa. Von der „non belligeranza“ Italiens bis zum Kriegseintritt der Vereinigten Staaten*, 4: *Der Angriff auf die Sowjetunion*, 4: *Der Angriff auf die Sowjetunion*, 5: *Organisation und Mobilisierung des deutschen Machtbereichs*, 5.1: *Organisation und Mobilisierung des deutschen Machtbereichs. Kriegsverwaltung, Wirtschaft und personelle Ressourcen. 1939–1941*, 5.2: *Organisation und Mobilisierung des Deutschen Machtbereichs. Kriegsverwaltung, Wirtschaft und personelle Ressourcen. 1942–1944/45*, 6: *Der globale Krieg. Die Ausweitung zum Weltkrieg und der Wechsel der Initiative, 1941–1943*, 7: *Das Deutsche Reich in der Defensive. Strategischer Luftkrieg in Europa, Krieg im Westen und in Ostasien, 1943–1944/45*, 8: *Die Ostfront 1943/44. Der Krieg im Osten und an den Nebenfronten*, 9: *Die deutsche Kriegsgesellschaft 1939 bis 1945*, 10: *Der Zusammenbruch des Deutschen Reiches 1945*).

⁵⁹ Giorgio Rochat, *L'esercito italiano da Vittorio Veneto a Mussolini (1919–1925)*, Bari, Laterza, 1967; Id., *Militari e politici nella preparazione della campagna d'Etiopia. Studio e documenti 1932–1936*, Angeli, Milano 1971; Id., Giulio Massobrio, *Breve storia dell'esercito italiano dal 1861 al 1943*, Torino, Einaudi, 1978.

di comandanti, ed anche a quella più recente tesa a più sistematicamente indagare le relazioni fra decisori politici e alti comandi, in pace come in guerra, insomma rispetto ad una storia militare all'alto, gli anni Settanta ed Ottanta conobbero un florilegio di studi di storia militare dal basso. La guerra dei mercenari e dei miliziani dell'antichità, quella dei fanti dell'età medievale, quelle dei soldati dell'età moderna e soprattutto degli eserciti di massa del Novecento furono oggetto di numerosi e innovativi studi. Disciplinamento, addestramento, propaganda, giustizia militare, censura postale, testimonianze di guerra: una vasta serie di fonti, spesso mai sondate, vennero ora scrutinate per conoscere meglio l'esperienza di guerra dei soldati e (meno) dei marinai.

L'esperienza di guerra divenne così un tema caratteristico della nuova storia militare. Dalla Bouvines di Duby alla Malplaquet di Corvisier⁶⁰ alle tante Waterloo, le declinazioni del tema risentirono dei miti nazionali e del metodo prescelto: storia sociale, storia delle mentalità ecc. È certo però che su tutte giganteggiò il dibattito apertosi già negli anni Settanta e poi sviluppatosi potentemente nei decenni successivi sull'esperienza di guerra dei coscritti del primo conflitto mondiale. Lo studioso statunitense di letteratura Paul Fussell, rileggendo le memorie degli ufficiali britannici, scorse una drammatica ironia nei loro racconti e vide quell'esperienza di guerra come luogo di formazione della memoria moderna⁶¹. Eric Leed lesse invece la stessa esperienza come luogo liminale dell'assurdo e della perdita della ragione⁶². Negli stessi mesi in cui però usciva il critico volume di Fussell John Keegan – a quel punto da un quindicennio lecturer in Military History alla Royal Military Academy, Sandhurst – pubblicava *The face of battle*⁶³. Nel volume, assai influente, prendeva in esame tre battaglie: per la prima guerra mondiale, Azincourt, Waterloo, la Somme. A differenza di Fussell e ancor più di Leed, Keegan vedeva nell'esperienza di guerra sì la confusione e l'incertezza (quello che Clausewitz, poco amato dall'insegnante di Sandhurst, avrebbe definito la 'frizione') ma anche la capacità dell'istituzione militare a partire dal più piccolo gruppo e unità, di organizzare gli uomini e di far loro superare la paura.

L'esperienza di guerra, ovviamente, dipendeva molto da quale conflitto si stesse combattendo. Negli anni Settanta ed Ottanta furono in genere le grandi guerre, quelle storicamente più importanti, ad attrarre gli studiosi. Una particolare attenzione andò quindi alle guerre mondiali del Novecento, e in particolare alla guerra nazista. Negli anni Ottanta questi studi storico-militari si incrociarono anche con uno dei più importanti dibattiti storiografici (e politici) della

⁶⁰ André Corvisier, *La bataille de Malplaquet, 1709. L'effondrement de la France évité*, Paris, Economica, 1997.

⁶¹ Paul Fussell, *The Great War And Modern Memory*, Oxford, Oxford University Press, 1975.

⁶² Eric J. Leed, *No man's land. Combat & identity in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

⁶³ John Keegan, *The face of battle*, London, Cape, 1976.

Germania recente, l'*Historikerstreit*⁶⁴. Ad esempio Omer Bartov, in quello stesso decennio, analizzando l'aggressione nazista all'Est dopo il 1941, aveva introdotto il concetto di 'barbarizzazione' della guerra⁶⁵. In fondo, la barbarizzazione della condotta della guerra, la trasformazione di una guerra fra combattenti regolari in una guerra anche contro civili, rappresentava – per il perpetratore come per la vittima – la massima deriva dell'esperienza di guerra novecentesca. (Non era peraltro né un caso né la prima volta che studi di storia militare si erano intrecciati a dibattiti storiografico-politici, in Germania: si pensi agli studi sulla Prima guerra mondiale e alla *Fischer-Kontroverse* degli anni Sessanta⁶⁶.)

Tutta questa attenzione all'esperienza di guerra, o alla guerra dal basso, in un momento di fulgore della storia sociale, della Alltagsgeschichte, della storia plurale e persino della microstoria, comportò avere per la prima volta in modo coordinato una ricognizione su come le guerre furono 'patite' dai combattenti più mili. Non più quindi solo comandanti convinti della propria strategia, non più solo ufficiali consapevoli della tattica prescelta, nemmeno più solo (nel caso ad esempio delle due guerre mondiali) ufficiali di complemento entusiasti del proprio improvvisato mestiere: ma rematori delle trireme greche, legionari delle legioni romane, fanti cittadini o servi della gleba assoldati nelle guerre medievali fra cavalieri, arruolati a forza nelle navi di Sua Maestà britannica, soldati trascinati a combattere negli eserciti francesi non importa se d'*Ancien régime* o della nuova Francia rivoluzionaria e napoleonica, coscritti delle due guerre mondiali. Lo spostamento degli interessi degli storici militari in questo ventennio deve essere rimarcato. Anche perché così si piegano gli studi innumerevoli e documentati – a partire dalla Francia, dove la *loi Jourdan* aveva introdotto la coscrizione obbligatoria – su *objecteurs, insoumis, déserteurs, réfractaires* nella Rivoluzione francese e nell'esercito imperiale⁶⁷, e poi nelle guerre mondiali, soprattutto la prima. Per la prima volta, ampliando lo sguardo verso il basso, la storia militare di fatto legittimò e per certi versi incoraggiò lo studio del rifiuto del servizio militare, lo studio dell'antimilitarismo. Ormai non più demonizzabile ma semplicemente normalizzato, come parte della storia delle relazioni storiche di ogni società con la guerra e con le forze armate. Così, analogamente, la storia militare degli anni Settanta infine legittimava la storia della repressione militare, della violenza degli ufficiali

⁶⁴ Hans-Ulrich Wehler, *Entsorgung der deutschen Vergangenheit. Ein polemischer Essay zum Historikerstreit*, München, Beck, 1988.

⁶⁵ Omer Bartov, *The Eastern Front, 1941–45, German Troops and the Barbarisation of Warfare*, Houndmills, Hampshire, Macmillan, 1985.

⁶⁶ Fritz Fischer, *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschland 1914/18*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1961.

⁶⁷ Fra i tanti, per due esempi significativi Michel Auvray, *Objecteurs, insoumis, déserteurs. Histoire des réfractaires en France*, Paris, Stock/2, 1983 ; e Alan Forrest, *Déserteurs, insoumis sous la révolution et l'empire*, Paris, Perrin, 1988.

contro i soldati, della giustizia militare regolare e di quella irregolare, a partire dalle fucilazioni sommarie. Erano peraltro quegli gli anni in cui i *Peace studies* crescevano e anch'essi maturavano in parte come veri e propri studi accademici. E fra chi studiava le teorie pacifiste, da Erasmo in poi, e chi studiava il rifiuto del militare dal basso non potevano non esserci punti di contatto. Al punto che le antiche distinzioni disciplinari si affievolivano. Come 'incasellare' uno studio sulla storia della repressiva giustizia militare italiana della Grande guerra⁶⁸, o un altro sulla storia del dibattito internazionale sul militarismo⁶⁹? I *war and society studies* avevano confini porosi.

Storia della politica militare, delle trasformazioni sociali dentro e fuori le istituzioni militari, delle spese militari, dell'esperienza di guerra, del rifiuto della guerra – insomma storia *à pars entiere* delle relazioni fra guerra, forze armate e società, tanto per l'antichità come per il medioevo, per l'età moderna come per quella contemporanea: la trasformazione avviata nel ventennio precedente e sbocciata fra anni Settanta ed Ottanta aveva della 'rivoluzione storiografica'. E i temi non si fermarono qui. Molto fu avviato in quei decenni, anche se non portato a termine: si pensi ai primi abbozzi di *world history* legati alla dimensione militare globale e alle sue trasformazioni nel tempo disegnato da William H. McNeill in *The pursuit of power. Technology, armed force and society since a.D. 1000*⁷⁰, o da Charles Tilly con *Coercion, capital and European States, AD 990–1990*⁷¹. Non che tutti questi temi fossero ignoti agli studi precedenti, ma fu in questi anni che si affacciarono e contribuirono a disegnare l'immagine di un ventennio di vera svolta storiografica che, anche ormai a distanza, non può essere sottovalutato.

Sarebbe però un errore accettare la critica (sbagliata) che più volte è stata loro posta se si pensassero gli studi degli anni Settanta ed Ottanta e in particolare i *war and society studies* come una semplice deviazione o concessione dell'austera storia militare al clima politicizzato e ideologizzato degli anni Settanta. Più di una volta è stato rimproverato a questi studi, perdendo completamente di vista l'arricchimento di conoscenze rispetto alla tradizionale storia militare, di essersi persi nello studio degli anni di pace a discapito degli anni di guerra. Perché, ritenevano questi

⁶⁸ Giovanna Procacci, *Soldati e prigionieri italiani nella Grande Guerra, con una raccolta di lettere inedite*, Roma, Editori riuniti, 1993.

⁶⁹ *Militarismus*, hrsg. von Volker R. Berghahn, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1975; e Volker R. Berghahn, *Militarism. The history of an international debate. 1861–1979*, Leamington, Berg, 1981. Ma cr. anche Michael Howard, *The invention of peace. Reflections on war and international order*, New Haven, Yale university press, 2000; e Philip Bobbitt, *The shield of Achilles. War, peace, and the course of history*, New York, Knopf, 2002.

⁷⁰ William H. McNeill, *The pursuit of power. Technology, armed force and society since a. D. 1000*, Chicago, The University of Chicago Press, 1982.

⁷¹ Charles Tilly, *Coercion, capital and European States, AD 990–1990*, Cambridge, Basil Blackwell, 1990.

accusatori, se la guerra è lo scopo e il 'cuore' della missione delle forze armate, la guerra e il combattimento devono rimanere gli esclusivi (o quasi) oggetti della storia militare. Rispetto a questo 'cuore' il resto, si sosteneva e ancora talora si sostiene, non è storia militare ma è altra cosa: è storia politica, sociale, delle classi subalterne ecc. Quasi si trattasse di una febbre giovanile, 'di crescita', post-1968, da cui guarire al più presto.

Insistere su questi rimproveri sarebbe oggi un errore non solo per la troppa ovvia constatazione che le forze armate non esistono solo in guerra ma arrivano alla guerra preparate da lunghi anni di pace – non insisteremo più di tanto in questa sede su tale scontata obiezione a quelle critiche. Ma sarebbe un errore anche perché già in quegli anni Settanta ed Ottanta, soprattutto all'interno della storia militare ufficiale come pure dentro il dibattito scientifico della storia militare più accademica, c'era dell'altro. Si ricorderà ad esempio che, parlando di esperienza di guerra, si è differenziato la prospettiva di Keegan da quella di Fussell o di Leed. E Keegan non era solo. Proprio in quegli anni, dopo aver studiato la *Hitler's strategy 1940–1941* e il suo *Balkan clue* e poco dopo le *Military lessons of the Yom Kippur War*, l'israeliano Martin van Creveld aveva pubblicato uno dei libri più interessanti sull'evoluzione di lungo periodo dell'istituzione militare: *Supplying war. Logistics from Wallenstein to Patton*. Studiando un aspetto interno ed apparentemente tecnico della vita delle istituzioni militari aveva disegnato una grande affresco della trasformazione della guerra moderna (e, indirettamente, dell'esperienza di guerra del combattente). Inarrestabile, van Creveld aveva poi continuato ponendosi il problema del *Fighting power* confrontando *German and US Army performance* nella seconda guerra mondiale, poi quello del *Command in war*, quindi quello de *The training of officers. From military professionalism to irrelevance*, passando per l'ambizioso *Technology and war. From 2000 B.C. to the present*⁷². Quale era il *fil rouge*, o *noire*, della riflessione di van Creveld? Che l'istituzione militare, nonostante le sue apparenze di fissità e tradizionalismo, è stata capace di eccezionali cambiamenti: i più importanti dei quali però (qui differenziandosi dai *war and society studies*) non per via di contingenti scelte politiche o per influenze della società sul militare, ma per trasformazioni interne e sostanzialmente tecniche. Sempre negli anni Ottanta muoveva i primi passi un altro autore destinato, qualche anno più tardi, a farsi sentire nel campo degli studi di storia

⁷² Martin L. van Creveld, *Hitler's strategy 1940–1941. The Balkan clue*, Cambridge University Press, 1973; Id., *Military lessons of the Yom Kippur War. Historical perspectives*, Beverly Hills, Sage Publications, 1975; Id., *Supplying war. Logistics from Wallenstein to Patton*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

Poi anche Id., *Fighting power. German and US Army performance, 1939–1945*, Westport, Conn., Greenwood, 1982; Id., *Command in war*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1985; Id., *The training of officers. From military professionalism to irrelevance*, New York, Free Press; London, Collier Macmillan, 1990. Sino a Id., *Technology and war. From 2000 B.C. to the present*, New York, Free Press; London, Collier Macmillan, 1989.

militare dell'antichità (ma con chiari legami al presente). Nel 1983, in inglese ma curiosamente in Italia, Victor Davis Hanson pubblicava *Warfare and agriculture in classical Greece*. Il piccolo libro passò inosservato, ma interesse destò invece il successivo, *The Western way of war. Infantry battle in classical Greece*⁷³. La tesi era che nella Grecia antica, e da allora in Occidente, la guerra era fatta per lo scontro finale, con i combattenti devotamente pronti ad immolarsi per la causa. Se qui lo ricordiamo è perché, mentre i *war and society studies* si affannavano a trovare connessioni e influenze della *società* sulla guerra e sulle forze armate, Hanson sosteneva che era la *cultura*, la cultura bellica, la cultura dei militari, ad influenzare la società. Perché abbiamo ricordato, accostandoli, Keegan, van Creveld e Hanson? Non ci sfugge che siano storici militari, pur tutti autorevoli ed influenti, fra loro assai diversi e che si siano occupati di questioni anche lontane. Ma ad accomunarli, fra anni Settanta ed Ottanta fu il loro implicito e talora anche esplicito prendere le distanze dalle premesse e dalle conseguenze dei *war and society studies*.

Keegan, van Creveld e Hanson non erano peraltro i soli a preferire di insistere, nell'evoluzione delle forze armate e delle guerre, sui fattori di cambiamento interni-tecnici-militari piuttosto che su quelli esterni-politico-sociali. Altri studiosi, negli stessi anni (anche se più in quelli Ottanta) furono ancora più radicali. Per loro, come vedremo, la storia militare doveva 'tornare' rapidamente ad interessarsi del campo di battaglia, della tattica, dell'armamento, della dottrina militare. Era quello il cuore della storia militare. Si opponevano quindi abbastanza frontalmente, seppur ancora implicitamente, alla nuova corrente degli studi storico-militari accademici.

Per la verità, molto più di quanto potessero ammetterlo, ne erano stati influenzati: anche loro, come i nuovi storici militari, avevano smesso di guardare in alto e il loro sguardo era scivolato verso il basso della gerarchia. Era una storia militare dal basso anche la loro, in quanto a forma: la differenza era invece che loro guardavano alle dottrine di combattimento, ai regolamenti, alle tecnologie delle armi ecc. e su queste basi – più che sulla società o sulla cultura – essi spiegavano l'esito delle battaglie e la vita delle forze armate, con pochissime concessioni alle relazioni con la società. Un tale orientamento verso la spiegazione 'interna' veniva loro naturale, anche perché non sempre – o meglio raramente – erano docenti universitari: erano per lo più militari, casomai inseriti nel sistema di istruzione militare, o giornalisti, pubblicisti ecc. Se militari, sembrava loro naturale che la storia militare dovesse in primo luogo spiegare il

⁷³ Victor Davis Hanson, *Warfare and agriculture in classical Greece*, Pisa, Giardini, 1983 (solo poi Berkeley, University of California Press, 1998), Id., *The western way of war. Infantry battle in classical Greece*, with an introduction by John Keegan, Berkeley, University of California Press, 2000.

combattimento (quello passato come quello futuro). Per loro davvero *historia magistra vitae*.

Non è facile tracciare un quadro di questi che potremmo definire *combat historians*, anche se è in fondo una storia nata anglosassone, sulle due sponde l'Atlantico. Fra i primi, all'inizio degli anni Ottanta, forse andrebbe ricordato John Terraine con il suo *The smoke and the fire* esplicitamente rivolto a smontare *Myths and anti-myths of war, 1861–1945*⁷⁴. Ma anche Paddy Griffith aveva dato un importante contributo sulla *Fighting tactics from Waterloo to Vietnam*⁷⁵ (non a caso, con introduzione di Keegan). E poi vennero Shelford Bidwell e Dominick Graham con il loro *Fire-power. British army weapons and theories of war, 1904–1945*⁷⁶ e, più divulgativo, Richard Holmes con *Firing line*⁷⁷. Un altro testo rilevante fu Tim Travers, *The killing ground. The British army, the western front and the emergence of modern warfare 1900–1918*⁷⁸. E chissà se avevano già letto, dall'altra sponda dell'Atlantico, la ricostruzione di Robert A. Doughty della *evolution of US Army tactical doctrine, 1946–76*⁷⁹.

Questa *combat history* era insomma intenzionata a scendere dalle grande teorie del mutamento sociale e delle sue relazioni con la guerra per interessarsi – dal basso – alla pratica sporca del combattere ed uccidere, al farlo da soldati e cioè in maniera ripetitiva (sulla scorta di un addestramento) e secondo regole tattiche predefinite e con armi che avevano gittate definite. È stata all'inizio una tendenza storiografica prevalentemente contemporaneistica, anche per una questione di disponibilità di fonti documentarie e di formalizzazione di procedure e regolamenti che storicamente sembrava essere venuta solo con la contemporaneità otto-novecentesca. Non mancarono i tentativi di esportare, e far cronologicamente arretrare, queste tecniche di analisi: un esempio fu il volume di John A.

⁷⁴ John Terraine, *The smoke and the fire. Myths and anti-myths of war, 1861–1945*, London, Leo Cooper, 1992.

⁷⁵ Paddy Griffith, *Forward into battle. Fighting tactics from Waterloo to Vietnam*, preface by John Keegan, Chichester, Bird, 1981. Cfr. Anche Paddy Griffith, *Military thought in the French army, 1815–51*, Manchester, Manchester University Press, 1989; Id., *Battle tactics of the Western Front. The British Army's art of attack, 1916–18*, New Haven, Yale, 1994; Id. (a cura di), *British fighting methods in the Great War*, London, Cass, 1996; and Id., *The art of war of revolutionary France, 1789–1802*, London, Greenhill Books, 1998.

⁷⁶ Shelford Bidwell, Dominick Graham, *Fire-power. British army weapons and theories of war, 1904–1945*, London, Allen and Unwin, 1982.

⁷⁷ Richard Holmes, *Firing line*, London, Cape, 1985 (negli USA edito come *Acts of war. The behaviour of men in battle*, New York, 1985).

⁷⁸ Tim Travers, *The killing ground. The British army, the western front and the emergence of modern warfare 1900–1918*, London, Routledge, 1987; Id., *How the war was won. Command and technology in the British army on the western front, 1917–1918*, London, Routledge, 1992; and Id., Christon Archer (a cura di), *Men at war. Politics, technology, and innovation in the twentieth century*, Chicago, Precedent, 1982.

⁷⁹ Robert A. Doughty, *The evolution of US Army tactical doctrine, 1946–76*, Fort Leavenworth, Kan., Combat Studies Institute, US Army Command and General Staff College, 1979.

Lynn su *The bayonets of the Republic. Motivation and tactics in the army of revolutionary France, 1791–1794*⁸⁰. Ma si è trattato (se si lasciano da parte le supposizioni di Hanson) di casi isolati. Qualcuno ha suggerito una similitudine, o quanto meno un parallelismo, fra questi *combat historians* e la contemporanea frenetica attività delle forze armate occidentali (statunitensi in particolare, dopo il Vietnam) di ridarsi una dottrina operativa e di ritornare a vincere sul campo di battaglia, fosse esso nella giungla vietnamita o attorno alla Stretta di Fulda con l’AirLand Battle. Che il parallelismo, indiscutibile, fosse anche un rapporto di causa ed effetto è difficile oggi dire: ma è interessante osservare come autori fra loro assai diversi quali John A. English, Jonathan M. House, Barry R. Posen, Robert Allan Doughty, John P. Rose, John L. Romjue, Bruce I. Gudmundsson⁸¹, fossero spesso storici a mezzo servizio, dovendo lavorare anche per il Tradoc o per altri comparti del vario sistema d’istruzione militare del proprio paese.

Sarebbe facile, ma sbagliato, ritenere che negli anni Settanta ed Ottanta i due mondi ora presentati – i *war and society studies* con tutta la loro varietà di temi e di fonti e questi *combat historians* più monotematicamente concentrati sull’efficienza in combattimento e sull’ideazione e correzione delle dottrine tattiche ecc. – non si conoscessero e non si parlassero. Certo venivano e intendevano andare in direzioni diverse. Ma al fondo molti tratti erano comuni. Gli uni come gli altri criticavano la tradizionale storia militare, quella degli uffici storici e delle accademie, per essersi troppo spesso limitata a parlare di comandanti, di strategie e di campagne e di aver tralasciato di guardare in basso, verso il soldato combattente. Gli uni come gli altri, soprattutto, operarono negli stessi anni: convissero, per certi versi si avvantaggiarono gli uni degli altri.

Per questa ragione sarebbe sbagliato dare degli anni Settanta a e Ottanta una visione unica, anche se – rispetto alla straordinaria varietà ed innovazione dei *war and society studies*, qualcosa che cambiò per sempre la storia militare, i *combat historians*

⁸⁰ John A. Lynn, *The bayonets of the Republic. Motivation and tactics in the army of revolutionary France, 1791–1794*, Urbana, Ill., University of Illinois Press, 1984.

⁸¹ John P. Rose, *The evolution of U.S. Army nuclear doctrine, 1945–1980*, Boulder, Colo., Westview, 1980; John A. English, *On infantry*, Westport, Conn., Praeger, 1981 (and then Id., Bruce I. Gudmundsson, *On infantry*, Westport, Conn., Praeger, 1994); Barry R. Posen, *The sources of military doctrine. France, Britain, and Germany between the world wars*, Ithaca, Cornell university press, 1984; John L. Romjue, *From active defense to AirLand Battle. The development of Army doctrine, 1973–1982*, Fort Monroe, Va., Historical Office, U.S. Army Training and Doctrine Command, 1984; Id., *American army doctrine for the post-cold war*, Fort Monroe, Va., Historical Office, U.S. Army Training and Doctrine Command, 1997; Jonathan M. House, *Toward combined arms warfare. A survey of 20th-century tactics, doctrine, and organization*, Fort Leavenworth, KS, U.S. Army Command and General Staff College, 1985 (and the Id., *Combined arms. Warfare in the twentieth century*, Lawrence, Kan, University Press of Kansas, 2001); Robert Allan Doughty, *The seeds of disaster. The development of French Army doctrine, 1919–1939*, Hamden, Conn., Archon Books, 1985; Bruce I. Gudmundsson, *Storm troop tactics. Innovation in the German Army 1914–1918*, New York, Praeger, 1989.

ebbero certo un interesse ed un impatto più limitato. Ci fu qualche tentativo di fra incrociare i due mondi. Alla fine degli anni Ottanta gli statunitensi Allan R. Millett e Williamson Murray curarono tre grossi volumi dedicati alla *Military effectiveness* delle forze armate occidentali della prima metà del Novecento⁸². Il tentativo aveva un impianto meritoriamente comparativo, i tre volumi risultarono pieni di spunti. Ma con autori in gran parte accademici, rimasero pur sempre sul fronte dei *war and society studies* con particolare attenzione alle *civil-military relations*: in effetti si occupavano di *military effectiveness*, e non di *combat effectiveness* (che è un concetto più ristretto).

Che l'incontro fosse o meno riuscito è in ultima analisi secondario. Quello che è rilevante è che nel ventennio, pur non essendo affatto scomparsa, di fronte ora alla nuova storia militare accademica ora ai nuovi *combat historians*, la tradizionale storia militare ufficiale sembrava essere passata nelle retrofilia. Era il segno della svolta storiografica che quel decennio aveva imposto.

4. Il ventennio più recente, Novanta-primi Duemila: l'esplosione della ricerca storico-militare

L'ultimo ventennio di cui brevemente ci occuperemo, gli anni Novanta e il primo decennio del nuovo secolo, è forse il più difficile da esaminare. Se l'ultimo ventennio della Guerra fredda aveva coinciso con la crescita quantitativa, il rinnovamento qualitativo e quindi la vera svolta storiografica, il primo ventennio dell'era postbipolare ha prodotto una reale esplosione della ricerca storico-militare. Esplosione vuol dire moltiplicazione inarrestabile, in tutte le direzioni, in tutti i campi e con tutti i metodi storiografici disponibili.

Senza alcun determinismo, qualche cambiamento negli interessi, nel profilo e nei risultati della ricerca storico-militare è dovuto anche alla trasformazione della guerra avvenuta in questo ventennio postbipolare, dopo la fine della Guerra fredda⁸³: un cambiamento che ha certamente contribuito a cambiare la percezione di cosa sia la guerra agli occhi dei contemporanei, e che gli storici militari contemporaneisti stanno affannosamente cercando di definire⁸⁴.

È inoltre il ventennio più recente, praticamente in corso, nel quale le tendenze sono ancora in atto, sul quale anche la sola informazione bibliografica non è

⁸² *Military effectiveness*, edited by Allan R. Millett and Williamson Murray, Boston, Allen & Unwin, 1988 (1: *The First World War*, 2: *The interwar period*, 3: *The Second World War*). Più tardi *Military innovation in the interwar period*, edited by Williamson Murray and Allan R. Millett, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

⁸³ Hew Strachan, *The changing character of war*, Geneva, Europaem, 2007.

⁸⁴ Martin van Creveld, *The transformation of war*, New York, Free Press, 1991; MacGregor Knox, Williamson Murray (a cura di), *The dynamics of military revolution, 1300–2050*, Cambridge, Cambridge university press, 2001; *The Ashgate research companion to modern warfare*, edited by George Kassimeris and John Buckley, Ashgate, 2010; *Understanding Modern Warfare*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.

sempre facile: e se avere uno sguardo consolidato su truppe in movimento nel momento del reciproco combattimento è sempre stato un problema per i generali in cima alla collina, così avviene anche per un osservatore come chi scrive, rendendo le considerazioni che seguiranno ancora più provvisorie delle precedenti.

Prima di inoltrarsi nell'analisi è però onesto anticipare una parte del giudizio generale. L'esplosione quantitativa di cui si è detto sembrerebbe comportare una valutazione positiva, e in larga parte è così. Ma non del tutto. Perché la stessa esplosione quantitativa e, meno frequentemente, qualitativa ha comportato anche problemi, crisi di gerarchie consolidate, perdita di un centro.

Lo si vede anche nella migliore produzione storiografica. Le monografie di ricerca innovative si moltiplicano, e con esse i punti di vista. Dall'antichistica alla medievistica alla modernistica, e in grado esasperato nella contemporaneistica, assieme alle monografie alcune opere di sintesi cercano di fare ordine, di fronte ad uno spirito di revisione continua. Da qui gli studi di van Wees e Lendon⁸⁵, di Le Bohec, Brizzi e Loreto⁸⁶, di De Vries e France⁸⁷, di Hall e Lynn⁸⁸. Ma sono nomi selezionati con difficoltà fra i molti, perché l'esplosione degli studi configura un enorme arricchimento, ma pone anche problemi di governo dell'unitarietà della disciplina. A differenza che nei decenni precedenti, adesso gli studi storico-militari si sono così diffusi che ogni Paese esprime una propria storiografia, sempre più ricca e con personalità sempre diverse. Nella varietà dei casi nazionali, converrà guardare al caso italiano: laddove qui gli studi storico-militari erano stati poco frequentati e non avevano espresso personalità di spicco avanti la guerra, nel ventennio qui definito della compresenza solo il nome di Piero Pieri si imponeva (con contributi peraltro che spaziavano dalla modernistica alla contemporaneistica). Nel ventennio della svolta e in questo più recente, dell'esplosione, ormai varie figure di studiosi si erano delineati: per cercare di essere selettivi si potrebbero fare i nomi, nell'antichistica, di Marco Bettalli e Giovanni Brizzi, nella medievistica di Franco Cardini e Aldo Settia, nella modernistica di Piero Del

⁸⁵ H. van Wees, *Greek Warfare. Myths and Realities*, London 2004; J.E. Lendon, *Soldiers and Ghosts. A History of Battle in Classical Antiquity*, Yale 2005.

⁸⁶ Yann Le Bohec, *César chef de guerre. César stratège et tacticien*, Monaco, Rocher, 2001; Giovanni Brizzi, *Il guerriero, l'oplita, il legionario. Gli eserciti nel mondo classico*, Bologna, Il mulino, 2002; Luigi Loreto, *La convenienza di perdere una guerra. La continuità della grande strategia cartaginese, 290–238/7 a. C.*, in Yann Le Bohec (a cura di), *La première guerre punique. Autour de l'oeuvre de M. H. Fantar. Actes de la table-ronde de Lyon (mercredi 19 mai 1999)*, Paris, Diffusion De Boccard, 2001, pp. 39–106.

⁸⁷ K. De Vries, *Medieval military technology*, Petersborough 1992; J. France, *Western warfare in the age of the crusades 1000–1300*, London 1999.

⁸⁸ Jeremy Black, *The Cambridge illustrated atlas of warfare. Renaissance to revolution 1492–1792*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996; Bert S. Hall, *Weapons and warfare in Renaissance Europe. Gunpowder, Technology, and Tactics*, The John Hopkins University Press, 2001; John Lynn, *Giant of the Grand Siècle. The French Army, 1610–1715*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Negro e nella contemporaneistica di Giorgio Rochat⁸⁹. Al di là del caso italiano e dei suoi autori, quello che qui preme è dimostrare la crescita quantitativa e qualitativa delle storiografie nazionali, fra loro sempre più collegate.

Ma procediamo con ordine, prima con alcune notazioni generali, poi con qualche esempio più specifico.

La prima notazione generale riguarda la metodologia della ricerca storico-militare che, dopo il ventennio della svolta, è apparsa ormai in generale solida e qualificata. Per numerosi campi d'indagine i metodi di ricerca sono ormai chiari, applicati in maniera iterata e consapevole, sino a produrre enormi materiali di ricerca fra loro comparabili. La storia militare si è fatta seriale: ad esempio come analizzare la composizione sociale di un corpo ufficiali, le relazioni fra civili e militari, gli impatti delle guerre sulla società civile o sull'opinione pubblica ecc. è ormai noto e legioni di studenti di dottorato applicano metodi ormai conosciuti e rodati ad una estrema varietà di casi in differenti periodi storici. È quanto intendiamo dire con metodi consolidati, ed è un bene. Ovviamente, questo ha anche il suo risvolto parzialmente negativo: le riviste che si occupano di storia militare (come vedremo, sempre più numerose) sono oggi anche un po' più noiose e ripetitive di qualche anno fa, quando i metodi erano da sperimentare e quando il tasso di innovazione era forzatamente maggiore.

Il consolidamento dei metodi ha aiutato una certa formalizzazione dei campi di indagine. Se negli anni Sessanta od anche Settanta occuparsi seriamente di – ad esempio – storia militare coloniale era un'assoluta eccezione e novità (poche monografie l'anno, solo qualche articolo edito con cui confrontarsi), oggi si sono creati vere e proprie aree di studio, specializzazioni, riviste settoriali. La specializzazione ha fatto sentire necessaria, ed ha reso possibile, la stesura di opere di sintesi. Con un procedimento naturale per ogni campo di studi, spesso chi nel ventennio precedente aveva pubblicato una o più monografie di successo, nel successivo e attuale ventennio ha prodotto almeno un'opera di sintesi generale. Questa, a sua volta, ha permesso a nuovi giovani studiosi di approfondire altri aspetti attorno allo stesso tema, e così via, suggerendo altre monografie. A questo punto le case editrici, visto l'ampliarsi dei campi di studio e – in genere – il favore delle biblioteche e dei lettori – hanno permesso o sollecitato l'apertura di specifiche collane o serie. Niente di nuovo o particolare, si badi bene, anche se si tratta di processo da cui sinora la storia militare era stata tenuta lontana, o perché rite-

⁸⁹ Marco Bettalli, *Mercenari. Il mestiere delle armi nel mondo greco antico, età arcaica e classica*, Roma, Carocci, 2013; Giovanni Brizzi, *Scipione e Annibale. La guerra per salvare Roma*, Roma-Bari, Laterza, 2009; Franco Cardini, *Alle radici della cavalleria medievale*, Firenze, La nuova Italia, 1981; Aldo A. Settia, *Rapine, assedi, battaglie. La guerra nel Medioevo*, Roma-Bari, Laterza, 2002; Piero Del Negro *Esercito, Stato, società. Saggi di storia militare*, Bologna, Cappelli, 1979; Id., *Guerra ed eserciti da Machiavelli a Napoleone*, Roma-Bari, Laterza, 2001; Mario Isnenghi, Giorgio Rochat, *La grande guerra 1914–1918*, Firenze-Scandicci, La nuova Italia, 2000; Giorgio Rochat, *Le guerre italiane 1935–1943. Dall'impero d'Etiopia alla disfatta*, Torino Einaudi, 2005.

nuta affare dei solo militari o perché relegata ai generi della letteratura popolare di consumo. L'esplosione della ricerca storico-militare accademica dell'ultimo ventennio si è invece basata su questa spirale virtuosa tipica di ogni scienza.

Ad operare come centro di propulsione in tale senso, e questa potrebbe essere una seconda notazione, hanno operato in maniera non secondaria piccole ma qualificate agenzie. Quali sono state? La storia militare ufficiale si è sempre basata su agenzie pubbliche-governative nazionali: gli uffici storici di forza armata, coadiuvate dal 1938–1939 (in gradi e con risultati assai diversi da Paese a Paese) dalle Commissioni nazionali di storia militare. Il lavoro di David Kostewicz, che segue queste pagine, offre una prima informazione sulla storia della Cimh/Icmh: mancano però storie delle varie commissioni nazionali, storie che probabilmente terranno conto della composizione delle commissioni, del cangiante ruolo reciproco in esso avuto dalle componenti militari e da quelle accademiche, della libertà d'azione e dei fondi di cui esse hanno goduto. Ma, queste a parte, la storia militare ufficiale è stata naturalmente dipendente dagli uffici storici militari. La ricerca accademica (con l'esclusione forse dell'Europa orientale nel periodo comunista, quando il ruolo delle Accademie delle scienze è stato importante) è strutturalmente priva di tali strutture di raccordo. Inoltre la ricerca storica (inclusa quella storico-militare) assai raramente ha raggiunto dimensioni da big science, con grossi progetti di ricerca: ecco allora essere evidente l'aprirsi di uno spazio. Esistono nel settore associazioni private d'interessati: su tutte si impone per dimensioni la statunitense Society for military history, soprattutto per la sua importante rivista e l'assai utile Newsletter. Importante, ci pare, nel Regno Unito la Army records society, ma dalle dimensioni necessariamente assai più ridotte. Nessuna di queste Society però, non quella statunitense e ancor meno le sue pallide imitazioni nazionali negli altri Paesi, ha fra i propri compiti la costante promozione dell'innovazione storiografica. Senza Uffici storici e con deboli society, gli storici militari accademici si sono quindi inventati piccole agenzie che, assai diverse da Paese a Paese, in genere con pochi fondi e con molta buona volontà, raccordano, sollecitano e innovano gli studi di storia militare. Il Military history seminar e, più recentemente, il War, society and culture seminar al Institute for historical studies di Londra, poi seguito da altri centri di studi sulla guerra a Glasgow (Scottish Centre for War Studies), Birmingham (Centre for War Studies), Dublino (UCD Centre for War Studies) nel Regno Unito e in Irlanda: l'Historial de la guerre di Peronne e il più recente e combattivo Crid (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914–1918), assieme ad altre iniziative periodiche a Montpellier (UMR 5609 del CNRS, ESID), Metz ecc. in Francia; l'Arbeitskreis Militärgeschichte e. V., Arbeitskreis Militär und Gesellschaft in der Frühen Neuzeit in Germania; il Centro Interuniversitario di Studi e Ricerche Storico-Militari (accademico) e la Società di storia militare (più vicina agli Uffici storici) in Italia, e poi tante altre (la Society of Ancient Military Historians, la Re

Militari: The Society for Medieval Military History ecc.). Non si tratta di centri paragonabili, ad esempio nel campo delle scienze sociali, all'Armed forces and society seminar di Chicago; né dispongono di risorse paragonabili alle loro ambizioni o potenzialità; non possono non risentire delle tradizioni locali di rapporti fra militari e civili, di norma assai diversificate; inoltre non sono fra loro concentrati in una rete internazionale, più o meno allentata, come pure ormai sarebbe possibile. Ma scrivere la storia della ricerca storico-militare degli ultimi vent'anni sarebbe difficile senza tenere conto anche di essi.

Terza notazione, che discende da quanto detto sinora, in quest'ultimo ventennio il campo di studi è apparso abbastanza più strutturato che nel passato. Alcuni grandi case editrici nazionali non solo hanno pubblicato in maniera più estensiva che nel passato seri studi di storia militare, rivolti ora al largo pubblico ora a quello più ristretto degli specialisti, ma hanno anche tutte almeno una collana specificamente dedicata alla storia militare. Ad esempio per il mercato anglosassone si potrebbero menzionare almeno non solo quelle specifiche di Oxford university press e Cambridge university press ma anche Cold War history series (Cass, Routledge), Contributions in military history (Greenwood), Cultural history of modern war (Manchester), Military history and policy (Routledge), Praeger illustrated military history series, Studies in military and strategic history (Palgrave Macmillan), Studies in military history and international affairs (Praeger), The international library of essays on military history (Ashgate), War and society (Routledge), War, history & politics (Routledge), War, society, culture (Johns Hopkins University Press), War, technology, and history (Praeger), Yale library of military history ecc. Qualche anno prima che ciò iniziasse ad accadere, avevano iniziato le pubblicazioni riviste storiche internazionali che, in taluni casi, hanno raggiunto importanti successi. C'era già l'esempio del "Journal of strategic studies" che, al di là del suo nome, grazie alle passioni di uno dei suoi editor, ha pubblicato molto anche nel campo della storia militare. Meritano di essere qui ricordate – non quelle nazionali, pure assai importanti, come "The journal of military history", "Militärgeschichtliche Mitteilungen" (poi "Militärgeschichtliche Zeitschrift"), la "Revue historique des armées" – riviste di grande prestigio come "War in History" e, a qualche distanza ma assai vivace, "War and society". All'interno del processo di esplosione della storia militare che ha caratterizzato l'ultimo decennio, anche alcune riviste settoriali hanno pubblicato molta storia militare: "Small wars and insurgencies", "Civil wars", "Terrorism and political violence", "Studies in conflict and terrorism", "Journal of war and culture studies", "Media, war and conflict", "Journal of Medieval military history", "Journal of cold war studies", "Cold war history", "Revue de droit militaire et de droit de la guerre", "Journal of Conflict Archaeology" ecc. solo per citarne alcune. Collane, riviste ed altre serie periodiche hanno così dato una struttura al campo di studi della storia militare, riflettendo ma anche moltiplicando gli studi e le conoscenze: anche que-

sto ha contribuito in maniera decisiva alla spirale virtuosa della formalizzazione e dell'esplosione del campo di studi.

Passando dalle notazioni più generali a quelle più connesse con il metodo, si osserva che la settorializzazione degli studi storico-militari è sempre minore. L'integrazione di tali studi nella più generale corrente della ricerca storica e delle sue dinamiche comporta che questo campo di studi (o una sua area, maggiore che nel passato) sia ormai investito dalle stesse tendenze degli studi storici più in generale. Ciò ha significato, ad esempio, che dopo il declino degli studi di storia politica a favore di della storia sociale nel ventennio precedente, in questo ultimo ventennio sia stata invece la storia culturale, delle rappresentazioni, delle immagini, anche dei sentimenti, ad occupare un rilevante e nuovo spazio. Il *linguistic turn*, e più in generale il *cultural turn*, ha investito ormai anche gli studi di storia militare. Un esempio significativo può essere considerato il libro *challenging* di Johanna Bourke sul *face-to-face killing*⁹⁰.

Una maggiore rilevanza hanno assunto anche i *gender studies*: ovviamente in maniera minore rispetto ad altri campi di studi, essendo stato il mestiere delle armi molto a lungo un patrimonio maschile. Ma, prima ancora di arrivare a studi sul rendimento militare delle soldatesse delle forze armate contemporanee (un tema ancora appannaggio degli studiosi di scienze sociali), unendo storia culturale e *gender history*, non è infrequente leggere libri e articoli sia sulla costruzione storica del genere maschile del soldato, che com'è noto tiene molto conto delle variabili nazionali, sia sulla rilevanza sociale (anche e soprattutto in tempo di pace) della dimensione bellica e militare⁹¹. Un tema, questo, che già vari anni fa

⁹⁰ Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing. Face-to-Face Killing in Twentieth-Century Warfare*, London, Granta, 1999.

⁹¹ I primi a studiare le forze armate dal punto di vista del genere sono stati gli studiosi di scienze sociali, e le femministe. L'influenza del loro punto di vista è stato forte. In una letteratura assai vasta, cfr. Darlene M. Iskra, *Women in the United States armed forces. A guide to the issues*, foreword by Vincent W. Patton III, Santa Barbara, Praeger, 2010; *Gender, war, and militarism. Feminist perspectives*, edited by Laura Sjoberg and Sandra Via, foreword by Cynthia Enloe, Santa Barbara, Praeger, 2010; Helena Carreiras, *Gender and the military. Women in the armed forces of Western Europe*, New York, Routledge, 2006. Ma anche Jean Bethke Elshtain, *Women and War*, Chicago, University of Chicago Press, 1987; Joshua S. Goldstein, *War and gender. How gender shapes the war system and vice versa*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003; e Leo Braudy, *From Chivalry to terrorism. War and the changing nature of masculinity*, New York, Random House, 2003; *A companion to women's military history*, edited by Barton C. Hacker, Margaret Vining, Leiden, Brill, 2012.

Fra le varie possibili piste di lettura e per una panoramica dei temi cfr. *Masculinities in politics and war. Gendering modern history*, edited by Stefan Dudink, Karen Hagemann, and John Tosh, Manchester, Manchester University Press, 2004; Erika Kuhlman, *Reconstructing patriarchy after the Great War. Women, gender, and postwar reconciliation between nations*, London, Palgrave Macmillan, 2008; Raya Morag, *Defeated masculinity. Post-traumatic cinema in the aftermath of war*, Lang, 2009; Susan Jeffords, *Remasculinization of America. Gender and the Vietnam War*, Indiana

era stato anticipato da George Mosse⁹². Infine, come in tutto il panorama degli studi storici internazionali, un approccio di storia internazionale o globale è sempre più spesso professato come necessario. Fra tutti, ad esempio, Jeremy Black ha protestato la necessità di tenere conto, anche nella storia militare e maggiormente che nel passato, di storie di Paesi apparentemente lontani e ha suggerito che l'integrazione di queste storie nella ricostruzione della storia militare europea potrà portare a modificare vari punti di vista⁹³. Passare dal piano della fase della rivendicazione storiografica a quello dei risultati concreti si è rivelato piuttosto difficile, anche perché scrivere la storia globale non vuol dire giustapporre paragrafi diversi di diverse storie nazionali. Ma quel che più importa qui di quest'appello alla storia globale, così come la pratica dei metodi della storia culturale e della storia di genere, è che essi confermano l'immagine di una ricerca storico-militare non più settorializzata e oramai inserita nelle dinamiche della ricerca storica più generale del proprio tempo.

A fronte di questo, assai ben visibile nel campo degli studi accademici di storia militare, non è difficile notare che in quello della storia militare praticata dentro le istituzioni militari altre tendenze si sono delineate⁹⁴. Qui il discorso deve farsi generale e solo più avanti si potrà arrivare ad una considerazione dei contenuti e dei risultati. Dal punto di vista generale infatti, finita la Guerra fredda, e nonostante le entusiastiche professioni di fede di alcuni degli osservatori di quegli anni, per i quali la storia era finita, che la democrazia liberale si era imposta su tutti gli altri sistemi, ed anche che la conflittualità internazionale avrebbe ceduto il passo ad un più irenico futuro⁹⁵, una consapevolezza maggiore dell'utilità della storia militare si è creata nelle forze armate. Se per mezzo secolo dopo il 1945 la prospettiva di una grande guerra generale e atomica, del tutto nuova rispetto al passato, aveva fatto dubitare dell'utilità di studiare la storia di conflitti convenzionali del passato – generali o limitati che fossero – l'avvento invece di una fase

University Press, 1989; Brenda M. Boyle, *Masculinity in Vietnam War narratives. A critical study of fiction, films and nonfiction writings*, McFarland, 2009; Susanne Kord and Elisabeth Krimmer, *Contemporary Hollywood masculinities. Gender, genre, and politics*, Londo, Palgrave-Macmillan, 2011; Kathy J. Phillips, *Manipulating masculinity. War and gender in modern British and American literature*, London, Palgrave-Macmillan, 2006.

⁹² George L. Mosse, *Fallen soldiers. Reshaping the memory of the world wars*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

⁹³ Jeremy Black, *War and the World. Military Power and the Fate of Continents, 1450–2000*, New Haven, Yale U. Pr., 1998; Id., *War. Past, Present and Future*, Stroud, England, Sutton, 2000; Id., *European Warfare 1494–1660*, New York, Routledge, 2002; Id., *Warfare in the Western World, 1882–1975*, Bloomington, Indiana U. Pr., 2002; Id., *War. An illustrated history*, Stroud, Sutton, 2003; Id., *Rethinking Military History*, cit.; Id., *Introduction to Global Military History: 1775 to the Present Day*, London, Routledge, 2005.

⁹⁴ Cfr. solo in parte, per questo, *Official military historical offices and sources*, edited by Robin Higham, Westport, Greenwood, 2000, 2 voll.

⁹⁵ Francis Fukuyama, *The end of history and the last man*, New York, Free Press, 1992.

caratterizzata sì in genere da una minore conflittualità internazionale ma anche da una operatività maggiore e quotidiana dei reparti militari, peraltro praticamente quasi sempre in operazioni e a grande distanza dal territorio nazionale, ha portato molti decisori militari a riconsiderare certe prevenzioni contro la storia militare. Non può ad esempio essere un caso se, in tutti i Paesi occidentali, la storia militare delle operazioni coloniali è tornata ad essere riletta e studiata proprio dalla storia militare più ufficiale.

Ma a parte questo o quel tema di studio, è difficile sfuggire all'impressione che agli uffici storici di forza armata, agli istituti d'istruzione militare, ai centri incaricati di trarre *learned lessons* dalle operazioni in corso e da quelle del passato, interessi una storia militare sempre più operativa e più attenta alla *combat effectiveness* dei reparti. Una storia militare, insomma, sempre più immediatamente e direttamente funzionale a dare indicazioni su come portare sul campo gli uomini, a perderne il minor numero possibile, a sapere come avversari analoghi si sono comportati in questo o quel territorio oggi tornato ad essere decisivo. Per questi decisori in uniforme, questa è la storia militare che conta: una storia militare di periodi lontani e di guerre diverse da quelle che oggi vengono combattute può anche rimanere ma declassata a vetrina di propaganda, o a strumento di relazione con il mondo civile. La storia militare più utile e operativa ha peraltro bisogno di tempi brevi, quasi immediati, e non quelli – inevitabilmente lunghi ed anche incerti – della ricerca archivistica e della critica filologica delle fonti e della contestualizzazione, cardini invece della storia militare scientifica e accademica. A forze armate sempre più *operational* e *expeditionary*, insomma, serve ed interessa quasi solo una storia militare operativa, rapida, immediata. Che quasi non si distingua quasi più dall'attività più propriamente operativa delle istituzioni militari. In tal senso sembra massimamente interessante l'integrazione completa ed immediata dell'attività degli *unit historians* nel ciclo delle *lessons learned*: un reparto va in operazione, la sua struttura di comando lo esamina, a tale esame partecipa di fatto anche l'*historian*, i cui rapporti sono consegnati sia presso gli archivi sia (in sintesi) immessi nel ciclo istituzionale dell'apprendimento delle lezioni. C'è in questo ovviamente della continuità ma anche molta discontinuità: una volta i diari storici dei reparti, alla fine dell'anno, finivano negli archivi; adesso i report degli *historians* al ritorno dal loro *term* operativo con la loro unità servono anche (quando sono utilizzati) per istruire i comandanti e i reparti dell'altra unità che sostituisce la prima nello stesso teatro d'operazioni.

Se questa appare sicuramente una modificazione dell'antico ciclo di produzione della storia militare ufficiale, e pone complessi problemi di metodo (sino a quel punto questa è ancora 'storia'? quale ruolo hanno ormai gli uffici storici militari? visto anche che le storie ufficiali vengono pubblicate sempre più di rado o, nei casi migliori, addirittura lasciate scrivere a storici civili, come è avvenuto per il Regno Unito e la storia ufficiale della guerra nelle Falkland, scritta da

Lawrence Freedman⁹⁶), altri dati sono più rassicuranti e confortanti. C'è infatti l'impressione che in questo ventennio sia invece sostanzialmente cresciuta dal punto di vista quantitativo la produzione diciamo più tradizionale di storia militare, quella prodotta a fini educativi all'interno del circuito dell'istruzione militare. Essendo questo circuito cresciuto ed articolatosi con ritmo esponenziale, molta più storia che nel passato vi circola. L'impressione generale è anche che sia molto più seria, più consapevole dal punto di vista del metodo storico, e che spesso rivaleggi ormai in qualità con la più accreditata storia militare accademica. Nei casi migliori, finalmente, storici militari e militari storici non si distinguono più tanto.

In conclusione, a livello di notazioni generali, nell'ultimo ventennio, mentre la storia militare accademica si è sempre più integrata nei migliori studi storici, la storia militare ufficiale appare divisa da tendenze divergenti: da un lato una sempre più pressante richiesta dai vertici dell'istituzione militare di utilità anche immediata di una parte della sua produzione, dall'altro una crescente qualificazione – anche secondo i criteri della storiografia scientifica – della restante produzione più generale. Sono tendenze non necessariamente contrastanti, soprattutto nella misura in cui coinvolgono parti diverse della produzione storica degli storici in uniforme. Certamente sono tendenze che avranno conseguenze, oggi difficilmente prevedibili, sulla stessa configurazione istituzionale della ricerca storica militare fatta in seno alle forze armate.

Che una trasformazione sia in corso lo dimostrano alcune dinamiche, specifiche ma esemplari, che hanno interessato di recente un paio di importanti istituzioni. A Parigi già dal 1994 era stato tentato un audace esperimento mirante a mettere in maggior contatto studiosi civili e studiosi militari attraverso l'istituzione di un centro di studi finanziato dal ministero della Difesa ma svincolato dal controllo degli uffici storici di ogni singola forza armata, con i quali il Centro era richiesto di collaborare, si è deciso di cambiare strada. Di recente invece si è premuto l'acceleratore sull'integrazione interforze dei vari istituti storici di forza armata creando un grande Servizio storico della difesa, e si è di fatto chiuso il Centre d'études d'histoire de la defense (Cehd). Nel frattempo, un più diretto coinvolgimento degli studiosi civili (o di coloro che hanno accettato questa trasformazione) potenziando l'Institut de recherche stratégique de l'Ecole militaire (Irsem), il centro di studi interno alla grande Scuola militare. La lezione di Parigi è stata quindi: centralizzazione interforze a nuova centralità militare. Alla centralizzazione francese (ma in forma diarchica, più che monarchica) ha risposto un'analogia centralizzazione tedesca. Qui il servizio storico interforze esisteva da tempo, dalla fondazione del Militärgeschichtliches Forschungsamt nel 1957, e

⁹⁶ Lawrence Freedman, *The official history of the Falklands campaign*, London, Routledge, 2005 (1: *The origins of the Falklands war*, 2: *War and diplomacy*).

qui la collaborazione fra militari e civili era una ormai vecchia pratica: l'istituto alla fine del 2012 impiegava più di 150 uomini, la metà ricercatori, più della metà dei quali civili. Cosa importante, a Potsdam alla tradizionale storia militare sin dal 2005 era stata affiancata una ricerca sempre storica ma più operativa, destinata ad un duplice scopo: soprattutto fornire ai reparti operanti all'estero un supporto informativo sui Paesi e sulle modalità di intervento nelle nuove operazioni di peace keeping; ma anche dare un segnale all'opinione pubblica che l'attività di questi reparti era guidata da informazioni e seguiva linee controllabili. Con il 2013 il Mgfa è stato fuso con il Sowi (Sozialwissenschaftliche Institut der Bundeswehr), un altro centro di ricerca della Bundeswehr ma a carattere sociologico. A quel punto l'istituto di Potsdam, ora denominato Zentrum für Militärgeschichte und Sozialwissenschaften der Bundeswehr, ancora più grande grazie al nuovo innesto, si basa su tre linee d'azione, di dimensioni e tradizione diverse ma comunque tutte concentriche e legittimanti l'un l'altra. La lezione di Berlino è stata quindi triplice (l'interforze c'era già): centralizzazione, storia ma anche operazioni, storia ma anche scienze sociali.

È troppo presto per capire quanto queste trasformazioni istituzionali siano basate su una chiara visione del futuro o servano solo a ridurre alcuni costi del passato. Soprattutto, è troppo presto per capire se funzioneranno. Né è molto chiaro in quale rapporto questa trasformazione istituzionale stia con la strutturale trasformazione del lavoro dello storico militare legata all'istituzione degli *unit field historians* e del loro inserimento nel processo istituzionale delle *lessons learned*. Lo storico non esprime valutazioni. È però difficile negare (e non c'è bisogno di andare negli Stati Uniti per rendersene conto) che il mestiere dello storico militare ufficiale sta cambiando e che i problemi sollevati da questa trasformazione sono quelli sin qui ricordati: rapporto fra storico militare e nuove operazioni oltremare (con una spinta nuova ad una storia militare sempre più operativa), rapporti fra storici in uniforme e storici accademici (e cultori di altre discipline, come la sociologia militare). Non c'è – fra Stati Uniti ed Europa – un modello unico, né c'è un modello europeo, né forse le due soluzioni istituzionali qui prospettate delineano un modello dovunque applicabile. Di certo è che la trasformazione è in atto, e chi sta fermo rimarrà sicuramente indietro.

In conclusione, sia sul versante della storia militare accademica sia su quello della storia militare ufficiale, quest'ultimo ventennio ha coinciso con alcune trasformazioni strutturali. Esse comportano, stanno comportando, alcune trasformazioni nelle gerarchie interne e reciproche dei vari ambienti che concorrono alla struttura della storia militare. Abbiamo infatti detto più sopra dell'avvento importante ed organizzato – fra gli studiosi civili – di un terzo settore non accademico ma appassionato e, di recente, in parte, più qualificato. Abbiamo appena detto delle modificazioni interne agli storici in divisa. È evidente infine come tutto ciò non possa non influenzare le relazioni reciproche fra questi ambienti, in

primis fra studiosi civili e studiosi in uniforme. Tutto ciò investe in primo luogo, lo ripetiamo ancora una volta, in maniera peculiare gli studiosi dell'età contemporanea in particolare di alcune nazioni. Ma ha influenze indirette più generali, sul clima generale degli studi.

Clima che è possibile riscontrare gettando un rapido sguardo alle tematiche più ricorrenti negli studi, affrontate com'è ovvio in misura diversa a seconda delle grandi campiture cronologiche (antichità, medioevo, età moderna, età contemporanea) ma presenti in tutte. Alcune di queste tematiche erano già molto presenti negli studi del ventennio precedente, altre sembrano invece caratterizzare gli ultimi vent'anni.

Se negli anni Settanta ed Ottanta la società e, in subordine, la politica avevano la rappresentato la novità caratterizzante gli studi sulle forze armate e sulla guerra, nell'ultimo ventennio le storiche e gli storici più innovativi hanno spostato l'obiettivo o restringendo il diaframma, diciamo verso la dimensione individuale, o allargandolo enormemente, diciamo verso la dimensione universale o meglio globale. Per un verso (lo ripetiamo) nell'ultimo ventennio molti e interessanti sono stati gli studi di storia militare in una prospettiva di genere. Come il mestiere delle armi abbia formato il genere maschile, come esso abbia rappresentato un elemento costituente l'identità di genere maschile sono stati al centro di molta attenzione. È un interessante paradosso che questi studi avvengano quando gran parte delle forze armate si sia aperta all'apporto del genere femminile.

Per un altro verso invece, come abbiamo già accennato, e come si era appena iniziato a fare nel ventennio precedente, si è guardato sempre più alla dimensione globale della storia militare⁹⁷. Lo si è fatto in molti modi e con risultati di diverso livello. Si è cercato di identificare le connessioni davvero globali delle guerre e del processo imitativo della costruzione di forze armate nazionali. Si è provato a cercare similitudini in storie militari di paesi fra loro lontani, con un'interpretazione implicitamente diffusionista. Soprattutto, in un momento di dibattito sullo scontro fra le civiltà, si è cercato di insidiare – spesso con successo – molte delle presupposizioni di superiorità caratteristiche dell'Occidente: anche nel campo della storia militare, approcci di storia globale hanno cercato di spiegare le radici orientali del successo occidentale...

Mentre analoghi interessi si diffondevano in tutta la storiografia, non era pensabile che gli studi storico-militari – soprattutto quelli più integrati nei più avanzati dibattiti storiografici – rimanessero estranei al fascino postcoloniale. Soprattutto ovviamente per l'età moderna e contemporanea e per i cultori di *area studies*, dalla

⁹⁷ Qualche tentativo, significativo per gli intenti ancor prima che per i risultati: Jeremy Black, *Introduction to Global Military History: 1775 to the Present Day*, cit; e Stephen Morillo, Jeremy Black, Paul Lococo, *War in world history. Society, technology, and war from ancient times to the present*, New York, McGraw-Hill, 2009, 2 voll.

storia dell'Africa a quella dell'Asia o dell'America Latina, molti studi hanno così decostruito le pretese di superiorità della storia militare europea o occidentale: sia studiando con attenzione le non poche sconfitte patite dagli eserciti europei che hanno permesso l'espansione coloniale delle potenze europee, sia analizzando la funzione centrale nel dominio oltremare detenuto dai reparti coloniali, sia cercando di conoscer meglio le dinamiche che hanno regolato l'adesione di settori delle popolazioni locali a quegli stessi reparti coloniali (truppe indigene), e le conseguenze storiche di tutto questo. L'interesse per le campagne coloniali del passato è stato aumentato dalle recenti operazioni di contro—insorgenza⁹⁸. È evidente a chiunque la rilevanza non solo settoriale di questi studi storico-militari postcoloniali al tempo della 'guerra di civiltà'.

Genere, globale e postcoloniale sono state insomma, come dovunque negli studi storici, tre delle aree chiave che hanno caratterizzato in modo nuovo gli studi – non importa qui tanto la loro quantità – degli ultimi vent'anni. Anche se d'interesse un poco più ristretto (soltanto per gli studiosi di storia contemporanea, e anzi solo per una parte di essi) devono essere qui menzionati anche altri studi, estremamente significativi. In questo primo decennio successivo al superamento del confronto bipolare, cioè alla fine della Guerra fredda, hanno assunto una rilevanza tutta particolare gli studi finalmente basati sulla consultazione degli archivi di quello che era una volta il 'blocco socialista'. Dal punto di vista quantitativo, forse, gli studi occidentali sull'apparato militare dei vari Paesi ad economia pianificata secondo il modello sovietico e facenti parte del Patto di Varsavia sono anche diminuiti rispetto a quando a sostenerli era in non poca parte l'apparato di informazione e sorveglianza statunitense. Ma è la qualità di questi studi ad essere enormemente cresciuta, ora che hanno potuto basarsi sui ricchi archivi dei paesi sovietici, aperti al pubblico dopo il 1991. Pochi o molti che tali studi siano stati, essi evidentemente segnano un'epoca. Conoscere i dettagli dei piani e dell'istituzione militare che l'Occidente aveva per mezzo secolo combattuto ha rappresentato inoltre uno dei più importanti risultati dei *Cold war studies*, e dei programmi di ricerca che li hanno sostenuti, come il *Nuclear history project* e poi il *Parallel history project on cooperative security* (già *Parallel History Project on NATO and the Warsaw Pact*)⁹⁹. Peraltro, parallelamente, gli studi sulle forze armate e sulla dimensione militare della Guerra fredda cono-

⁹⁸ Ian Beckett, *Modern insurgencies and counter-insurgencies. Guerrillas and their opponents since 1750*, London, Routledge, 2001; John A. Nagl, *Learning to eat soup with a knife. Counterinsurgency lessons from Malaya and Vietnam*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002, 2005².

⁹⁹ Sulla Guerra fredda cfr. Lawrence Freedman, *Cold War. A military history*, London, Cassell, 2001; Jonathan M. House, *A Military History of the Cold War, 1944–1962*, Norman, University of Oklahoma Press, 2012; Jeremy Black, *War since 1945*, London, Reaktion, 2004; Norman Friedman, *The Fifty-Year War. Conflict and Strategy in the Cold War*, London, Chatham, 2000; Melvyn P. Leffler, Odd Arne Westad (a cura di), *The Cambridge History of the Cold War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

sceva interessanti progressi e ripensamenti anche in Occidente. Le discussioni e le polemiche attorno al cinquantesimo del lancio delle bombe statunitensi su Hiroshima e Nagasaki, comprese quelle attorno alla mostra su *Enola Gay*¹⁰⁰ avevano rivelato che una parte consistente dell'opinione pubblica, e con essa degli studiosi, non era più disposta ad accettare la propaganda di guerra (della Guerra fredda) attorno alla necessità del ricorso all'arma atomica sia nel 1945 sia, come deterrente, nel corso del mezzo secolo successivo¹⁰¹.

In questo ventennio, il primo succeduto alla fine della Guerra fredda nata dalla fine della seconda guerra mondiale, forse non per caso ha conosciuto varie revisioni di giudizi sul conflitto 1939–1945¹⁰². Tali revisioni hanno avuto non a caso una valenza più generale, ispirando gli studi storico-militari anche su altre epoche. Ad esempio, un rilevante spostamento di giudizio ha riguardato la condotta della guerra nazista nel secondo conflitto mondiale, in particolare (ma non solo) all'Est. Nella prima metà degli anni Novanta alcuni studi hanno riaperto il dibattito, peraltro da tempo avviato, e riaperto al tempo dell'*Historikerstreit*. Un grande rilievo ha avuto quello dedicato da Christopher Browning agli 'uomini comuni' di un'unità militarizzata e alla loro partecipazione nella Soluzione finale¹⁰³. La sua ricerca ha confermato che, al di là di quello dei massimi decisori del Reich e delle strutture pure assai ramificate del regime nazista, era al livello di massa, appunto degli uomini comuni, che si doveva maggiormente indagare. Nello specifico Browning ha rivelato che le capacità omologatrici dell'istituzione militare erano state drammaticamente influenti non solo nella guerra convenzionale ma persino nella guerra razziale nazista. Com'è noto, la tesi venne poi nel 1996 generalizzata a livello quasi 'etnico' dall'assai discusso

Sui due maggiori contendenti cfr. Vojtech Mastny, Malcolm Byrne (a cura di), *A cardboard castle? An inside history of the Warsaw Pact, 1955–1991*, New York, Central European University Press, 2005; a fronte di Lawrence S. Kaplan (a cura di), *NATO after thirty years*, Wilmington, Scholarly Resources, 1981; Id. (a cura di), *NATO after forty years*, University Press of Kentucky, 1984; Id., *The long entanglement. NATO's first fifty years*, Westport, Conn. Praeger, 1999, *NATO divided, NATO united. The evolution of an alliance*, Westport, Conn., Praeger, 2004. Nonché Id., *NATO and the United States. The enduring alliance*, New York, Twayne, 1994, e Id., *NATO 1948. The birth of the transatlantic alliance*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield, 2007.

¹⁰⁰ Tra i tanti, Martin Harwit, *An exhibit denied. Lobbying the history of Enola Gay*, New York, NY, Copernicus, 1996; Robert Newman, *Enola Gay and the court of history*, New York, Lang, 2004; Charles T. O'Reilly and William A. Rooney, *The Enola Gay and the Smithsonian Institution*, Jefferson, N.C., McFarland, 2005.

¹⁰¹ R.J.B. Bosworth, *Explaining Auschwitz and Hiroshima. History writing and the Second World War 1945–1990*, London, Routledge, 1993.

¹⁰² Un'opera importante: Richard Overy, *Why the allies won*, New York, Norton, 1995. Un quadro generale: Gerhard L. Weinberg, *A world at arms. A global history of World War II*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

¹⁰³ Christopher R. Browning, *Ordinary men. Reserve Police Battalion 101 and the final solution in Poland*, New York, Harper Perennial, 1993.

volume di Daniel Goldhagen il quale genericamente è sembrato rappresentare come ‘volenterosi carnefici’ non solo una serie di uomini dentro un’istituzione specifica ma tendenzialmente tutto un popolo¹⁰⁴. Fra Browning e Goldhagen, a livello di storia militare, fondamentale era stata inoltre nel 1995 un’eccezionale esposizione storica organizzata ad Amburgo sui crimini di guerra della Wehrmacht¹⁰⁵. Quest’esposizione ha cambiato radicalmente il panorama degli studi: le forze armate tedesche non erano state solo sottoposte al regime ma avevano partecipato con convinzione alla guerra nazista, i militari non erano più soltanto quelli del luglio 1944. Non solo i reparti militari delle SS ma anche la Wehrmacht aveva commesso crimini. Per la verità l’esposizione non era senza problemi e fu necessaria una Commissione che la riesaminasse: ma nel complesso risultò confermata. Comprensibilmente enorme fu l’impatto in Germania delle due edizioni del catalogo della mostra di Amburgo, seguito al volume di Browning e di altri studiosi: sia pur senza generalizzare (non tutti i reparti collaborarono alla guerra di sterminio) l’immagine complessiva della guerra tedesca ad Est ne risultò trasformata. E la cosa non si fermò lì: per quanto riguardava i Balcani altri studi documentarono l’utilizzo di analoghe condotte di guerra tedesca, per quanto riguardava la Penisola italiana Gerhard Schreiber (del Mgfa) ritrovò analoghe condotte nella guerra tedesca contro la Resistenza antifascista nella campagna d’Italia ecc.¹⁰⁶ La guerra, anche quella che si era presentata “senza odio”, diventava un orrore.

Quando abbiamo accennato alla risonanza e all’influenza di questi studi pensavamo al fatto che le onde concentriche causate dal sasso da essi lanciato nell’acqua non si è arrestato solo alla guerra nazista, o al secondo conflitto mondiale. Più in generale nell’ultimo ventennio la guerra è stata più volte descritta come un orrore, spesso senza limiti, uno scontro all’ultimo sangue. Non sorprenderebbe se ciò fosse stato sostenuto da antimilitaristi e pacifisti, che hanno molte (spesso buone) ragioni per criticare il ricorso alle armi. Il fatto è che negli ultimi anni l’immagine della guerra come una violenza persino sregolata è stata avanzata, ripetiamo, nient’affatto solo per la contemporaneità, da chi non ha le remore morali dei pacifisti nonviolenti. Per quanto riguarda l’antichità, Hanson – che aveva iniziato ad operare, in controtendenza con il clima del tempo, alla fine del ventennio

¹⁰⁴ Daniel Jonah Goldhagen, *Hitler’s Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*, New York, Alfred A. Knopf, 1996.

¹⁰⁵ *Vernichtungskrieg: Verbrechen der Wehrmacht 1941–1944*, edited by Hannes Heer, Hamburg, Hamburger Edition HIS Verlag, 1995. Title of the first Exhibition: *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944*; title of the second one *Verbrechen der Wehrmacht. Dimensionen des Vernichtungskrieges 1941–1944*.

¹⁰⁶ Gerhard Schreiber, *Die italienischen Militärinternierten im deutschen Machtbereich, 1943 bis 1945, Verraten, verachtet, vergessen*, München, Oldenbourg, 1990; e Id., *Deutsche Kriegsverbrechen in Italien. Täter, Opfer, Strafverfolgung*, München, Beck, 1996.

precedente – ha fatto di questa interpretazione quasi una cifra della sua ricerca. Criticando quanto quasi un secolo prima Delbrück aveva ricostruito, lo storico statunitense ha affermato che il modo ‘occidentale’ di fare la guerra è imperniato (in generale) sul suo carattere spietato e decisivo: una guerra *à outrance*, di annientamento dell’avversario. La sua sintesi *Carnage and Culture* (apparso in Australia come *Why the West has won*) è significativa già nel titolo. In uno scritto successivo, *The father of us all: War and history, ancient and modern*, di fatto una raccolta di saggi, nella sezione *The postmodern meets the premodern*, ha insistito sulle lezioni che la contemporaneità dovrebbe prendere dall’antichità greca, sottolineando di nuovo la rilevanza storica (e, nelle idee dell’autore, l’auspicio) delle battaglie di annientamento¹⁰⁷. Non si vuole qui giudicare tali tesi (peraltro dibattute: pensiamo solo che, ad esempio, Liddell Hart forse non sarebbe stato d’accordo, e che anche John Keegan – che pure non aveva celato la paura del soldato di fronte al ‘volto della battaglia – non è mai giunto a descrivere una battaglia moderna o contemporanea come un assalto disordinato e sanguinoso). Osserviamo però che i testi di Hanson sono stati certamente rappresentativi di una parte delle idee circolanti nell’ultimo decennio fra le classi politiche, nelle opinioni pubbliche e anche fra alcuni storici.

A suo modo, inoltre, Hanson aveva interpretato un altro filo conduttore degli studi dell’ultimo ventennio. Secondo lo studioso americano contemporaneo del mondo antico infatti un elemento fondante delle vittorie greche era la cultura (nella sua interpretazione, una cultura democratica e di consenso). Anzi – prima della dimensione di genere, di quella globale e quella postcoloniale – proprio la dimensione culturale, ancor più di quella del combattimento, su cui ci soffermeremo fra un attimo, è stata centrale negli studi di questo decennio. Come forse aveva fatto la politica nel decennio Cinquanta-Sessanta, e la società in quello Settanta-Ottanta, la cultura ha trionfato nell’ultimo ventennio.

Cultura, quindi, a tutti i livelli. John Keegan, in una sua opera generale di storia della guerra, è sembrato adesso mettere un po’ da parte quella dimensione istituzionale-organizzativa del suo libro del 1975 per sposarne invece una spiegazione

¹⁰⁷ Victor Davis Hanson, *Carnage and culture. Landmark battles in the rise of Western power*, New York, Doubleday, 2001; e Id., *The father of us all. War and history, ancient and modern*, New York, Bloomsbury Press, 2010. Ma cfr. anche, in una miscela di guerra antica e contemporanea, Id., *The soul of battle. From ancient times to the present day, how three great liberators vanquished tyranny*, New York, Free Press, 1999; Id., *An autumn of war. What America learned from September 11 and the war on terrorism*, New York, Anchor Books, 2002; Id., *Ripples of battle. How wars of the past still determine how we fight, how we live, and how we think*, New York, Doubleday, 2003; Id., *Between war and peace. Lessons from Afghanistan to Iraq*, New York, Random House, 2004; Id., *A war like no other. How the Athenians and Spartans fought the Peloponnesian War*, New York, Random House, 2005; Id., *War, ancient and modern. What the conflicts of the past teach us about the fighting of today*, Berkeley, Berkeley Public Policy Press, University of California, 2007.

culturale, quasi antropologico-culturale¹⁰⁸. Gli storici hanno indagato la cultura militare, la dimensione militare della cultura, la diffusione dei miti militari *a tutti i livelli: non solo comandanti, pensatori, combattenti, reduci e sopravvissuti, ma presso l'intera società. Ad esempio, in maniera più o meno contemporanea e consonante, per quanto articolata e differenziata ovviamente da Paese a Paese, un sistematico studio ha ripercorso le celebrazioni e le commemorazioni post-conflitto. Sull'onda anche della fortunata serie dei lieux de mémoire, dalle iscrizioni dell'antichità ai trionfi, romani e dell'età moderna, sino alle commemorazioni e ai monumenti ai caduti nelle due guerre mondiali del Novecento, tutte le varie culture della commemorazione sono state prese in esame. Fra gli storici che maggiore influenza internazionale hanno avuto in questo campo, conviene certamente ricordare George Mosse¹⁰⁹ e Jay Winter¹¹⁰, e attorno a questi temi un ampio dibattito si è sviluppato.*

Johanna Bourke ha scritto una storia della guerra moderna affermando la repulsione ma talora – nella cultura maschile – il fascino del *face to face killing*. Con un profilo più tradizionale e certo meno contestativo lo studioso israeliano Azar Gat ha invece ripercorso in un'opera monumentale la storia della cultura militare intesa come gli scritti dei maggiori pensatori, da Machiavelli sino ai teorici della Guerra fredda, e oltre¹¹¹. Lo statunitense John Lynn, che negli anni precedenti era sembrato sottolineare gli aspetti più pratici e tecnici della guerra (curando *The tools of war: Ideas, instruments, and institutions of warfare, 1445–1871* e *Feeding Mars: Logistics in Western warfare from the middle ages to the present*) nel 2003 ha anche lui ripercorso secoli di storia di guerre all'insegna della cultura, nel suo *Battle. A history of combat and culture*, dove il ruolo centrale appunto della cultura è già nel titolo¹¹². La cultura militare è stata letta anche nei suoi aspetti più inquietanti, come quelli che Isabel V. Hull ha cercato nelle forze armate tedesche dell'età dell'imperialismo nel suo *Absolute destruction. Military culture and the practices of war in Imperial Germany*, quasi disegnando un tratto di continuità ed una sorta di *Sonderweg* militare fra Reich guglielmiano e Reich nazista¹¹³.

¹⁰⁸ L'evoluzione di Keegan l'ha fatto passare, dopo *The face of battle*, da John Keegan, Richard Holmes, con John Gau, *Soldiers. A history of men in battle*, prefazione di Frederick Forsyth, London, Hamilton, 1985; a Id., *A history of warfare*, New York, Knopf, 1993, sino ad Id., *War and our world. The Reith Lectures*, 1998, London, Hutchinson, 1998.

¹⁰⁹ George L. Mosse, *Fallen soldiers. Reshaping the memory of the world wars*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

¹¹⁰ Jay Winter, *Sites of memory, sites of mourning. The Great War in European cultural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

¹¹¹ Azar Gat, *A history of military thought. From the enlightenment to the cold war*, Oxford, Oxford university press, 2001; e Id., *War in human civilization*, Oxford: Oxford university press, 2006.

¹¹² John A. Lynn, *Battle: A History of Combat and Culture*, Boulder, Co, Westview, 2003.

¹¹³ Isabel V. Hull, *Absolute destruction. Military culture and the practices of war in Imperial Germany*, Ithaca-London, Cornell University Press, 2005.

Ma in questo ventennio la discussione che ha maggiormente scaldato, quasi arroventato, gli animi è stata forse quella francese, per l'appunto, sulla 'cultura di guerra'. In Francia, come ovunque il dibattito attorno alla prima guerra mondiale e in particolare allo spirito dei combattenti era stato continuo. In alcuni Paesi, come ad esempio in Italia, già negli anni Sessanta-Settanta studiosi avevano messo radicalmente in dubbio che fra i combattenti ci fosse un consenso agli scopi di guerra dei governi e un sostegno alle tattiche scelte dai Comandi supremi: erano quelli gli anni, nel cinquantenario della guerra, in cui si riscoprivano le dissidenze, le diserzioni, e quindi anche la pesantezza della giustizia militare, le fucilazioni sommarie ecc. Negli ultimi vent'anni ciò è tornato di grande attualità in particolare in Francia, in particolare dopo che alcuni autori come Stéphane Audoin-Rouzeau e Annette Becker (ma soprattutto il primo) hanno parlato, a proposito dei *poilus*, addirittura di 'cultura di guerra'¹¹⁴. Hanno così definito, e teorizzato, l'esistenza appunto di una cultura diffusa presso i combattenti francesi della Grande guerra che, anche indipendentemente dallo specifico e consapevole consenso alle politiche dei propri governi (che poteva anche mancare), avrebbero finito per introiettare le ragioni del conflitto e vi avrebbero attivamente partecipato, permettendo fra l'altro che la guerra si protraesse così a lungo, fosse così letale e riuscisse infine vittoriosa. Non più quindi i soldati colti nel momento del loro rifiuto della guerra ma in quello, considerato più rilevante e più effettivo, del loro essere (o essere convinti a funzionare come) volenterosi perpretatori, sia pure in subordine, del grande massacro della guerra. Questa, dell'uccidere e del far morire, sarebbe in ultima analisi la 'cultura di guerra' di cui i soldati sarebbero stati compartecipi con i più alti comandanti e responsabili del conflitto. Di fronte e contro queste tesi, altri autori hanno invece continuato a ricordare, e persino ad enfatizzare, la volontà di non combattere, o di resistere alla guerra, o di venire a termini con essa, di gran parte delle truppe¹¹⁵. Un semplice accenno, quale qui è al massimo possibile, fa fatica a rendere conto delle

¹¹⁴ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *Violence et consentement: la "culture de guerre" du premier conflit mondial*, in J-P. Rioux e J-F. Sirinelli, (sous dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, pp. 251-271 ; Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000. Cfr. già Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18. Les combattants des tranchées. A travers leurs journaux*, Paris, Colin, 1986; e poi Id., *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (19e-21er siècle)*, Paris, Seuil, 2008; e Annette Becker, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, Colin, 1994; Ead., *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre 1914-1918. Populations occupées, déportés, prisonniers de guerre*, Paris, Editions Noesis, 1998.

¹¹⁵ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999 ; Id., *Les procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, pp. 273-275; Nicolas Offenstadt, *Les Fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Paris, Odile Jacob, 1999, rééd. 2009; Remy Cazals, *Culture de guerre, culture de paix. Retour sur les témoignages de combattants*, in "Histoire, défense & sociétés", 2004, 1; Remy Cazals, Frédéric Rousseau, *Le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001.

discussioni e delle polemiche che attorno a questi hanno polarizzato e travolto buona parte degli studi francesi sulla prima guerra mondiale¹¹⁶, anche se le posizioni intermedie sono sembrate spesso le più lungimiranti¹¹⁷. La discussione è talvolta scivolata nell'opposizione consenso/dissenso (o costrizione) e qualche volta è stata complicata perché le due interpretazioni sono talora apparse organizzate in due schiere, con riferimento agli istituti di ricerca o di divulgazione in cui alcuni degli autori militavano. Nel complesso è stata però una discussione importante, il cui valore non si limita affatto alla prima guerra mondiale, ed è stata spesso chiarificatrice, anche grazie ad alcuni studiosi che – con posizione solo apparentemente intermedia – hanno ricordato che raramente in guerra la massa dei soldati, e più in generale dei combattenti, può essere considerata o solo consenziente o solo refrattaria, o disertrice. E che le testimonianze dei combattenti devono essere sì attentamente e criticamente vagliate, ma si rivelano una fonte insostituibile, soprattutto al tempo delle guerre degli eserciti di massa per comprendere la logica del combattimento.

Come avevamo anticipato, assieme a cultura, combattimento è stata l'altra grande e ricorrente parola chiave. Sulla scia di quanto John Keegan aveva iniziato a fare con il suo *The face of the battle* gli storici militari, dall'antichità alla contemporaneità, hanno esaminato come i reparti combattono. Non più, quindi, le grandi armate e nemmeno le divisioni: più spesso le compagnie o al massimo certi corpi specializzati. Non più solo, inoltre, le *grand strategies* dei più alti comandanti (e spesso dei politici), già ricostruite dalle relazioni ufficiali o comunque dalla storiografia precedente, né tanto meno l'esperienza di guerra dei soldati, affrontata dai *war and society studies*, ma la tattica dotata dai reparti minori sul teatro di guerra: una tattica basata sulle dottrine militari elaborate nell'anteguerra dagli stati maggiori, perfezionata dagli ufficiali spesso sotto il fuoco, fortemente condizionata dai sistemi d'arma disponibili, talora ancorata ad una conoscenza diretta da parte degli autori dello stesso campo di battaglia¹¹⁸. È il trionfo insomma della storia dell'arte operativa, intermedia fra

¹¹⁶ Cfr. un bilancio in Jules Maurin, J.C. Jauffret (sous dir.), *80 ans d'historiographie et de représentations. Colloque international, Montpellier 20–21 novembre 1998*, Montpellier, Université Paul Valéry, 2002; e in Hubert Heyriès (sous dir.), *Histoire militaire, études de défense et politiques de sécurité. Des années 1960 à nos jours*, cit.

¹¹⁷ Antoine Prost, Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004; François Cochet, *Survivre au front 1914–1918. Les poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, Soteca, 2005; Id., *Pace e guerra nel Ventesimo secolo. Un bilancio storiografico della ricerca francese*, in "Mondo contemporaneo. Rivista di storia", 2005, 1.

¹¹⁸ Alcuni autori ed alcuni loro libri: Christopher Bellamy, *The evolution of modern land warfare. Theory and practice*, London, Routledge, 1990; James S. Corum, *The Luftwaffe. Creating the operational air war, 1918–1940*, Lawrence, University Press of Kansas, 1997; Robert Citino, *The path to Blitzkrieg. Doctrine and training in the German army, 1920–1939*, Rienner, 1999; Id., Robert Citino, *Blitzkrieg to Desert storm. The evolution of operations warfare*, Lawrence, University Press of Kansas, 2004.

massimi comandanti e ultimi soldati, e al tempo stesso un esercizio nel cercare di capire come i reparti militari nel corso dei secoli si sono addestrati, su quali manuali di dottrina militare gli ufficiali si sono formati, con quali armi potevano combattere, e come – sotto il fuoco – essi hanno spesso aggiustato e integrato le lezioni apprese. Una storia apparentemente tecnica, insomma, quasi un ritorno a Delbrück – ma a quello che misurava il peso dell'armatura dei soldati greci e i passi che essi avrebbero potuto fare, non certo quello che vedeva la storia militare nel quadro della storia politica. Infatti, questa nuova *combat history*¹¹⁹, che pure ha enormemente e fruttuosamente dettagliato le conoscenze della storia militare, è programmaticamente tutta interna all'istituzione militare. Per spiegare il combattimento, paiono dire gli autori, non è necessario (o quanto meno non è sufficiente) chiamare in causa la società, la politica, l'alta cultura: basta guardare all'interno dell'istituzione militare, conoscere gli aspetti più materiali e tecnici delle armi (la velocità delle lance, la precisione delle frecce o delle balestre, il tempo di ricarica e la gittata delle armi da fuoco) e rileggere i testi della dottrina tattica su cui si sono formati gli ufficiali medi ed inferiori, cioè la loro cultura professionale. Qualche critico dei *war and society studies* ha teorizzato che solo così la storia militare è tornata a studiare il vero cuore dei propri interessi: la guerra e appunto il combattimento. In realtà, come abbiamo già visto, la ricerca storico-militare non se n'era mai allontanata ed anzi proprio grazie agli studi innovativi degli anni Settanta ed Ottanta era stato possibile comprendere meglio il funzionamento dell'istituzione militare, prima in pace e poi in guerra. Anzi, per certi versi, visto che la loro nascita risaliva proprio a quel volume di Keegan che pure era piaciuto così tanto agli storici sociali e culturali, questa *combat history* finiva per essere – nonostante ogni pretesa di verità rivelata e di autonomia di alcuni dei suoi autori – proprio un complemento dei *war and society studies*: due gemelli insomma, forse eterozigoti più che omozigoti, o ancora meglio due fratelli, uno maggiore ed uno minore, più combattivo, fra i quali non di rado le divaricazioni di comportamento e i sentimenti di odio (più che amore) non sono infrequenti.

Che si sia occupata di condotta nel combattimento o di cultura di guerra, di conflitti limitati o di guerre assolute, e che lo abbia fatto con un approccio tradizionale o che invece abbia scelto prospettive più innovative come quelle di genere, globale o postcoloniale, sarà sempre bene ricordare che la ricerca storico-militare è letteralmente esplosa a livello quantitativo nell'ultimo ventennio rispetto ai precedenti, nei quali pure aveva conosciuto un trend di forte crescita.

¹¹⁹ Richard Holmes, *Battle: the experience of modern combat*, in Charles Townshend (editor), *The Oxford history of modern war*, Oxford, Oxford university press, 2000; Nicola Labanca, 'Combat style'. Studi recenti sulle istituzioni militari alla prova del fuoco, in *Il soldato, la guerra e il rischio di morire*, a cura di Nicola Labanca e Giorgio Rochat, Milano, Unicopli, 2006.

La proliferazione di riviste, collane, e siti web è stata al tempo stesso un effetto ed un moltiplicatore di questa crescita. Ciò ha permesso che interi settori di studio si siano sviluppati enormemente. Ne menzioneremo solo alcuni: la trattazione avrà un po' l'aspetto di un elenco, ma già la sua ampiezza confermerà l'esplosione, e la più sopra ricordata formalizzazione, della storia militare nell'ultimo ventennio.

Gli studi sulle marine e sulla guerra navale, ad esempio, purtroppo spesso trascurati, si sono moltiplicati, avvantaggiandosi al tempo stesso dello sviluppo delle metodologie della *maritime history*, del maggior interesse naturale in una società globale al tema delle connessioni (fra cui quelle per mare hanno una storia antichissima), nonché ai più concreti interessi delle Marine militari, in una fase storico di radicale trasformazione delle forze armate, a capire meglio le dinamiche della propria storia e a vedere riflesso anche a livello storico la loro nuova rilevanza¹²⁰.

Gli studi sulle aviazioni hanno anch'esso assistito ad una grande crescita di interesse. D'altro canto tecnologia, organizzazione, cultura professionale e legame con l'industria, tutti temi alla radice dell'esperienza stessa della guerra aerea, sono stati fra quelli al centro degli interessi degli storici negli ultimi anni. Non hanno inoltre guastato, nel senso del successo degli studi sulle aviazioni, né l'aura di successo né l'orrore e la contrarietà che le operazioni aeree di questi ultimi vent'anni postbipolari. È difficile misurare ma è probabile ritenere che l'idea (mal fondata) che la guerra aerea potesse risolvere intricati conflitti locali senza obbligar le forze armate occidentali a posare 'lo stivale sul terreno' ha in qualche modo suggerito di studiarne i precedenti storici. Al tempo stesso, non è improbabile che, sia pur per un diverso giudizio di partenza, sia stata l'imprecisione di tante bombe 'intelligenti' a riportare l'interesse sulla storia dei bombardamenti aerei, della prima e soprattutto della seconda guerra mondiale e a riaccendere il dibattito non solo sulla loro liceità morale ma anche sui reali effetti in guerra¹²¹.

¹²⁰ Per una panoramica Andrew Lambert, *The Construction of Naval History 1815–1914*, in "The Mariner's Mirror", vol. 97 (2011) n. 1 (February), pp. 207–224; *Ubi sumus? The state of naval and maritime history*, edited by J.B. Hattendorf, Newport Naval war college press, 1994; Paul Kennedy, *Levels of approach and contexts in Naval history*, e Jon Tetsuro Sumida, David Alan Rosenberg, *Machines, Men, Manufacturing, Management, and Money: The study of navies as complex organizations and the transformation of Twentieth Century Naval History*, in *Doing naval history, essays toward improvement*, edited by J.B. Hattendorf, Annapolis, Naval institute press, 1995; John B. Hattendorf, *Talking about naval history*, Annapolis, Naval Institute Press, 2010; Gelina Harlaftis, *Maritime history or history of thalasa*, in *The new ways of history, Developments in historiography*, edited by Gelina Harlaftis, Kostas N. Karapidakis, Kostas Sbonias, Vaiopolus Vaos, London-New York, Tauris, 2010.

¹²¹ Eric Markusen, David Kopf, *The holocaust and strategic bombing. Genocide and total war in the twentieth century*, Boulder, Westview Press, 1995; *Bombing civilians. A Twentieth-century history*, edited by Yuki Tanaka and Marilyn B. Young, New York-London, The New Press, 2009; Anne Fuchs, *After the Dresden bombing. Pathways of memory, 1945 to the present*,

Gli studi sui servizi segreti, in cui le istituzioni militari hanno giocato un ruolo non secondario, si sono moltiplicati negli ultimi anni. In questo settore, la ricerca della documentazione è sempre assai difficile, e vede contendere gli storici con le istituzioni e i protagonisti, non di rado fermamente intenzionati a non lasciar traccia del proprio operato. Nonostante tale difficoltà strutturale, gli studi sulle *intelligences* si sono moltiplicati in tutti i Paesi, producendo qualche storia ufficiale, prime opere indipendenti di sintesi e persino riviste specializzate¹²².

Anche gli studi sulla guerra di parole, cioè sulla propaganda di guerra, sono assai aumentati. Già negli anni precedenti un pugno di studiosi avevano redatto pionieristiche opere di sintesi: fra questi il compianto britannico Philip Taylor, lo spagnolo Alejandro Pizarroso Quintero, David Welch e pochi altri¹²³. Ma nell'ultimo ventennio gli studi su come gli Stati e le forze armate hanno tentato in tutta la storia, dall'antichità ad oggi, di influenzare l'opinione pubblica interna ed avversaria, nonché i combattenti propri ed avversari, sono davvero esplosi. Enciclopedie e riviste settoriali, anche qui, sono apparse. È difficile negare anche in questo un riflesso del cambiamento della guerra oggi in corso.

Altri campi di studio, tradizionali o appena avviati o ripensati grazie alle innovazioni del ventennio precedente, hanno conosciuto una crescita. Tradizionale era ad esempio lo studio della strategia, ma che è stato innovato negli ultimi anni¹²⁴. Appena avviato, in un senso aggiornato, era lo studio delle tecnologie

London, Palgrave-Macmillan, 2012; Richard Overy, *The bombers and the bombed. Allied air war over Europe 1940–1945*, New York, Viking, 2013.

¹²² Un autore importante *The missing dimension. Governments and intelligence communities in the twentieth century*, edited by Christopher Andrew and David Dilks, London, Macmillan, 1985; Christopher Andrew, *Secret service. The making of the British intelligence community*, London, Heinemann, 1985; Id., Oleg Gordievsky, *KGB The inside story of its foreign operations from Lenin to Gorbachev*, London, Hodder & Stoughton, 1990; Christopher Andrew, *For the presidents eyes only. Secret intelligence and the American presidency from Washington to Bush*, New York, HarperPerennial, 1996; Id., *The defence of the Realm. The authorized history of MIS*, London, Allen Lane, 2009; *Secret intelligence. A reader*, edited by Christopher Andrew, Richard J. Aldrich and Wesley K. Wark, London, Routledge, 2009.

¹²³ Philip M. Taylor, *Munitions of the mind. A history of propaganda from the ancient world to the present era*, Manchester, Manchester University Press, 2003³; Alejandro Pizarroso Quintero, *Historia de la propaganda. Notas para un estudio de la propaganda política y de "guerra"*, Madrid, Eudema, 1990; David Welch, *Propaganda and the German cinema, 1933–1945*, Oxford, Clarendon Press, 1983; Id., *The Third Reich. Politics and propaganda*, London, Routledge, 1993; *Germany, propaganda, and total war, 1914–1918. The sins of omission*, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 2000.

¹²⁴ *Makers of modern strategy. From Machiavelli to the nuclear age*, edited by Peter Paret, with the collaboration of Gordon A. Craig and Felix Gilbert, Princeton, Princeton university, 1986; *Makers of nuclear strategy*, edited by John Baylis and John Garnett, London, Pinter, 1991; *The making of strategy. Rulers, states, and war*, edited by Williamson Murray, Macgregor Knox, Alvin Bernstein, Cambridge, Cambridge university press, 1994; *Makers of ancient strategy. From the Persian wars to the fall of Rome*, edited and introduced by Victor Davis Hanson, Princeton, Princeton University Press, 2010.

belliche e della loro influenza sui cambiamenti della storia delle guerre, sulla scorta degli insegnamenti di Martin van Creveld e D.R. Headrick: ma anch'esso ha attirato grande attenzione, cosa che in un certo senso non sorprende al tempo della corrente *revolution in military affairs*¹²⁵, un fenomeno di cui gli storici hanno correttamente dimostrato la non eccezionalità, trovandone antecedenti in ogni luogo e tempo, anche incrociandolo con il già ricordato dibattito sulla 'rivoluzione militare'¹²⁶. Anche lo studio della logistica, un tempo trascurato, negli studi militari sull'antichità come sull'età medievale e moderna, ha prodotto molto ricerche. L'organizzazione militare internazionale, o quanto meno la guerra di alleanze, da quelle più allentate del passato a quelle più rigidamente formalizzate dei periodi della Guerra fredda e dell'età postbipolare ha sollevato un nuovo interesse negli studiosi, colpiti dalla rilevanza storica del tema, interessati dall'emergere di nuove istituzioni, e qualche volta aiutati dalle politiche di sostegno agli studi di queste stesse istituzioni sovranazionali.

Come si vede, a livello internazionale non v'è quasi settore della storia della guerra e delle forze armate che non sia stato coltivato, nell'ultimo ventennio. Né si deve pensare che si sia trattato sempre di studi compiacenti. Sull'onda del perturbante ricordo della grande tragedia del tentativo nazista di Soluzione finale, come anche del grande successo academico ed editoriale degli studi ad esso relativi, molti studiosi hanno esaminato le pagine più sporche della storia delle guerre. Stragi, massacri, mass killing nell'antichità come nel medioevo, nell'età moderna come in quella contemporanea sono stati al centro del lavoro degli storici¹²⁷, e

¹²⁵ Daniel R. Headrick, *Power over peoples. Technology, environments, and Western imperialism, 1400 to the present*, Princeton, Princeton University Press, 2010; Max Boot, *War made new. Technology, warfare, and the course of history, 1500 to today*, New York, Gotham, 2006.

¹²⁶ A parte l'eterodosso Alvin and Heidi Toffler, *War and anti-war. Survival at the dawn of the 21st century*, Boston, Little, Brown and company, 1993, per una *very short list* cfr. Lawrence Freedman, *The revolution in strategic affairs*, London, Iiss, 1998 (Adelphi papers); Colin Gray, *Strategy for chaos. Revolutions in military affairs and the evidence of history*, prefazione di Williamson Murray, London, Cass, 2002; *The dynamics of military revolution, 1300–2050*, edited by MacGregor Knox, Williamson Murray, Cambridge, Cambridge University Press, 2001;.

E poi almeno Michael Howard, John F. Guilmartin, Jr., *Two historians in technology and war*, Carlisle Barracks, Strategic Studies Institute, U.S. Army War College, 1994; *The military revolution debate. Readings on the military transformation of early modern Europe*, edited by Clifford J. Rogers, Boulder, Westview, 1995; *The medieval military revolution. State, society and military change in medieval and early modern Europe*, edited by Andrew Ayton and J.L. Price, London, Tauris, 1995; *The Military revolution and the state, 1500–1800*, edited by Michael Duffy, Exeter, University of Exeter, 1980; Jeremy Black, *Beyond the military revolution. War in the seventeenth-century world*, Houndmills, Palgrave-Macmillan, 2011; Jeremy Black, *A military revolution? Military change and European society, 1550–1800*, Atlantic Highlands, Humanities, 1991; Peter A. Lorge, *The Asian military revolution. From gunpowder to the bomb*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008; Weston F. Cook, Jr., *The hundred years war for Morocco. Gunpowder and the military revolution in the early modern Muslim world*, Boulder, Westview, 1994.

¹²⁷ In una letteratura sterminata Daniel Pick, *War machine. The rationalisation of slaughter in the modern age*, New Haven, Conn., Yale university press, 1993; Benjamin A. Valentino, *Final*

dell'attenzione dell'opinione pubblica. In questi casi, come già ricordato, non solo Stati ma anche governi, istituzioni e persino 'uomini ordinari' hanno accumulato nel corso dei secoli specifiche responsabilità storiche. Gli studiosi volta a volta hanno cercato di distinguere quando questo è avvenuto come 'patologia', come comportamento deviante, dell'istituzione militare e dei suoi uomini, da quando – e non è stato raro – ciò è invece successo come deliberata applicazione di una precisa strategia bellica. La diffusione di un diritto internazionale bellico umanitario ha cercato di arginare queste pratiche e queste strategie¹²⁸, ma la lotta – come si è osservato persino nei conflitti armati dell'ultimo ventennio – non è facile.

In un certo senso, la storia dei crimini di guerra è e deve essere parte della storia della guerra stessa: se vogliamo, dal ratto delle sabine sino alle atrocità della prima e della seconda guerra mondiale, dalle guerre coloniali e di decolonizzazione sino al Vietnam e a certi aspetti assai controversi delle recenti guerre postbipolari. La 'giuridificazione' della storia e del giudizio storico ha talora ingenerato un problema, nelle opinioni pubbliche più che fra gli studiosi: il problema è stato avvertito quando gli studi si sono indirizzati alla storia dei genocidi, in particolare allo studio della tentata Soluzione finale del problema ebraico da parte del regime nazista, o a quello del genocidio coloniale, e del ruolo in esso o per esso avuto dalla dimensione militare. Se agli studiosi era (o doveva essere) ben chiaro che una guerra – anche eccezionalmente letale – non è un genocidio, la distinzione talora sfumava all'occhio dell'opinione pubblica, soprattutto a distanza di decenni (Olocausto) o anche secoli (colonialismo)¹²⁹.

solutions. Mass killing and genocide in the 20. Century, Ithaca-London, Cornell University Press, 2005; Christian Gerlach, *Extremely violent societies. Mass violence in the Twentieth-Century World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010; *Theatres of violence. Massacre, mass killing and atrocity throughout history*, edited by Philip G. Dwyer and Lyndall Ryan, New York; Oxford, Berghahn Books, 2012. Importante Alan Kramer, *Dynamic of destruction. Culture and mass killing in the First World War*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

¹²⁸ Geoffrey Best, *Humanity in warfare. The modern history of the international law of armed conflicts*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1980; Id., *War and law since 1945*, Oxford, Clarendon Press, 1997.

¹²⁹ Nella storia non solo del Novecento, il problema storico del genocidio ebraico e il ruolo che il contesto della guerra e gli strumenti militari o paramilitari vi hanno avuto sono questioni così gigantesche che è impossibile riassumerle nello spazio di una breve nota a pie' di pagina. Solo per un primo approccio cfr. Omer Bartov, *Mirrors of destruction. War, genocide, and modern identity*, Oxford, Oxford University Press, 2000; Howard Ball, *Prosecuting war crimes and genocide. The twentieth-century experience*, Lawrence, University Press of Kansas, 1999; Donald Bloxham, *Genocide on trial. War crimes trials and the formation of Holocaust history and memory*, Oxford, Oxford University Press, 2001; Martin Shaw, *War and genocide. Organized killing in modern society*, Cambridge, Polity, 2003; *Genocide, war crimes and the West. History and complicity*, edited by Adam Jones, London-New York, Zed, 2004; Geoffrey P. Megargee, *War of annihilation. Combat and genocide on the Eastern front, 1941*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2007.

Hanno sollevato discussioni Marc Ferro (sous dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVIe-XXIe siècle: de l'extermination à la repentance*, Paris, Laffont, 2003; e *Genocide in German South-West Africa. The Colonial War (1904–1908) in Namibia and its aftermath*, edited by Jürgen Zimmerer & Joachim Zeller, translated from the German, Monmouth, Wales, Merlin, 2008.

Genocidio, massacro, atrocità o crimini di guerra e infine morte in combattimento rischiavano di non essere più distinti da vere soluzioni di continuità, e quindi distinti, ma di figurare come punti di un continuum. Gli storici hanno cercato di porre chiarezza, anche dissipando falsità accumulate nel tempo¹³⁰, ma è indubbio che possono aver risentito del tempo in cui vivono e operano. Dalla confusione fra guerra, massacro e genocidio è nata poi – in società tenute lontane dall'esperienza diretta della guerra a causa di mezzo secolo di Guerra fredda e di due decenni di operazioni militari condotte da forze armate professionali – la necessità di 'misurare' di nuovo le guerre. I pareri e gli storici, come non può stupire vista l'alta rilevanza politica del tema, si sono divisi¹³¹.

Tutto ciò si è incrociato infine con una nuova attenzione, delle opinioni pubbliche e delle comunità degli storici, ai temi della memoria e della sua costruzione. Il tema non è ovviamente specifico della storia militare: la ricerca storica in generale è una continua riflessione, e confutazione, di come la memoria individuale e collettiva operano nel tempo. In particolare, negli ultimi decenni, la memoria collettiva era diventata ancor più rilevante da quando gli studiosi della storia del nazionalismo e in genere delle 'comunità immaginate' la avevano di nuovo tematizzata. Qualunque sia la via per cui la memoria sia tornata all'attenzione degli storici militari e delle guerre, è facile osservare come nell'ultimo ventennio – al tempo cioè della fine della Guerra fredda, del crollo di alcune ideologie e della ripresa del processo di formazione di nuovi Stati – lo studio della costruzione e della diffusione delle memorie delle guerre sia stato assai frequentato. La memoria di conflitti epocali, come le grandi guerre dell'antichità o la guerra dei Trent'anni o le due guerre mondiali, sono state analizzate nel dettaglio su una pluralità di fonti documentarie. Ricorrenze e commemorazioni – oltre che nuovi metodi di ricerca – hanno alimentato questi studi¹³², ed è emerso la centralità che in alcuni contesti nazionali abbia ancora la memoria collettiva di grandi guerre (il

¹³⁰ Un esempio: John Horne and Alan Kramer, *German atrocities, 1914. A history of denial*, New Haven, Yale University Press, 2001.

¹³¹ Dopo i primi calcoli dei progetti come 'Correlates of war' (ad esempio, Melvin Small, J. David Singer, *Resort to arms. International and civil wars 1816–1980*, Beverly Hills, CA, Sage, 1982), cfr. di recente Niall Ferguson, *The war of the world. History's age of hatred*, London, Allen Lane, 2006; Daniel Jonah Goldhagen, *Worse than war. Genocide, eliminationism, and the ongoing assault on humanity*, London, Little, Brown, 2010; e Steven Pinker, *The better angels of our nature. Why violence has declined*, New York, Viking, 2011.

¹³² Jay Winter, *Remembering war. The Great War between memory and history in the twentieth century*, New Haven, Yale university press, 2006; *Legacy of the Great War. Ninety years on*, edited by Jay Winter, Columbia, MO, University of Missouri Press, 2009.

caso tedesco¹³³ e quello italiano¹³⁴ dopo la seconda guerra mondiale, ed esempio, sono rivelatori).

L'esplosione degli studi di storia militare anche su temi così rilevanti come quelli adesso ricordati è stata rilevante, ma non ha occupato tutto il terreno. È rimasto lo spazio anche per praticare, con risultati ambivalenti per la verità, persino una serie di pubblicazioni sul *what if?*¹³⁵ Cosa sarebbe successo se la battaglia di Teutoburgo avesse avuto un esito diverso a quello che storicamente ebbe, o se Hernan Cortes e non l'imperatore azteco fosse stato ucciso, o se gli americani avessero perso la loro guerra d'indipendenza: domande come queste sono state poste (e risposte tentate) da storici o pubblicisti, qualche volta per valutare seriamente le forze in campo in quei frangenti, più spesso per appagare un vasto pubblico popolare di lettori. D'altro canto la storia controfattuale e l'ucronia possono essere affilati metodi di riflessione, se usati in maniera metodologicamente consapevole, o risolversi in semplici passatempi. Può stupire che, di fronte ad innumerevoli temi nuovi ancora bisognosi di seria ricerca, si affrontino in questo modo talora banalizzante questioni cruciali ma certo non proprio nuove. Anche se per la verità va osservato che, talora, attorno a questi temi si sono interrogati anche alcuni dei migliori storici militari. Di certo, la fortuna almeno editoriale di questi interrogativi e di queste pubblicazioni conferma che il mercato è davvero ampio e può sostenere di tutto.

Per non dare l'idea che tutta questa esplosione degli studi finisca in frivolezze, sarà bene cercare di concludere queste osservazioni sugli ultimi due decenni ricordando piuttosto come in questi anni sono state messe alcune fra le basi più solide per la prosecuzione, il rinnovamento e il miglioramento degli studi

¹³³ In un dibattito sconfinato, non a caso riaccatosi attorno al cinquantesimo della fine della seconda guerra mondiale, Alon Confino, *Germany as a culture of remembrance. Promises and limits of writing history*, University of North Carolina Press, 2006; *Victims and perpetrators, 1933–1945. (Re)Presenting the past in post-unification culture*, edited by Laurel Cohen-Pfister, Dagmar Wienroeder-Skinner, Berlin, De Gruyter, 2006; *Germans as victims. Remembering the past in contemporary Germany*, edited by Bill Niven, London, Palgrave-Macmillan, 2006; *Nation of victims? Representations of German wartime suffering from 1945 to the present*, edited by Helmut Schmitz, Amsterdam-New York, Rodopi, 2007.

¹³⁴ Mario Isnenghi, *Le guerre degli italiani. parole immagini ricordi 1848–1945*, Mondadori, Milano 1989; John Foot, *Italy's divided memory*, London, Palgrave-Macmillan, 2009; Filippo Focardi, *Il cattivo tedesco e il bravo italiano. La rimozione delle colpe della seconda guerra mondiale*, Roma-Bari, Laterza, 2013.

¹³⁵ *What if? Strategic alternatives of WWII*, edited by Harold C. Deutsch and Dennis E. Showalter, Chicago, Ill., Emperor's Press, 1997; *What if? The world's foremost military historians imagine what might have been. Essays*, edited by Robert Cowley, New York, Putnam, 1999; *What if? 2 Eminent historians imagine what might have been. Essays*, edited by Robert Cowley, New York, Putnam, 2001; *Unmaking the West, "What-if" scenarios that rewrite world history*, edited by Philip E. Tetlock, Richard Ned Lebow, and Geoffrey Parker, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2006; Dennis Showalter and Harold Deutsch, *What if the Allies had fallen? Sixty alternate scenarios of World War II*, New York, NY, Skyhorse Pub., 2011.

storico-militari. Sono state infatti realizzate alcune importantissime sintesi di storia nazionale, e persino alcune rilevanti imprese transnazionali o quanto meno multinazionali ed internazionali. Anche basandosi sulla crescita degli studi nel ventennio precedente o avvantaggiandosi dell'esplosione delle conoscenze che ha caratterizzato questo stesso ventennio, sono state scritte importanti opere di sintesi. Esse sono così numerose che è impossibile ricordarle tutte. Qualche volta hanno cercato di tenere assieme tutto il millenario percorso della storia militare: ora in estrema sintesi, ora con maggiore dettaglio, ora a livello generale¹³⁶, ora nei vari Paesi. Fra di esse forse non può essere ignorata la storia militare della Francia, in ben quattro volumi, curata da André Corvisier¹³⁷. Più spesso queste opere generali si sono concentrate su uno specifico periodo storico, sempre a livello nazionale. Abbiamo così storie militari – solo per citarne alcune – dell'antica Grecia, di Roma, dell'impero bizantino, dell'Inghilterra, della Francia o dell'Italia medievali, delle varie grandi potenze europee dell'età moderna, sino alle davvero numerose storie nazionali delle forze armate dell'Ottocento e del Novecento: un elenco o anche solo l'indicazione delle migliori è qui impossibile. A queste opere dovrebbero aggiungersi alcuni progetti editoriali più internazionali, possibili solo a case editrici in grado di offrire prodotti ad un mercato globale, spesso in lingua inglese: da qui certe storie generali della guerra, o di singole guerre – ad esempio quelle napoleoniche o quelle mondali – per le quali il mercato dei lettori è sicuro¹³⁸. Sono state tutte queste sintesi, e in particolare quelle nazionali, a giudizio di scrive, ad avere un ruolo centrale in questo ventennio.

Infatti, come abbiamo più volte ricordato, in questi anni gli studi storico-militari sono esplosi; su ogni tema si sono moltiplicate le conoscenze e le monografie; la produzione degli studiosi più seri ha rischiato di trovarsi sugli stessi scaffali (o su pagine web non dissimili) assieme a quella meno sicura dei fanatici di militaria; il dilagare delle pubblicazioni ha posto una sfida sia alla antica serietà delle relazioni ufficiali della storia militare prodotta dentro le forze armate sia alla scientificità della storia militare accademica. Proprio per queste ragioni, l'importanza di avere sintesi e guide equilibrate è stata, ed è, massima. In fondo, molto a queste sintesi si deve se il consolidamento dei metodi, la formalizzazione dei temi di ricerca e la strutturazione dei campi di studio non ha portato ad una settorializzazione della

¹³⁶ Fra le tante Michael S. Neiberg, *Warfare in world history*, London, Routledge, 2001.

¹³⁷ *Histoire militaire de la France*, dirigée par Andre Corvisier, Paris, PUF, 1992–1994 (1: *Des origines a 1715*, sous la direction de Philippe Contamine, 2: *De 1715 a 1871*, sous la direction de Jean Delmas, 3: *De 1871 a 1940*, sous la direction de Guy Pedroncini, 4: *De 1940 a nos jours*, sous la direction de Andre Martel).

¹³⁸ Ad esempio Geoffrey Parker (a cura di), *The Cambridge illustrated history of warfare. The triumph of the west*, Cambridge, Cambridge university press, 1995; and Charles Townshend (a cura di), *The Oxford illustrated history of modern war*, Oxford, Oxford university press, 1997.

ricerca storico-militare ma alla sua piena integrazione in quella della ricerca storia più generale.

Fortunatamente, in mezzo a tante schegge più o meno centrifughe e impazzite, l'ultimo ventennio di studi ha prodotto queste sintesi: su di esse si baseranno la prosecuzione e il miglioramento della ricerca storico-militare negli anni avvenire, per l'antichità quanto per il medioevo, per l'età moderna come per quella contemporanea.

Conclusioni

Quanto di questo percorso della ricerca storico-militare a livello internazionale, che qui abbiamo assai schematicamente tratteggiato, a settantacinque anni dalla sua fondazione, si è riflesso nelle attività della Cihm/Icmh? Quanto la Commissione è stata parte attiva in questo processo di costante rinnovamento? Le sue attività sono state più schiacciate sul lato della storia militare ufficiale o su quella della storia accademica, o hanno provato a gettare un ponte non solo fra le nazioni ma anche fra i diversi luoghi e modi di produzione della ricerca storico-militare? Anche se le risposte competono ad un'altra parte di questa pubblicazione, alcune brevissime note non possono essere separate da queste pagine, che proprio dal 75° della Cihm/Icmh sono state richieste e stimolate.

In primo luogo andrà ripetuto ancora una volta che il percorso qui tracciato è solo orientativo-riassuntivo e che ha conosciuto rilevanti varianti per ognuno dei grandi periodi storici coinvolti – dall'antichità alla contemporaneità – e soprattutto a seconda dei vari casi nazionali. Per quanto essa sia sempre più sensibile all'evoluzione internazionale, la logica di produzione della ricerca storico-militare risente in maniera ancora rilevante delle dinamiche nazionali.

In secondo luogo, gioverà ricordare che la Cihm/Icmh è stata molte cose assieme. È appunto la Commissione internazionale con le sue riunioni e la sua articolazione in comitati e gruppi di lavoro. È poi la Rihm/Irmh, con i suoi articoli. È infine la serie di convegni, in parte ideata a livello centrale e internazionale, in maggior parte però – soprattutto di recente – riflesso delle proposte delle varie commissioni nazionali, cui con un particolare sistema di proporzioni viene comunque assicurata una quota di partecipazione e visibilità. È la sua Commissione bibliografia, con la produzione del suo annuario che, pur potendo essere migliorata è stata purtroppo interrotta. È la sua commissione archivi, con il suo assai interessante "Mars & Janus" (dal 1990). Quanto di unitario e costante (e forse non è molto) la Cihm/Icmh abbia potuto mantenere su questo livello internazionale è stato poi articolato, sfrangiato e moltiplicato nei diversi contesti nazionali dalla pratica attività delle singole Commissioni locali: la cui composizione e la cui attività, come già detto più sopra, è enormemente diversificata da Paese a Paese, quasi al punto da far dubitare che si stia parlando della stessa isti-

tuzione. Alcune commissioni sono composte da studiosi di chiara fama, altre dai capi degli uffici storici di forza armata; alcune lavorano con continuità, altre si attivano solo nelle occasioni celebrative e in preparazione dell'invio (non di rado autoreferenziale) dei delegati ai convegni internazionali; alcune insomma sono davvero un riflesso della composita comunità nazionale degli storici militari, altre invece – nonostante l'imprimatur ufficiale dello Stato – ne sono uno degli attori (e non sempre il più dinamico o il più importante).

In tanta diversità è difficile dare anche solo una prima risposta alle domande da cui siamo partiti. Peraltro mancano ancora molte delle conoscenze necessarie: mancano una vera storia della Cihm/Icmh e indici completi della sua Rihm/Irmh o degli atti dei convegni internazionali, per non dire che mancano quasi del tutto le storie delle varie Commissioni nazionali. L'auspicio è quindi che questo 75° segni l'avvio della produzione di queste conoscenze oggi mancanti. Ogni osservazione che segue potrà perciò in futuro essere completamente ripensata.

Quello che è certo però è che la divisione in ventenni sopra utilizzata appare assai utile per avvicinarsi anche alla storia della Cimh/Icmh. Nei primissimi suoi anni, sino a tutti gli anni Quaranta (primissimo dopoguerra compreso), la Commissione rappresentò un lodevole risultato del processo di internazionalizzazione degli studi storici ma anche un primo prodotto della nascente Guerra fredda: con alcune peculiarità originali, però, fra cui deve essere rimarcato il ruolo centrale della Francia e degli studi francesi (non degli Usa). Nel ventennio Cinquanta-Sessanta la Commissione crebbe, ma ancora non molto né pare aver avuto un ruolo centrale nello sviluppo degli studi storico-militari internazionali, pur riflettendolo in parte. Fu soprattutto nel ventennio successivo, negli anni Settanta ed ancor più Ottanta, che il profilo internazionale della Cihm/Icmh crebbe: forse soprattutto, nello spirito di Helsinki, per quel suo essere luogo di incontro di storici delle due Europe, occidentale-capitalistica e orientale-sovietica. Fu questo che spinse a un lato gli Usa a partecipare con maggiore convinzione a questa iniziativa che era comunque nata in Europa (il primo congresso internazionale oltre Atlantico fu del 1982 e il primo fascicolo della Irmh/Rihm curato dalla commissione statunitense è del 1992) e dall'altro lato nuovi Paesi e governi a dotarsi di una propria commissione, moltiplicandone il numero di quelle aderenti alla Cimh/Icmh. Con la fine della Guerra fredda e della divisione dell'Europa, così, questa organizzazione si è trovata in eredità una buona rappresentanza internazionale pronta a rispondere ad una sfida culturale ormai globale.

Che la Cimh/Icmh sia fortemente cresciuta con gli anni Ottanta, a seguito di scelte politiche dei governi e di una già avvenuta crescita degli studi storico-militari nei vari Paesi lo indica non solo il numero dei convegni internazionali che si fa annuale appunto a partire dal 1980 ma anche, più chiaramente, il numero dei fascicoli della Rihm/Irmh: essi furono dieci nel periodo non facile 1939–1949, poi trenta nei trent'anni dal 1959 al 1980 e ben trenta nel solo decennio 1980–1990.

	Storia generale	Storia dell' antichità	Storia medievale	Storia dell'età moderna	Storia dell'Ottocento	Storia del Novecento
1939–1949	17,14	2,86	20,00	51,43	5,71	2,86
1950–1969	8,72	4,13	6,88	20,18	21,10	38,99
1970–1989	4,76	3,02	5,40	13,17	15,24	58,41

	Storia del Novecento: in generale	Storia del Novecento: prima guerra mondiale	Storia del Novecento: periodo fra le due guerre mondiali	Storia del Novecento: seconda guerra mondiale	Storia del Novecento: periodo successivo alla seconda guerra mondiale
1939–1949	–	–	–	–	–
1950–1969	24,31	4,59	1,38	8,26	0,46
1970–1989	15,40	6,83	6,83	21,43	7,94

Tab. 1. *La Revue d'histoire militaire: analisi dei contenuti, grandi periodi storici, percentuale di titoli dedicati (sul totale)*

Della Rihm/Irmh, anche grazie ad utilissimi indici preparati da Micheline Corvisier, è possibile anche tracciare una primissima ricostruzione, quanto meno sino al 1990. Nei primi dieci anni, evidentissima fu l'impronta francese. Nel ventennio Cinquanta-Sessanta, firmarono articoli (fra gli altri) studiosi già affermati come Piero Pieri e John Nef, o che lo sarebbero diventati come André Martel e Hans Umbreit, ma non coloro che in quegli stessi decenni stavano rinnovando la storia militare nei propri Paesi. Negli anni Settanta-Ottanta troviamo invece alcune delle firme migliori della storia militare di lingua francese di quel ventennio e, finalmente, di quello precedente (Corvisier, Contamine, Bertaud, Godechot, Waquet, Delmas, Michel, Bodinier, Masson, Buffotot, Maurin, Pedroncini, Facon, Chagniot, Quatrefages) ed anche di lingua tedesca (Messerschmidt, Geyer, Reichel, Rauchensteiner) e, in misura minore, di altre nazioni (fra gli italiani Ceva, Luraghi e Santoni). Considerando la forza e qualità della presenza francese, segno che quella Commissione nazionale seppe immettere sulla Rihm/Irmh le migliori forze della storiografia accademica, e la più limitata ma pur sempre qualificata presenza di quella di area tedesca, segno della capacità del Mgfa di tenere assieme la storiografia ufficiale con quella indipendente e critica, spicca la rinnovata assenza della storiografia anglosassone, che pure era quella che negli stessi anni forse aveva maggiormente innovato gli studi: episodiche presenze, un articolo ciascuno, rimangono quindi quelle di Michael Howard, Ian Beckett e Richard Preston. Sempre grazie agli indici è possibile gettare un primo sguardo complessivo agli oggetti di studio degli articoli, ai metodi storiografici utilizzati e

ai grandi periodi storici risultati oggetto di attenzione. Sempre scandendo l'analisi nei tre periodi sin qui delineati (1939–1949, 1950–1969, 1970–1989), è possibile osservare che sulle pagine della *Rihm/Irmhla* la storia dell'antichità è stata sempre una presenza poco più che trascurabile, fra il 2 e il 3 per cento degli articoli pubblicati mentre la storia medievale, che pure nel primo decennio attraeva un articolo su cinque (indice dell'integrazione, a quel tempo, della *Rihm/Irmh* nel migliore dibattito della storia militare accademica internazionale), cadde presto ad un più avaro 5–6 per cento dei due decenni successivi. Se la storia moderna era stata invece il centro dell'attenzione dei primi anni, con più della metà degli articoli, già negli anni Cinquanta-Sessanta era l'Otto-Novecento ad attrarre la maggiore attenzione dei collaboratori della *Rimh/Irmh* con circa il 60 per cento dei titoli (e questo nonostante la presidenza di Corvisier): un'attenzione che negli anni Settanta-Ottanta si sarebbe poi concentrata quasi per la stessa percentuale sul solo Novecento. In questo stesso ultimo ventennio l'attenzione che in quello precedente era andata a tutto un secolo, l'Ottocento, con più del 20 per cento degli articoli, era ora dedicata ai soli sette anni della seconda guerra mondiale. Senza voler sopravvalutare queste cifre, pur indicative, appare abbastanza evidente il profilo di una rivista (e di una Commissione?) molto francese e molto europea nelle migliori sue firme, molto contemporaneista, molto interessata alla seconda guerra mondiale (nel ventennio Settanta-Ottanta, più di un articolo ogni cinque).

Abbiamo già detto che gli studi sulla *Cihm/Icmh* devono ancora svilupparsi, e che essa non è riducibile alla sola *Rihm/Irmh*. L'immagine che però questi primissimi dati fanno emergere è un po' disallineata rispetto a quella generale che abbiamo cercato di disegnare sul complesso degli studi di storia militare a livello internazionale. Se non altro perché l'innovazione nella storia militare era arrivata prima di quanto non si veda sulla rivista della *Cihm/Icmh*; aveva avuto caratteri nazionali in parte meno collimanti (cioè più anglosassoni) con quelli evidenti dalla rivista; ha dimostrato interessi più diversificati per quanto attiene al periodo storico studiato (cioè meno concentrati sulla contemporaneità, luogo di attenzione certo anche della storia militare accademica ma soprattutto della storia militare ufficiale). Starà però agli studi successivi confermare o meno questo parziale disallineamento.

In fin dei conti, però, tutto ciò non è nemmeno il fattore più importante della *Cihm/Icmh* e della sua storia.

Forse, l'importanza della Commissione sta nel semplice fatto di esistere. Essa non è né ambisce ad essere *tutta* la storia militare prodotta a livello internazionale: ne rispecchia una *parte*, ma ha costituito e può costituire un utilissimo *forum* di incontro delle varie componenti provenienti dalle varie nazioni. È un compito importante, anche se non facile: soprattutto quando, fuori, l'innovazione storiografica incalza; quando quantitativamente la produzione esplode; quando le

connessioni tra le comunità degli studiosi, nell'era della conoscenza digitale, passano sempre meno dai canali ufficiali e statali.

Per svolgere nel futuro quel compito di utilissimo *forum* di incontro come e meglio di quanto già è stato fatto non sarà inutile una buona consapevolezza del proprio passato, della pluralità strutturale delle sorgenti della ricerca storico-militare, della necessità di diventare quanto mai aperta a tutte le componenti, senza preclusioni ed esclusioni di temi e di approcci, tenendo sempre aperto il dialogo fra le parti migliori della storia militare accademica e della storia militare ufficiale.

Nella misura in cui i suoi dirigenti nazionali ed internazionali sapranno tenere aperto tale dialogo, il ruolo della Cihm/Icmh all'interno della ricerca storico-militare internazionale sarà garantito.

DAVID KOSTEWICZ

A 'Clearing House' for Military Historians: The International Commission of Military History from 1938 until today

THE FOLLOWING ESSAY tells the story of the International Commission of Military History, which is abbreviated ICMH, or more often CIHM, from the French *Commission Internationale d'Histoire Militaire*. Unfortunately, due to the lack of sources, the years from 1938 until 1973 are not illuminated as well as the period from 1973 until today. However, this is not the only reason to see 1973 as a turning point in the history of the CIHM: until then, it existed as a mere sub-commission of the International Committee of Historical Sciences, meeting, usually, at five year intervals, in the context of the latter's meetings. From 1973 on, the CIHM organized annual congresses of its own, generating a new identity and momentum.

1. 'The Organized Internationality of Historical Sciences':¹ The Emergence of Historical Congresses and the International Committee of Historical Sciences in the Early 20th Century

In order to place the birth of the CIHM, which took place during the International Historical Congress in Zurich in 1938, into context, one has to go further back in time and focus on the institutionalisation of scholarly exchanges, represented by international historical congresses.

1.1. Cooperation and Conflicts

Usually, history is portrayed as a series of wars and conflicts. Even the 'peaceful century' between the Congress of Vienna in 1815 and the outbreak of the First World War in 1914 was marked by numerous wars in Europe. In general, these wars were smaller and shorter, when compared to the Napoleonic Wars or the First World War. The Crimean War (1854–56), the German-Danish War (1864), the Austrian-Prussian 'Six Weeks War' (1866) and the French-German War (1870–71) were the most important wars in Europe, besides the conflicts in the 'periphery', notably the Balkans. Overseas, numerous wars in the Americas, most

¹ Erdmann, Karl Dietrich, *Die Ökumene der Historiker: Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques* (Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1987), p. 15.

importantly the American Civil War, or conflicts like the Spanish-American War (1898), the Second Anglo-Boer War (1899–1902) or the Russian-Japanese War (1904–05) as well as numerous colonial campaigns are to be recalled. Yet, there also were numerous attempts to forge better understanding between nations, and to ‘humanize’ warfare. Examples include the foundation of the Red Cross and the Geneva Convention in 1863–64, the Peace Conferences of The Hague in 1899 and 1907 resulting in the Hague Conventions governing the conduct in war,² and the awarding of the first Nobel Peace Prize in 1901.³

To prevent future wars and foster understanding, the international peace movement, sponsored by personalities like Andrew Carnegie, gained momentum. There also was a growing desire for international cooperation in the fields of culture and science. Long before the advent of international political organizations (such as the League of Nations or later the United Nations Organization), international cooperation was institutionalized in the technical fields. Among the oldest international organizations were the International Telegraph Union (1865), the World Meteorological Organization (1873), and the Universal Postal Union (1874), which today form part of the UN system. The first international scientific and scholarly congresses emerged from that spirit of cosmopolitanism and international cooperation. At a time when cultural, social or national views often influenced the study and teaching of history, partly borne by the spirit of romanticism and the growth of nationalistic identities in the 19th century, international cooperation in the fields of history might have appeared even more challenging than cooperation in the scientific or technical fields. After all, history was all too often used – or abused – as a means of justifying or even constructing a national identity. Presenting historians’ findings in an international context therefore, somewhat paradoxically, served two seemingly contradictory purposes: On the one hand, international historical congresses were a great opportunity for the historians of the time to present their nation’s history from a nationalistic point of view, thereby presenting their nations’ views of history to an international audience. On the other hand, though, participation in international congresses also meant that historians of different nations met, discussed their findings, and eventually could arrive at mutually acceptable versions of events. Thus, cosmopolitanism and nationalism can both be perceived as a motor in the emergence of international historical congresses.

² The Hague Conventions were based upon customary laws of war, but also on the ‘Lieber Code’ of 1863, the U.S. Army’s ‘Code for the Government of Armies in the Field’ written by German-born history professor Franz (Francis) Lieber (1798–1872), himself a veteran of the Napoleonic Wars.

³ See Erdmann, *Ökumene*, p. 14.

1.2. The First International Historical Congresses

Eventually, the 'cosmopolitan' momentum seemed to be stronger. One year before the First Hague Peace Conference, a first international congress of history was held in The Hague in 1898. It had been initiated by René de Maulde la Clavière, a French historian.⁴ This first congress was strongly influenced by diplomatic history. Not only was de Maulde himself a diplomatic historian, but it was also 'his' association, the *Société d'Histoire Diplomatique* (SHD) that he had founded in 1886, which organized the congress. Many members of the *Société* were aristocrats, diplomats, or members of royal families, besides a few university professors.⁵ Therefore, one could argue that it had only little connection to the contemporary research carried out at the universities. This was not the case, however. At the time, diplomatic and international political history occupied a prime place among historical studies. In addition, this field lent itself to international comparison. Thus, it is not surprising that this congress became an example of '*entente intelligente et pacifique*' between historians of various nations.⁶

Four more international historical congresses followed, before the outbreak of the Great War of 1914 interrupted this form of international cooperation. The congress in Paris in 1900, held in the framework of the world exhibition, is counted as the first *Congrès International d'Histoire Comparée*⁷. There were congresses in Rome in 1903, Berlin in 1908, and London in 1913. The tendencies in the development of these early international congresses can be summarized as follows: although the first congress in The Hague focussed on diplomatic history, the topics in the following congresses were not limited to any specific field of history. Rather, various small 'sections' focussed on specific branches of history, such as ancient history. This broader view was reflected in the official title of the Paris congress of 1900, emphasizing a comparative approach as a method well suited to international cooperation. Other methodological issues were dis-

⁴ René de Maulde la Clavière (1848–1902) founded the *Société d'Histoire Diplomatique* in 1886 and became its secretary general. It is known today as *Société d'Histoire Générale et d'Histoire Diplomatique*. Being a French aristocrat, his interest in history was not unusual, as this was regarded as a noble leisure activity among this social stratum. De Maulde had acquired a doctorate in palaeography and served as an under-prefect in two *départements* (website of the *Sociétés Savantes de France*, <http://cths.fr/an/prosopo.php?id=1835>, 10 August 2008).

⁵ At that moment, the SHD included approximately 500 members from 23 countries, among them many aristocrats and diplomats. There were almost 300 participants in the congress in The Hague including 100 diplomats and 60 professors or scholars. Erdmann, *Ökumene*, pp. 19 and 22.

⁶ *Ibid.* p. 24.

⁷ The Hague congress of 1898 was officially named *Congrès International d'Histoire Diplomatique* (see the information on the history of the CISH: <http://www.cish.org/presentation/liste-congres.htm>, 6 July 2013).

cussed as well, such as the role of history as a science when compared to the natural sciences.⁸

Form and quality of the organization of these congresses varied greatly. Although de Maulde, who died in 1902, had already envisaged a permanent committee for the organization of future conferences, this did not yet exist.⁹ Instead, *ad hoc* committees prepared the congresses. In some countries, such as in Germany, the committees could count on strong financial and governmental support. Others, for example Great Britain, had a long tradition of individualism.

Likewise, numbers and backgrounds of the participants varied: In Paris in 1900 there were between one and two hundred participants, while thirteen years later, in London, there were one thousand.¹⁰ It can be assumed that political events on the international stage affected the participation of certain national delegations. After all, these were the years of French-German frictions over Morocco, the First Morocco Crisis, 1905–06, and the German *Flottennovelle* of 1907–08, which accelerated the British-German arms race. Therefore, the low number of only twenty French participants in the 1908 Berlin congress might be due to overlying political motives.¹¹ The congress at London of 1913 coincided with the Balkan Wars of 1912–13 and the London Conference of Ambassadors, which united the ‘Concert of Europe’ powers for the very last time.

1.3. After the Great War:

The Creation of the International Committee of Historical Sciences

In 1913, the European powers had still managed to avoid war, but in 1914, the crisis growing from the assassination of Austro-Hungarian Heir to the Throne Franz Ferdinand and his wife in Sarajevo proved impossible to contain. International cooperation ceased, and historians in all belligerent countries became involved in the nationalist or chauvinistic propaganda of the day. The Great War interrupted contacts between historians of various nations and left long-lasting resentments, which made it difficult to re-establish the *antebellum* level of international cooperation.

Nevertheless, there were efforts to revive the international historical conferences after 1918. There were strong voices, notably from France and Belgium, which wanted to exclude the *Mittelmächte*, the former Central Powers of the First World War, from future conferences, limiting participation to former allies of the

⁸ According to Erdmann, these discussions about methodology and theory of history emerged from a ‘*crisis of self-perception*’, which eventually contributed to the success of these international historical congresses (*Ökumene*, p. 16).

⁹ Ibid. p. 26.

¹⁰ Ibid., pp. 29 and 87.

¹¹ Erdmann mentions the difficulty in determining the real number of participants, giving two numbers for the French delegation: 18 and 22, *ibid.* p. 70.

entente and some neutral countries.¹² Scholars in the United States and Scandinavia, however, were strongly in favour of including Germany, Austria, Hungary and the other nations from the former Central Powers. Both camps were represented by different organizations: the anti-German one by the *Union Académique Internationale*, founded in Brussels in 1919 as a human sciences equivalent to the natural sciences' *Conseil International de Recherches*, and the pro-German side by the historical section of the Carnegie Foundation in Washington, DC. Eventually, the latter view prevailed, and five years after the end of the First World War historians assembled for the Fifth International Congress of Historical Sciences, held in Brussels in 1923.

On the last day of the Brussels conference, on 15 April 1923, a concept for a permanent international historical committee, representing historians from all countries, was formulated.¹³ In turn, this concept was influenced by the *Commission Internationale de Coopération Intellectuelle* (CICI), founded in Geneva in 1922 under the auspices of the League of Nations. The CICI's affiliation to the League of Nations supported the American and Scandinavian viewpoints, as the League had, by that time, already accepted several former 'enemy countries' in its ranks: Austria, Bulgaria and Hungary had joined in 1920 and 1922, and Germany was to follow in 1926.

With the financial aid of U.S. foundations it was possible to invite delegates from twenty-seven countries to a constitutional meeting, which finally took place on 14 May 1926 in Geneva, then the seat of the League of Nations. The International Committee of Historical Sciences (*Comité International des Sciences Historiques* or CISH) was officially established on 15 May 1926 in the Grand Salon of the Palais de l'Athénée, the same place where the International Committee of the Red Cross had been founded in 1863.¹⁴ At first, nineteen countries from Europe and North America were admitted as official members.

The main features of the International Committee of Historical Sciences (CISH) were:

- 1) Collective membership, i.e. membership was not given to individual persons but to national committees, which could represent individuals as well as specialized national organizations. In countries where national historical

¹² Most prominent among them was the Belgian historian Henri Pirenne, who had opposed the German efforts to 'flemishize' Belgium during the Great War, suffering deportation to Germany.

¹³ *Compte rendu du Ve Congrès International des Sciences Historiques*, edited by G. Des Marez and F. L. Ganshof (Bruxelles: Weissenbruch, 1923), p. 470, quoted from: Erdmann, *Ökumene*, p. 118. The phrase '[organiser un comité] aussi représentatif que possible de tous pays' shows that by then the U.S. and Scandinavian delegates had outvoted the French and Belgians.

¹⁴ Michel Francois, 'Cinquante ans d'histoire du Comité International des Sciences Historiques', in: *CISH Bulletin*, no. 10 (1974–76; <http://www.cish.org/presentation/50-ans-histoire.htm>; 7 July 2013).

associations or committees did not exist when the CISH was founded, the establishment of the CISH promoted the creation of official national committees.¹⁵ Each member country was to send one delegation to the CISH congresses. Interestingly, until the CISH statutes were amended in 1933, membership could be attributed to sovereign countries as well as to 'non-sovereign' territories (*'à la fois aux pays souverains et aux pays non souverains, tel que dominions, protectorats, colonies et territoires sous mandat'*¹⁶). Sovereign countries had two votes in the general assembly while non-sovereign had one. This distinction, which could refer to the British dominions, such as Canada or the Union of South Africa, as well as protectorates such as Morocco or territories like the Free City of Danzig (Gdansk), was abolished by the amendment of the statutes in 1933.

- 2) Article One of the CISH's 1926 statutes listed its two goals: It should work for the development of the historical sciences through international cooperation (*'travailler au développement des sciences historiques'*). This was to be achieved mainly through organizing international congresses of historical sciences at five-year intervals.
- 3) To administrate the work of the CISH, a board (*Bureau*) consisting of a president, two vice-presidents, a treasurer, a secretary-general and four (later changed to six) members should be elected every five years at the general meeting.¹⁷

The organization of international congresses eventually became the main task of the CISH, thereby contributing to the creation of a network of historians, who knew each other not just by reading their works, but also through personal contact.¹⁸ Three more international congresses followed, held at five-year intervals: Oslo in 1928, Warsaw in 1933 and finally Zurich in 1938. Poland had already offered to host the 1928 congress, but was talked into postponing its candidature in order to let the first CISH conference take place in a 'truly neutral country'.¹⁹ As all those involved in international organizations of this kind will easily under-

¹⁵ In Germany and the United States, national historical associations based on individual membership had already existed before and were simply adapted to fit the requirements for national committees as stated in the CISH statutes. In Great Britain, France and Italy, the establishment of national committees was triggered by the establishment of the CISH. See Erdmann, *Ökumene*, p. 148.

¹⁶ CISH statutes (14 May 1926), Art. 2, paragraph 2, published in: *CISH Bulletin*, no. 1 (1929), pp. 24–26. This paragraph 2 was annulled in the first amendment of 20 August 1933, published in: *CISH Bulletin*, no. 7 (1935), p. 68.

¹⁷ CISH statutes (14 May 1926), Art. 6.

¹⁸ Erdmann, *Ökumene*, pp. 150–162.

¹⁹ *Ibid.*, p. 149.

stand, finding appropriate locations for future congresses and organizing them became the main administrative task of the board.

Major issues for the CISH in those years were reconciliation between French and German historians,²⁰ growing international tensions after the Great Depression, which promoted the success of radical movements, and the question of how to deal with Russian and Soviet historians.²¹ Besides the international congresses, the CISH initiated two big projects fostering international cooperation between historians: an international bibliography and an international review for economic history.²² For these two projects, two specialized sub-commissions were established.

Other sub-commissions were formed as well, concentrating on specific issues of general interest, such as the *Commission des Archives*, *Commission de Géographie Historique*, *Commission pour l'Histoire de Banque*, *Commission d'Iconographie* etc. This reflected aspects of technical cooperation (as embodied by the Archives Commission) as well as new approaches to hitherto neglected aspects of history. In 1938, when Zurich hosted the Eighth International Congress of Historical Sciences, there were already twelve so-called 'internal commissions' and thirteen 'external commissions', which met in the context of the international congresses and presented their reports during the general assembly. In 1938, five additional external commissions were admitted, among them the *Commission d'Histoire Militaire Comparée*.²³ The structure of this commission mirrored that of the parent organization, being constituted by national commissions, with a board and regular meetings in the context of the international congresses.

Soon after the Zurich congress of 1938, the world once again plunged into a world war, which interrupted international communication between scholars from different countries. After the Second World War, the CISH was reorganized at the International Congress in Paris in 1950 and has flourished ever since. It presently counts fifty-three member countries, and the international congresses regularly unite several thousand historians from all over the globe.

²⁰ There can be no doubt that the general atmosphere of French-German reconciliation, which was at its height during the era of Aristide Briand and Gustav Stresemann, had an impact on the reconciliation between the historians.

²¹ There were the Russian émigré historians in the West on the one side, and the Marxist historians from the new Soviet academic centre in Moscow on the other. The Soviet Union joined the League of Nations in 1934, but was expelled in 1939.

²² The impulse for this review came from Marc Bloch and Lucien Febvre, the fathers of the school of the *Annales*. Inspired by the German *Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* the review *Annales d'histoire économique et sociale* was published from 1929, not within the CISH, but with its approval.

²³ Erdmann, *Ökumene*, Anhang, II: Mitglieder des Comité International, 2. Kommissionen, p. 458.

2. From Zurich to Stockholm: The Commission of Compared Military History from 1938 to 1973

The *Commission d'Histoire Militaire Comparée* was officially established in 1938, at the Eighth International Congress of Historical Sciences, in Zurich. Only one year after the establishment of the CIHM²⁴, the first edition of the *Revue Internationale d'Histoire Militaire* (RIHM) was published in 1939. Sources for this early period of the CIHM are very limited; and there are no written statements outlining the deeper motives of the founders. That said, we can safely assume that establishing a specialized commission for military history was a logical consequence of the framework of specialized sub-commissions within the CISH, representing, one has to note, the variety of historical topics, *not* of different approaches. From the preface to the first edition of the *Revue* we can learn that persons (both scholars and military personnel) from seventeen countries were involved in the foundation of the CIHM, representing Belgium, Denmark, Estonia, France, Finland, Germany, Hungary, Italy, Latvia, Luxembourg, Mexico, Poland, Portugal, Romania, Sweden, Switzerland, and the United States of America. Formally, the CIHM was founded on the initiative of fifteen CISH member countries.²⁵

2.1. Through the Fogs of War: From 1938 to 1946

Initiator of both the organization and the review was Albert Depréaux, renowned French military historian and conservator of the archives of the *Fondation Thiers*, a centre of human sciences research created in 1893.²⁶ Depréaux served as the CIHM's first president and edited the first six editions of the *Revue*, published between 1939 and 1946. While the CISH, which had existed formally for thirteen years before the outbreak of the Second World War, decided to suspend its activities in order to avoid friction between the member commissions,²⁷ the CIHM seems not to have had a chance to get started at all because war followed so quickly after its foundation. Nevertheless, there is evidence, at least for the personal activity of Depréaux, throughout this period. He concentrated on editing the *Revue*.

²⁴ We will use the abbreviation CIHM in this text throughout, even though it is, strictly speaking, not correct. The original name was *Commission d'Histoire Militaire Comparée*, changing to *Commission Internationale d'Histoire Militaire* in 1969, and to *Commission Internationale d'Histoire Militaire Comparée* in 1972, but the 'Comparée' addition eventually disappeared from its name.

²⁵ Depréaux does not specify which countries in particular, but not all the seventeen countries mentioned before were formal members of CISH.

²⁶ The *Fondation Thiers* was established by Félicie Dosne, sister-in-law of historian and statesman Adolphe Thiers (1797–1877, First President of the Third Republic), under the patronage of the *Institut de France*. See <http://fondation-thiers.institut-de-france.fr> (consulted 7 July 2013).

²⁷ In fact, there was a debate how to deal with the German historians after the first aggressions against Poland and after the *drôle de guerre* against France had taken place (Erdmann, *Ökumene*, pp. 253–255).

One month before the beginning of the war, the Turkish military attaché in Paris asked Depréaux for a copy of the first edition '*dès sa parution*' ('as soon as it will be published').²⁸ This piece of correspondence might indicate that Depréaux tried to promote his review already in advance. It is remarkable that he continued to gather articles for the following editions, which were published during the war despite the fact that he suffered from both serious malady and the German occupation.²⁹

The establishment of a special commission for military history in 1938 was apparently motivated by the fact that the other historical disciplines enjoyed a '*fructueuse collaboration*' in the international context, which did not apply to military historians. For Depréaux, the reason was obvious: with the rise of interest in social and economic problems, the international community of historians had turned its back on military history, which was discredited as '*l'histoire-batailles*' only. But, as Depréaux argued, this did not do justice to military history – without neglecting the importance of economic trends for the formation of societies and nations, one had to admit that these economic trends had their origin in the '*fait militaire*'. Military conflict being as old as humanity itself, military history had to be perceived as an international issue.³⁰ Depréaux acknowledged the increasing importance of social and economic history, but at the same time rejected the idea that military history was in any way inferior. In addition, he did not even mention the idea of incorporating socio-economic approaches in military history, which became the new approach after the Second World War – evidently, this was not an option at all for military historians of that time. The choice of topics, as we will see, reflects very well the preference of military historians for 'truly and purely' military topics. In this spirit, the CIHM defined its aim as 'coordinating the efforts of military historians from all countries' ('*coordonner les efforts des érudits de tous les pays s'occupant d'études d'histoire militaire*').³¹ To achieve this objective, the following recommendations were made at the 'constitutional' meeting of military historians during the CISH congress in Zurich, on 29 August 1938:³² To facilitate research, the representatives of each country should compose a list of their national museums, institutes and reviews dealing with military history. Articles for the upcoming

²⁸ Military attaché of Turkey to A. Depréaux, Paris, 3 August 1939 (CIHM archives, presently in Vienna: Dossier Duchesne, correspondances avec les commissions nationales, Turquie).

²⁹ Depréaux's American-born wife Marie-Louise wrote down her experience of the German occupation. When she was no longer able to send letters to her two sisters, she decided to write a kind of diary, which should be sent to them after the liberation of France. *Memoir (de Marie-Louise Depréaux)*, Paris XVIe, 29 August 1940 (this was available on the 'Canadian Letters & Images Project', <http://www.canadianletter.ca/letters.php?letterid=3800&warid=4&docid=5collectionid=238>, consulted 10 August 2008).

³⁰ Albert Depréaux, 'Avant-propos', in: *RIHM* 1–2 (Paris 1939), pp. 7–9.

³¹ *Ibid.*, p. 7.

³² Although no formal regulations were defined during this session, it was de facto the 'constitutional' session for the CIHM, even though this term might not be fully correct.

Revue should be submitted in German, English, French or Italian language (with an abstract in the other three languages). The individual representatives of the seventeen countries were asked to form national commissions in their countries. In Depréaux's opinion, it was 'highly desirable' (*'hautelement désirable'*) to extend the activities of the CIHM to other countries, which were not yet represented. Therefore, the CIHM should invite candidatures from other national commissions.³³

Until 1946, six editions of the *Revue* were published, containing forty-three articles.³⁴ Of these, thirty-six were in French, four in German and three in English. Judging from the names, the authors were of British, Danish, Finnish, French, Hungarian, Italian, Polish, Portuguese, Romanian, Swedish and Swiss/German/Austrian origin. Among them were scholars who had already been active in the CISH and who had an excellent reputation due to the significant role that they played for the historiography in their countries, such as Romanian author, historian and one-time prime minister Nicolae Iorga.³⁵ Not surprisingly, most authors came from Western and Central European countries.

Many articles focused on uniforms, military equipment and types of troops, while others introduced the state of national military historiography to the international readership. Two features are worth mentioning in particular: The first article in the first edition, by Depréaux himself, was on the Militia of the Zurich Republic in the late Eighteenth Century,³⁶ and one can say that it had a lasting impact – until this very day, an Eighteenth Century Swiss soldier is the emblem of the CIHM! The second interesting theme is a series of bibliographic articles authored by Pierre Paul for issues three to six of the *Revue*.³⁷ After the war bibliographical essays continued to be published in the *Revue* occasionally, and eventually the CIHM decided to have a specialized sub-committee, the Bibliography Committee. In 1978, the *Bibliographie Internationale d'Histoire Militaire* became a publication of its own.

³³ 'Procès-verbal de la séance du lundi 29 août 1938', in: *RIHM* 1–2 (Paris 1939), pp. 92–93.

³⁴ The first (double) issue (1–2) and issue 3 were published in 1939, followed by issue no. 4 in 1940, no. 5 in 1945, and no. 6 in 1946.

³⁵ The Romanian historian and politician Nicolae Iorga (1871–1940) was considered the greatest Romanian editor of his time. In addition to that, he was president of the *Partidul Nationalist al Poporului* and later of the *Partidul Nationalist Democrat* and served as prime minister of Romania in 1931–32. He also founded the International Congress of Byzantine Studies and the Institute of South-East European Studies. Iorga was assassinated by the fascist *Garda de Fier* (Iron Guard) in November 1940.

³⁶ Albert Depréaux, 'Milice de la République de Zurich, Infanterie, 1771', in: *RIHM* 1–2 (Paris 1939), pp. 10–14.

³⁷ Pierre Paul, 'Bulletin bibliographique d'histoire militaire', in: *RIHM* 3 (Paris 1939), pp. 176–183; *RIHM* 4 (Paris 1940), pp. 278–284; *RIHM* 5 (Paris 1945), pp. 51–59; *RIHM* 6 (Paris 1946), pp. 92–99.

2.2. New Beginnings: The CISH after the Second World War

While Depréaux managed to publish six issues of the *Revue*, showing that historical research and international cooperation, though restricted, continued even in times of war, there were no international congresses. It was only in 1950 that the International Committee of Historical Sciences (*Comité International des Sciences Historiques* (CISH) managed to hold its first post-war congress, in Paris. Being a *commission extérieure*, the CIHM had its own structure with a president, a secretary-general and various national commissions, but apparently it had no formal statutes of its own, and did not organize international meetings beyond the sessions within the framework of the CISH congresses or *colloques*.

For this reason, we shall shift our interest back to the CISH, in order to see how things got started again after the end of the war. Already during the war, it was clear that the CISH should resume its activities as soon as the war was over. The initiative mainly came from Waldo Gifford Leland, who had been instrumental in establishing the CISH in the twenties, and who served first as its treasurer and from 1938 as its president.³⁸ Leland revived the international contacts immediately after the war, but – already in his late seventies – soon passed the leadership on to a younger French historian, Charles Morazé.³⁹ Both Leland and Morazé were involved in the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO), which had been founded on 16 November 1945 in London.⁴⁰ In due course, the CISH was integrated into the UNESCO framework. In fact, both organizations have a similar structure, based on the cooperation of national commissions, with similarly composed international and national sub-commissions.

Unlike after the First World War, there was no attempt to exclude former Axis Powers from post-war international cooperation in the CISH. Apparently, there were no mental reservations at all against the participation of Austria, which had been annexed by the German *Reich* in 1938, Italy, which had changed sides in 1943, or Spain, which had been neutral, but very Axis-friendly until late in the war. Germany and Japan were already admitted at the first post-war CISH congress in Paris in 1950.⁴¹ However, the beginning East-West conflict took its toll. While cooperation between the U.S. and Western Europe flourished, the installation of

³⁸ Waldo Gifford Leland (1879–1966) worked for the Carnegie Institution and the Library of Congress, was instrumental in the founding of the U.S. National Archives, and played leading roles in several American learned societies as well as in UNESCO.

³⁹ Erdmann, *Ökumene*, p. 261. Charles Morazé (1913–2003) was co-director of the *Annales*, created the *École des Hautes Études en Sciences sociales* in 1948 and was active in the national as well as international scholarly exchange.

⁴⁰ The founding treaty of UNESCO entered into force on 4 November 1946, after ratification by twenty countries. Originally composed of 37 members, UNESCO today has 195 full and 8 associated members.

⁴¹ Erdmann, *Ökumene*, p. 262.

'Socialist' or Communist governments in Eastern Europe froze the activities of countries like Czechoslovakia, Hungary and Poland in the CISH.⁴²

The first post-war CISH congress was organized in Paris, seat of UNESCO. Originally, 1948 had been envisaged, which would have been ten years after the last pre-war congress, in Zurich in 1938. For various reasons, possibly also to avoid the potentially 'explosive' centennial of the 1848 revolutions, the congress eventually took place in 1950.

2.3. Becoming International: The CIHM after 1946

The CISH congress of 1950 also marked the first formal meeting of the CIHM after its creation twelve years earlier. In the meantime, some national commissions within the CIHM took the initiative and published theme-oriented 'national' issues of the *Revue*. Issue number 7 was published by the Swedish Commission for Military History in 1949, containing articles by scholars from different countries but related to a common theme, '*la guerre nordique*' (the 'Nordic War'). Issue number 8 was published by Morocco (which at that time was still divided into French and Spanish protectorate zones) in 1950 and focussed exclusively on the history of that country.⁴³

The following two editions of the *Revue*, issued by Spain and Italy, were even written exclusively in the native languages. In the preface to *Revue* number 11 (1952), General Fiuza de Castro explained the decision to dedicate this Brazilian edition of the *Revue* entirely to the Brazilian Armed Forces. Being a rather 'new' country, he argued, it was an opportunity to introduce the Brazilian military institutions to the international leadership.⁴⁴ This trend of having 'national' editions of the *Revue*, financed and edited by the respective national commissions, but adhering to a general pattern in layout and size, continued until 1973 and beyond. Only the issues 22 (1960–1964), 31 (1970) and 32 (1972–1975) were published by the CIHM as such, and not by one of its national commissions. Rather than adopting the style of Depréaux's first six issues (which had offered a variety of themes by authors from different countries), these 'international' issues were of a more technical character, containing reports from the secretary-generals on the activities of the CIHM at the past conferences and recommendations for the preparation of the upcoming conferences.⁴⁵

⁴² Ibid., p. 263.

⁴³ A *Commission Chérifienne* had been formed at some stage, and was listed in the *Revue's* issue no. 10 (1951). The formation of commissions by non-sovereign countries had, it might be remembered, already been foreseen in the original CISH statutes of 1926.

⁴⁴ Alvaro Fiuza de Castro, 'Preface (English resumé)', in: *RIHM* 11 (Rio de Janeiro 1952), p. 399.

⁴⁵ *RIHM* 25 (1966) by the French commission had a similar character, though not being an international edition.

After Depréaux died, Colonel Olof Ribbing from Sweden was appointed president of the CIHM in 1950. He was assisted by a Dutchman as vice-president and five French *vice-présidents adjoints* and secretary-generals – one for North and South America and one for Europe. The former was Depréaux's American-born widow and the latter André Desfeuilles, who, together with his successor Albert Duchesne from Belgium, was also responsible for recruiting new national commissions. The presidency passed to Jan-Willem Wijn from the Netherlands in 1960, when Ribbing did not run for office anymore. Wijn, in turn, was succeeded due to his illness by Austrian retired general and renowned military historian Oskar Regele as 'acting president' for the preparation of the CISH congress in Vienna. There, Henri Contamine from France was elected in 1965.⁴⁶ Meeting regularly only in the context of the CISH's congresses at five-year intervals, it was only logical that presidents and boards were elected at these sessions. Apparently the CIHM at that time still lacked proper statutes of its own. In any case, continuity in these first post-war decades of the CIHM was provided not by the presidents, but rather by the secretary-generals. These were André Desfeuilles of France in the fifties, and Albert Duchesne of Belgium, who had already assisted Defeuilles as *adjoint* secretary-general, in the sixties. Both were accomplished military historians who commanded respect in civilian academia. The secretary-generals maintained old and established new international contacts, and reported on the CIHM's activities – an important job for an international commission that still met at five-year intervals only, at the CISH congresses. Albert Duchesne in his report at the 1960 Stockholm congress, listed the following three major fields of action:⁴⁷

- 1) The publication of the *Revue* was the most important continuous activity of the CIHM, with the aim of publishing on the average one edition per year. As the costs were borne by the respective national commissions, there was a trend towards purely 'national' editions, which remained a double-edged sword. In 1980, then President Bengt Åhlsund even proclaimed in the preface of the *Revue* number 47 that it should return to the spirit of Depréaux's era: '*The RIHM was not to become the mouthpiece or the property of any particular national commission. The first issues of the RIHM adhered quite closely to these concepts, but from the beginning of the fifties there has been a growing tendency to adorn each number with a purely national profile.*'⁴⁸ Issue 47, one of the rare 'international' editions, was intended to change that trend. However, 'international', published by the CIHM as a whole, not by national commissions, have

⁴⁶ Albert Duchesne, 'Éloge du général et archiviste general e/r docteur O. Regele, président d'honneur de la CIHM, décédé à Vienne le 1er Février 1969', in: *RIHM* 30 (1970), pp. 43–45.

⁴⁷ Albert Duchesne, 'Activités de la Commission d'Histoire Militaire Comparée', in: *RIHM* 22 (Brussels 1960), p. 76.

⁴⁸ Bengt Åhlsund, 'Foreword', in: *RIHM* 47 (Göteborg et al. 1980), p. 8.

remained the exception to the rule, owing to lacking financial and, usually, also administrative resources of the International Commission. At the CISH congress in Stockholm 1960, Duchesne had pressed for '*l'indispensable plan économique*', but the problem remained.⁴⁹ However, as Åhlsund himself noted in 1980, these purely national editions of the *Revue* could also be perceived as a '*blessing in disguise*' because they permitted historians to present articles to the readership that otherwise would not have seen international light at all.⁵⁰

In total, twenty-six editions of the *Revue*, in addition to Depréaux's first six, were published between 1949 and 1973. Major contributors were France (three issues and two additional ones from dependent territories⁵¹), Sweden and Belgium (three issues each). The French language dominated, being still the most important international *lingua franca*, used not only by the francophone commissions, but also by the Scandinavian countries and Poland. The major linguistic exceptions were the editions of Austria (1960) and West Germany (1968). French linguistic dominance was mirrored in the composition of the board members who mainly came from France and Belgium.

- 2) The presidents and especially the secretary-generals made great efforts to establish contacts with new countries in order to increase the number of national commissions. From the existing sources, it is, however, hard to tell exactly when which national commission was established and joined the CIHM. As said before, seventeen countries were represented at the 'constitutional' session in Zurich in 1938, but this does not imply that there already existed national commissions of military history in all these countries. In some cases, the establishment of national commissions was announced in the *Revue*. Thus, we can say that national commissions existed in Poland as early as 1939, in Belgium, Morocco, Norway and Sweden by 1951, in Austria, Finland and Tunisia by 1955, in Denmark, the Netherlands and Portugal by 1960, in West Germany, Great Britain and Mexico by 1965. But this does not mean that the respective national commissions were created in that year. France is a case in point, with a commission listed only in 1960, while Depréaux had been the 'mastermind' behind the establishment of the International Commission already in 1938, or Sweden, which published an issue of the *Revue* in 1949 but was listed as a commission only in 1951. 'National' editions of the *Revue* were also published by Spain (1950), Italy (1951), Brazil (1952), Algeria (1953), and French West Africa (1956), pointing to the existence of national commissions in these

⁴⁹ Duchesne, 'Activités', p. 77.

⁵⁰ Åhlsund referred to this problem in his speech at the CIHM congress in Bucarest in August 1980: 'Opening speech by Bengt Åhlsund', in: *Acta* 5 (Bucarest 1981), p. 12.

⁵¹ These were Morocco in 1950 and Algeria in 1952.

countries. At the same time, six of the original seventeen states from 1938 – the United States, Estonia, Hungary, Latvia, Luxembourg and Romania – were not mentioned in the *Revue* lists of commissions. This is especially astonishing in the case of the U.S. The omission of Estonia and Latvia was obviously due to these countries' annexation by the Soviet Union in 1940, while Hungary and Romania became part of the Soviet-controlled region after 1945. In contrast, a Polish commission, founded in 1939, continued to exist in exile in London, where it even published the *Revue's* issue 12 in 1952. In North and West Africa, military history commissions were established in Algeria, Morocco and Tunisia as well as French West Africa (Dakar) while still under French rule, before the respective countries gained full independence after 1956.

Desfeuilles and Duchesne, the untiring secretary-generals, continued their efforts to recruit new members, but with little immediate success. Pieces of correspondence in the CIHM's archives allow us occasional insights into the fruitless recruitment efforts during the fifties and sixties. For example, Desfeuilles wanted to revive the contact with Turkey (remember the correspondence of Depréaux with the Turkish military attaché in Paris shortly before the war). From a letter, which he received from Lieutenant Colonel Selim Türkkan in April 1952, we learn that Desfeuilles had even travelled to Turkey to establish contacts. Türkkan continued that he would return to Ankara '*pour commencer notre tâche commune*',⁵² which most likely referred to the establishment of a Turkish commission. Three and a half years later, in November 1955, General Lütü Güvenç asked for information about the work of the International Commission and the modalities of membership. Eventually, it took almost two more decades to establish the Turkish Commission of Military History as part of the CIHM: Lieutenant General Atif Erçikan sent an official letter of application to the CIHM on 3 June 1974, applying for membership and announcing the payment of 500 Swiss Francs as the Turkish contribution for 1974. CIHM Secretary-General Albert Duchesne replied on 5 July 1974, confirming Turkish membership.⁵³

To take another example, Swiss *Oberst-Divisionär* (major general) Rösler in 1964 remarked that there was a 'strange indifference' ('*merkwürdige Indifferenz*') in Switzerland as far as the CIHM was concerned.⁵⁴ Switzerland would have to wait until 1972 to have a national commission. We have to note here that throughout the whole period, until now, national commissions are anything but homogenous. In some countries, existing military history estab-

⁵² LtCol Selim Türkkan to André Desfeuilles, Istanbul, 20 April 1952 (CIHM archives: Dossier Duchesne, Correspondance avec les commissions nationales:Turquie).

⁵³ All these documents *ibid*.

⁵⁴ *Oberst-Divisionär* Rösler to an unknown General, Zurich, 30 July 1964 (CIHM archives: Dossier Duchesne, Correspondance avec les commissions nationales: Suisse).

lishments double as 'national commissions', in some cases accommodating civilian historians from universities and other fields of academia. In other countries, private civilian associations, established according to the respective national laws, constitute the national commissions. And in some cases, the national commissions are loose networks of military historians, sometimes within the context of national CISH commissions.

Duchesne even tried to have a national commission of the Holy See. The idea originally came from Desfeuilles and Ribbing. As pointed out in a letter to Duchesne in 1959, Desfeuilles thought that the CIHM could benefit from the Vatican's archives but warned about the Order of Malta.⁵⁵ By 1972, Duchesne had established relations with a Canon Aubert, who in turn had contact to Monsignore Maccarone, who was close to Pope Paul VI., and sent two copies of the *Revue's* issue 31 to the Vatican as a means of introduction. In the end, however, Maccarone had to inform Duchesne that the Vatican feared to be associated with militarism if it allowed a national commission. Duchesne had to note '*pas de commission*' on the 'Saint-Siège' dossier.⁵⁶

A new phase regarding the CIHM's membership occurred only in the late sixties, before the 1970 CISH congress, which was held in Moscow. In the prevailing atmosphere of *détente*, the Soviet Union and its satellite countries opened up to international scholarly organizations and attended international conferences. In due course, the USSR and some other Eastern European countries joined the CIHM. But this leads us already to the post-1970 developments discussed in the next chapter.

- 3) Until 1973, the only regular meetings of the CIHM took place in the framework of the quinquennial CISH congresses. The number of delegations sent to the congresses in Rome (1955), Stockholm (1960) and Vienna (1965) was rather small, ranging from thirteen to fifteen, and the overall number of participants rarely exceeded two or three dozen. Some of the historians came from countries that did not have a national commission.

2.4. Vienna – Paris – Moscow – Stockholm: The Late Sixties and Early Seventies

With regard to the upcoming CISH congress of 1970 in Moscow, two suggestions for improvement were made during the congress in Vienna. Firstly, it was proposed to have one or two general themes for the meeting in Moscow in order

⁵⁵ Desfeuilles to Duchesne, 18 July 1959 (CIHM archives: Dossier Duchesne, Correspondance avec les commissions nationales: Saint-Siège). The reference to the Order of Malta might imply that the Order, being a sovereign entity under international law, could impede the Vatican's accession to the CIHM, or might simply refer to the importance of strictly sticking to protocol in order to avoid offending other parties in the delicate hierarchical situation in the Vatican.

⁵⁶ Aubert to Duchesne, Rome, 31 January 1972, with handwritten remarks by Duchesne (*ibid.*).

to encourage further exchange and discussions between international military historians. Until then, the papers presented during the congresses varied greatly and could not be summarized under a general theme. Secondly, cooperation between the members should be increased during the 'inter-congress periods', when there were no official CIHM activities apart from the *Revue* published usually by national commissions on behalf of the CIHM.⁵⁷ To solve both issues at once, a '*colloque intermédiaire*' was suggested, i.e. holding a meeting of the CIHM outside the framework of the CISH congresses. The first such 'intermediary colloquy' was held in Paris in 1969, and it became a harbinger for future CIHM congresses.

Approximately one hundred persons attended the 1969 conference in Paris. Two thirds were French, while the remainder, some thirty, came from fifteen other countries: Austria, Belgium, Czechoslovakia, West Germany, Finland, Hungary, Italy, Norway, Romania, Sweden, Switzerland, the USSR, the United Kingdom and the U.S. Seven papers were presented, which focussed on the relationship between the armed forces and society, and on mentality and psychology with respect to the military. The majority of the papers came from French scholars, reflecting very well the growing interest in socio-military relations. This had become popular in France, thanks to the '*société militaire française*' movement of historians, but was also linked to the advent of military sociology in the United States following the experience of the Vietnam War. Topics from the Paris colloquy ranged from Middle Ages to current themes, including '*Mentalité collective de l'infanterie communale liègeoise au Moyen Age*', '*Vie et psychologie des militaires britanniques pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire*', and '*Histoire militaire et psychologie*'. Two Frenchmen, who would both become presidents of the CIHM later, had major appearances during the 1969 conference: One was Général d'Armée Fernand Gambiez, who acted as host of the conference. He had served as commander at the liberation of Corse during World War II and as Supreme Commander in Algeria in the later years; for the French, he was a '*war hero*'.⁵⁸ For the French military historians, he was the person who encouraged a closer cooperation between scholars, archive conservators and the military. The other was André Corvisier, professor in Rouen and member of the French Commission. His paper '*Hiérarchie militaire et hiérarchie sociale à la veille de la Révolution*' was well received and fit into the collection of papers concentrating on mentality and society.⁵⁹

⁵⁷ Albert Duchesne, 'Vers le XIIIe Congrès International des Sciences Historiques (Moscou, 1970): Comment la Commission d'Histoire Militaire Comparée pourrait s'y préparer', in: *RIHM* 25 (Paris 1966), pp. 557–558.

⁵⁸ Interview with former CIHM President Kees Schulten (2008).

⁵⁹ Henri Benoit-Guyod, 'Compte rendu du colloque international d'histoire militaire', in: *RIHM* 30 (Paris 1970), p. 65.

The 1969 conference in Paris had two results: First, the CIHM dropped, at least for a short period, the adjective 'comparée' from its name, changing its name from *Commission d'Histoire Militaire Comparée* to *Commission Internationale d'Histoire Militaire* in order to express more clearly its international character and its affiliation to the CISH.⁶⁰ To some extent, this reflected the development of past decades, and it also reflected the articles in the *Revue*, where 'national' issues clearly dominated, leaving the comparative approach behind, even though this was to be regretted from a scholarly point of view. Secondly, as the conference was perceived as a great success, participants agreed on the idea of holding intermediary CIHM conferences in the future. The French hosts had succeeded in smoothly organizing both the academic and the social programme, including some excursions or staff rides.

The plans for a 'new and improved' CIHM became more concrete during the CISH congress in Moscow in 1970. The congress attracted three thousand historians from forty-seven countries, among them two hundred military historians. These came from twenty countries, some as members of a national commission, some as individuals. Altogether, fifteen papers on military history were presented. Each scholar was allowed to speak for twenty minutes with ten additional minutes for discussion. Simultaneous translation was provided in English, French, German and Russian. In his opening address, CIHM president Henry Contamine referred to the issue of defining a general theme for the congresses. The need to do so had already become evident during the last CISH congress in Vienna, five years earlier: Having papers focussing on one subject would enable the CIHM to live up to the comparative aspect, even though the 'comparée' had been dropped from the Commission's official name in 1969. Contamine also encouraged his audience to switch from tradition battle history to a sociological approach: He demanded '*l'abandon de l'histoire-bataille dans nos travaux*'; instead, military historians should rather concentrate on '*la vie et psychologie des gens de guerre*'.⁶¹ This followed recent developments in France and the United States, which focused on socio-military relations in the late sixties and early seventies. It had already shown its impact on the themes of the 1969 CIHM conference in Paris.

During the meeting in Moscow, the CIHM agreed to hold another 'intermediary' conference, in Stockholm in 1973. Like the successful 1969 conference in Paris, this one bridged the long five-year gap between the CISH congresses, and should serve as a platform to define a general theme for the next 'big' CISH congress in San Francisco (1975).

⁶⁰ André Corvisier, 'La Commission Internationale d'Histoire Militaire Comparée, 1982' (CIHM archives: Dossier général).

⁶¹ Albert Duchesne, 'XIIIe Congrès international des sciences historiques (Moscou, août 1970): Activités de la Commission internationale d'histoire militaire', in: *RIHM* 31 (Brussels 1971), p. 310.

The increased attendance and membership of the CIHM also meant that it became necessary to have proper statutes. These would define the CIHM's organization, with the Board and the General Assembly as the main organs, the latter to consist of representatives from all member commissions. It would specify the administrative tasks of the board, provide an orientation for the organization of future congresses, regulate the admission of new national commissions, and above all organize the financial activities of the CIHM.⁶² Following an initiative from CIHM Vice-President Bengt Åhlsund from Sweden, representatives from the Nordic countries, Denmark, Finland, Norway and Sweden, and France, together with Secretary-General Duchesne, worked on a draft version of the CIHM statutes. The plan was to approve the final version of the statutes during the administrative session of the Stockholm meeting.

Even before this important step in the development of the CIHM took place in 1973, another one was made in 1972. During the Moscow conference, it had been suggested that the CIHM should try to 'upgrade' its status within the CISH from '*commission interne*' to '*organisme international affilié*', which would entitle the CIHM to vote in the CISH general assembly like other specialized commissions.⁶³ The Stockholm conference should formulate the arguments for this change of status, so that it could be presented to the CISH and executed '*sans autre retard*'.⁶⁴ In fact, the CISH Bureau had already started proceedings in this direction and did not need any additional prompting. Noting the strong activity of the CIHM, the CISH Bureau approved the change of status on 22 July 1972 during a meeting in Herceg Novi in Yugoslavia.⁶⁵

At the same time, in order to avoid confusion with another international affiliated organization, the *Commission Internationale d'Histoire Maritime*, the CIHM was now officially named *Commission Internationale d'Histoire Militaire Comparée*, restoring the reference to the comparative approach, which had only been dropped at the Paris meeting of 1969. Together with the 1973 Stockholm conference and the adoption of the new statutes, this development marked the beginning of a 'new' CIHM.

⁶² Albert Duchesne, 'Vers le colloque international d'histoire militaire à Stockholm en août 1973', in: *ibid.*, pp. 311 and 318.

⁶³ In the CISH, national historical commissions as well as specialized commissions (such as history of law or Slavic studies, to name just two) are represented in the General Assembly.

⁶⁴ Duchesne, 'Vers ... Stockholm', p. 307.

⁶⁵ *Bulletin d'information du CISH* 9 (1963–1973), pp. 78–81. For administrative reasons, the CISH Bureau regularly holds intermediate sessions between the main congresses.

3. From Stockholm to Turin: The CIHM from 1973 to 2013

Although the Stockholm conference served to prepare the themes for the next CISH congress in San Francisco, its most important effect – without a doubt – was the approval of the statutes, which gave the CIHM a defined structure. It set the basis for the evolution of the CIHM from 1973 to the present.

3.1. Organizational Structure and Statutes

When, in 1973, the CIHM general assembly adopted the first version of the statutes, called 'bylaws' in the English version, the organizational structure was defined as follows: The CIHM was composed of the various national commissions, each of which had one vote in the general assembly. The general assembly, as the governing body of the CIHM, would convene at each CISH congress, i.e. every five years. An executive board, the *Bureau*, was charged with liaising between the national commissions. This bureau should consist of a president, one or more vice-presidents, a secretary, an assistant secretary, and possibly a treasurer. President, vice-president(s) and secretaries would normally be elected every five years, holding office until the upcoming congress. Among the tasks of the secretary was conserving the records, presenting a general and financial report of the previous period at the congress meetings, and serving as coordinator between the board members and the national commissions. The national commissions, in turn, would have boards themselves, consisting of at least a president and a secretary, and would represent both civilian and military institutions, and individual scholars dealing with military history in their respective countries. In addition to that, each national commission had to pay an annual contribution to the CIHM, under threat of suspension if it failed to pay for more than five years. New national commissions applying for membership had to accept this financial contribution and had to submit a list of their board to the CIHM Bureau. The application was to be approved by the general assembly.⁶⁶ The amount of the annual contribution was determined during the Stockholm conference in 1973: each national commission had to pay 500.- Swiss Francs annually. Gambiez, who chaired the Stockholm conference, admitted in his opening speech that this sum might put some national commissions in trouble, especially if they had no support from their governments. Nevertheless, the '*plan financier*' was deemed necessary in order to ensure the '*fonctionnement de la CIHM*'.⁶⁷ Nonetheless, the statutes did not prescribe a fixed position for the treasurer (they only read: '*there may also be a treasurer*'), apparently assuming that the secretary could handle this.

⁶⁶ 'Bylaws of the International Commission of Military History', in: *RIHM* 32 (Brussels 1972–75), pp. 410–416.

⁶⁷ Opening speech by Fernand Gambiez, in: *Acta* 1 (Brussels 1975), p. 244.

The aim of the CIHM was defined as ‘to encourage and coordinate research by military historians in a spirit of international understanding.’⁶⁸ As far as the regulations for the executive board and the membership of national commissions were concerned, the CIHM statutes closely followed those of the CISH.⁶⁹ While the CISH had originally emerged from the need of an organizational committee for the international historical congresses, the CIHM gradually took over the organization of their own meetings, whether they were held in the framework of the CISH congresses or not. It was stated explicitly in the CIHM statutes of 1973 that the Bureau was to be responsible for the congresses. One chapter of the statutes, entitled ‘Chapter II. Congresses and Seminars’ was devoted to this issue. The Bureau’s task was to organize and direct the meetings of the CIHM during the CISH congresses as well as the intermediary meetings. The statutes contained various regulations on how many months before an international congress the Bureau had to announce the general theme, approve the papers submitted by the national commissions, inform the national commissions whether their papers were accepted or not, announce the programme etc. Although the statutes foresaw that meetings should be organized by the Bureau, and not by the national commissions, this clause was soon overtaken by reality, for obvious practical reasons.⁷⁰ This development was hastened by the increasing number of ‘intermediary conferences’, which soon became annual events. At first still called *colloques* or ‘colloquies’, in contrast to the five-year congresses of the CISH, these annual meetings increasingly became known as ‘congresses’ from 1983 on, and this has become the norm.

As far as the development of the statutes is concerned, we have to rely merely on three sources: the first CIHM statutes of 1973, those of 1982, and the current ones of 2005, slightly amended in 2012.⁷¹ The current statutes represent a modification of the former statutes, largely widening the scope of the CIHM. By 1982, the position of a treasurer had been firmly anchored in the statutes. His task was to manage the funds of the CIHM, and make a financial report for the general assembly. He was authorized to sign financial documents. Even more important, the treasurer’s address was to double as the seat of the organization.⁷²

⁶⁸ ‘Bylaws ...’, in: *RIHM* 32 (Brussels 1972–75), p. 410.

⁶⁹ Statuts du CISH (21.8.1975) (CIHM archives: Dossier général, statuts).

⁷⁰ Already the two first intermediary meetings, in Paris in 1969 and in Stockholm in 1973, had been organized by the respective local commissions, as both the CIHM president and the secretary general made clear in their opening addresses.

⁷¹ The amendment at the 2012 congress in Sofia corrected some minor mistakes in the earlier versions. The most obvious was that, although the general assembly had been changed to be held annually, one paragraph in the Statutes still mentioned that the general assembly was to be held every five years (as had been prescribed in the 1973 Statutes).

⁷² CIHM statutes (1982), in: André Corvisier, ‘La Commission Internationale d’Histoire Militaire Comparée’, 1982 (CIHM archives: Dossier général).

As the treasurers always came from Switzerland, the formal seat of the CIHM was from then on in Switzerland, and the financial transactions were and are governed by Swiss law.

In addition to the national commissions, the CIHM should also comprise so-called specialized committees. This idea stemmed from a Swiss initiative, which was made during the CIHM conference in Washington, D.C. in 1975. The idea was to publish a regular '*Bulletin International de Bibliographie*' on military history. From this, the Bibliography Committee emerged as the first permanent specialized committee within the CIHM. The main task of the Bibliography Committee was and remains until today to serve as editor of the *International Bibliography of Military History* (IBMH). Starting in 1978, one volume of the *Bibliography* was published each year, reporting on approximately three hundred new books on military history. In addition, topical articles and contributions about the status of research on particular countries or subjects were published. The *Bibliography* was published in cooperation with the Swiss Military Library (*Eidgenössische Militärbibliothek*) in Bern and until recently was subsidized by the Swiss government. Among the prominent editors were General Jean Langenberger, Major Dr. Dimitry Queloze and (since 2011) Dr. Mauro Mantovani, all from Switzerland. Mantovani's appointment coincided with the approval of new statutes for the Bibliography Committee (at Rio de Janeiro, in August 2011), and the execution of an agreement concluded by the CIHM in October 2010 with the internationally renowned Brill publishing house (Leiden and Boston). This allowed the *Bibliography* to be put on a new and sound financial basis. Also, from 2013 on, the *Bibliography* will be published electronically, and no longer distributed in paper. How this will affect the future of the *Bibliography*, which has been called the CIHM's '*flagship*' by its current president, Piet Kamphuis, remains to be seen.⁷³

A second specialized committee was established in August 1990, during the CIHM congress in Madrid: the Military Archives Committee. This was largely the brainchild of Colonel (ret.) Dr. Manfred Kehrig, renowned historian and long-time director of the German Military Archives (*Bundesarchiv-Militärarchiv*) in Freiburg im Breisgau.⁷⁴ Since then, it has worked towards its goal '*to facilitate opportunities*

⁷³ Additional information on the *Bibliography* was provided by the CIHM's current secretary general, Erwin A. Schmidl, who had been involved together with Jarl Kronlund in drawing the Bibliography Committee's new statutes.

⁷⁴ The first president of the Archives Committee was Erik Nordberg from Sweden, followed by Manfred Kehrig himself in 1992. In due course, Kehrig was succeeded as president of this committee by Hans-Joachim Harder (Germany) and Hans Pawlisch (U.S.). See Christoph Tepperberg, 'History of the Military Archives Committee (MAC)', in: *Mars & Janus: International Newsletter for Military Archives* No. 16 (2011), 6–11. A more comprehensive account was published by Christoph Tepperberg in German: 'Das Archivkomitee der Internationalen Kommission für Militärgeschichte', in: *Beruf(ung) Archivar: Festschrift für Lorenz Mikoletzky* (= Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs, Vol. 55, Wien 2011), part 1, pp. 83–102.

for a better understanding amongst military archivists, to improve the exchange of professional archival experience [...], to foster the research of historians through scientific efforts of the CIHM' by publishing its own newsletter *Mars & Janus* and the publication of sources and a handbook on military archives.⁷⁵ *Mars & Janus* was edited by the Committee's long-time Secretary General Dr. Christoph Tepperberg from Austria. Both committees also met and continue to meet in specialized sessions during the CIHM congresses.

In September 2008, during the CIHM congress in Trieste, yet another specialized committee was set up: the Educational Committee, whose aim is to encourage the exchange of curricula dealing with military history, books and expertise. Dr. Rudolf Jaun from Switzerland had introduced this concept to the Bureau during a meeting in February 2007 in Hamburg⁷⁶ and became its president. He was helped first by Krzysztof Kubiak from Poland and later by Dr. Michael Epkenhans from Germany as secretary-general. The new committee announced that it would concentrate on themes like 'war gaming and military history' and on the question which common elements should be included in lessons on military history. One major aim is eventually to overcome nationalistic and biased views of (military) history in the teaching of courses. The Educational Committee also gradually took over another major introduction of the 2008 congress: the organization of the 'PhD Workshop'. The growing age of congress participants was a matter of concern for the leadership for a long time. A new concept was devised by a member of the CIHM, Dr. Ciro Paoletti from Italy, and approved by the general assembly at Cape Town in 2007:⁷⁷ Young researchers, hence the name 'PhD Workshop', were invited to participate in the congresses under financially attractive arrangements and present their findings. This has since become a very successful element of the annual congresses. With the establishment of the Educational Committee, the '*pillars supporting the ICMH*', as described by then secretary general Piet Kamphuis, were brought to three.⁷⁸

In addition to the PhD Workshop for young researchers, another innovation to the congresses has been added in recent years: the 'Book Roundtable'. An idea of Dr. Pat Harahan from the U.S., presently CIHM vice-president, this aims at presenting and discussing new books in the fields of military history, usually centred around a specific theme.

The current statutes, which were approved on 26 August 2005 during the CIHM congress in Madrid and entered into force on 1 January 2006, were a

⁷⁵ 'Statutes of the Military Archives Committee (Warsaw, 29 August 1994)', in: *Mars & Janus: International Newsletter for Military Archives* No. 3 (2004).

⁷⁶ Piet Kamphuis, 'Message from The Hague', in: *ICMH Newsletter*, no. 8 (Spring 2007).

⁷⁷ See the relevant report in the *ICMH Newsletter*, no. 10 (Spring 2008), p. 4.

⁷⁸ Piet Kamphuis, 'Message from The Hague', in: *ICMH Newsletter*, no. 8 (Spring 2007).

major overhaul. Some changes simply paid justice to the development of the past decades, e.g. it was now declared that the CIHM was composed of national commissions and specialized committees, and a whole section of the new statutes was devoted to the specialized committees. Other changes were programmatic: the CIHM's aim remained '*to foster and co-ordinate military historians' research in a spirit of international friendship*'. 'Understanding' was replaced by 'friendship' which indicates that contacts and cooperation had been intensified since the Stockholm meeting of 1973. The tasks of the CIHM were extended and included cooperating with institutions with similar aims, promoting the circulation of the work of the national commissions and specialized committees, and encouraging cooperation between military historians and conservators of archives and museums. Rather than organising the congresses, as had been stated in the statutes of 1973, the CIHM should merely '*supervise*' the international congresses, leaving the organization to the national commissions which hosted the congresses.⁷⁹

To assist the national commissions concerned and to assure the quality of these congresses, 'Instructions for Organising International Congresses Sponsored by the CIHM' had already been distributed at the CIHM congress in Rabat (2004). These were replaced by a new set, aptly named 'Guidance for Organising International Congresses Sponsored by the ICMH' and authored by Dr. Allan R. Millet, Stephen Ambrose Professor of History and Director of the Eisenhower Center for American Studies, New Orleans, U.S. Adopted in 2010 at the Amsterdam congress, these 'guidelines' were slightly amended in Rio in 2011 by allowing for publication of the *Acta*, resulting from the annual congresses, in electronic form.

All in all, the 2005 statutes marked an extension of the CIHM's activities, even though most of the modifications were merely an acknowledgement of changes which had already occurred in the years since 1973, such as the establishment of the specialized committees and the trend to have the national commissions organize the congresses under the CIHM's patronage.

3.2. The National Commissions

Until the early seventies, with the CIHM meeting only at five-year intervals in the context of the CISH congresses, countries were represented by delegations or individuals, whether there existed a national commission in the background or not. This changed in 1973, when the CIHM became an organization of its own, holding its own regular meetings and acquiring an administrative and financial structure. It is therefore no coincidence that a comprehensive list of the national commissions was published in the *Revue's* issue 32 in 1972.

⁷⁹ CIHM statutes (26.8.2005).

We have already referred to the 'Zurich Seventeen', the countries whose representatives had originally agreed on the foundation of the CIHM in 1938, and have explained why some of them did not form national commissions at all, such as Estonia and Latvia. By 1972, the CIHM mainly comprised Western and Central European countries, most of which already had been members since the fifties or sixties, such as Austria, Belgium, Denmark, Finland, France, West Germany, Greece, Ireland, Italy, the Netherlands, Norway, Portugal, Spain, Sweden, Switzerland and the United Kingdom. Turkey achieved formal membership status in 1974. Overseas members included Canada, Iran, Israel, Japan, Tunisia and the United States. The foundation of the U.S. Commission on Military History (USCMH) has to be seen in the context of the 1975 congresses: in addition to the major CISH congress held in San Francisco, which included a CIHM session, the CIHM organized its own congress in Washington, D.C. As we learn from a letter that Secretary-General Duchesne sent to Brigadier General James Collins, chief of the U.S. Army's Department of Military History, in August 1972, the CIHM expected that a U.S. national commission would host the CIHM congress.⁸⁰

As said before, the spirit of *détente* made it possible for the Soviet Union and some of its satellites to join the CIHM. Here, the decision by the CISH to hold the 1970 international history congress in Moscow certainly marked a watershed in scholarly East-West relations, mirroring contemporary developments in the political field. As Henry Kissinger later wrote, U.S. President Richard Nixon's 'triangular diplomacy' between the United States, the USSR and the People's Republic of China (1971–72) 'had unlocked the door to a series of major breakthroughs'.⁸¹ The Strategic Arms Limitation Talks (SALT I, 1969–72) resulted in the signing of the Anti-Ballistic Missile Treaty in 1972, German Chancellor Willy Brandt's *Ostpolitik* enabled the mutual recognition of the 'two German states' also in 1972, and the Conference on Security and Cooperation in Europe led to the 'Helsinki Accords' of 1975. The world in 1972 certainly differed from earlier 'hot' periods of the 'Cold War', marked by crises over Berlin, 1948–49 and 1958–62, the construction of the Berlin Wall (1961) or the Cuba Missile Crisis of October 1962.

In the spirit of *détente*, the USSR, Bulgaria, Czechoslovakia, Hungary, the German Democratic Republic and Romania joined the CIHM in the course of the seventies, while Poland had formally been a member since 1939. Unlike most Western commissions, which usually represent a mix of military and civilian historians and institutions, national commissions in Communist Bloc countries by and large existed on paper only, being *de facto* identical with the official military

⁸⁰ Duchesne to BrigGen Collins, 29 August 1972 (CIHM archives: Dossier Duchesne, Correspondance avec les commissions nationales, États-Unis).

⁸¹ Henry Kissinger, *Diplomacy* (New York: Simon & Schuster, 1994), p. 733.

history institutions of these countries. With the dissolution of the Soviet Union in 1991, membership was continued by the Russian Federation, but was suspended at some stage. Hopes for restoring Russian membership are strong at the time of writing (mid-2013), and individual scholars from Russia have participated in the congresses in Cape Town (2007) and Sofia (2012). When Czechoslovakia split peacefully in 1993, a Czech and a Slovak national commission took the place of the former Czechoslovak Commission. From Yugoslavia, which had been a member until 1992, only Slovenia is represented in the CIHM by a national commission so far, although Serbia was represented at the 2012 congress in Sofia.

As mentioned before, countries like Algeria, Brazil, Burundi, Haiti, India, Lebanon, Luxembourg, Mexico, Morocco, Peru and the Philippines had over the course of the years been in contact with the CIHM leadership, but not all had managed to create national commissions by 1972. Brazil eventually joined in 1984, followed by Argentina in 1993.⁸² China joined as well, as did Indonesia and South Korea, which hosted the first congress in East Asia in 1986. Representation of African countries started in 1996, when a South African delegation participated in a CIHM Congress for the first time, followed by Morocco (again) in 1997. Both countries subsequently became formal members, with the South African delegation also fostering participation from neighbouring Southern African countries. Senegal and Cameroon joined in 2005, as did Cyprus. From the Middle East, the United Arab Emirates joined the CIHM as well.

Australia was associated with the CIHM from 1972 to 1981 and again from 1990 to 1996.⁸³ Iran's membership ceased after 1980, following the Islamic Revolution of 1979. Other countries, like Russia and Jordan, had their membership suspended at some stage, having fallen behind with their annual contributions.⁸⁴ In the case of Russia, one consequence was that Russian ceased to be an 'official language' of the CIHM in 2005, leaving English, French, German, Italian and Spanish as the official languages. The first two are used as working languages in the general assembly and by the board.

The issue of the annual contributions leads to the formal requirements that a national commission must meet if it wants to join the CIHM. These are detailed in the CIHM statutes: Firstly, the national commission must pay an annual con-

⁸² Both remain to this day, Brazil with a break between 1987 and 1994. Other Latin American countries have been represented at the 2011 congress in Rio as observers.

⁸³ Currently, efforts are underway to restore membership of the Australian Commission of Military History.

⁸⁴ Although the term 'expulsion' was occasionally used, this is not correct. The current statutes foresee the possibility of suspension of membership by the general assembly after non-payment of contributions over four years, which in turn might 'possibly even [lead to] exclusion' of the countries concerned. Explanation by the current secretary-general of the CIHM, Erwin A. Schmidl.

tribution, which was 500.- Swiss Francs in 1972, being raised to 550.- Francs in 1990 and 650.- in 1995. Non-observation of that rule will lead to suspension and possibly even exclusion. Secondly, each national commission must have an executive board, with at least one president and one secretary-general. Also, it should be representative of the civilian and military institutions and persons dealing with military history in that country, and there must not be more than one commission per country. Honorary President Kees Schulten and then-Secretary-General (now President) Piet Kamphuis mentioned another *de facto* requirement, which is not included in the current statutes: any applying country has to be recognized by the United Nations. According to Kamphuis, this rule was derived from the fact that the CIHM is affiliated to the CISH, which in turn is part of UNESCO.⁸⁵ Rather than being mere formality, this rule helps to avoid frictions with other national commissions. As Schulten pointed out, he had to refuse an 'informal' inquiry by a Taiwanese commission, as the People's Republic of China's commission, which joined the CIHM in 1995, would not have accepted a Taiwanese commission in the CIHM.⁸⁶ It is the Bureau's task to check whether the applicant country meets the requirements. If it does, the decision whether the respective national commission is allowed to join the CIHM is made by the general assembly – usually by acclamation. In general, there are no objections, but when Cyprus applied in 2005, Turkey voted against. Frictions on the level of international relations sometimes find their reflections in the CIHM, but fortunately only on a small scale, and not too often. What has been true during the Cold War, has remained one of the principles of international scholarly cooperation: more often than not these international organizations make it possible for scholars and military historians to establish contacts with their opposite numbers on a 'personal' level, which would not be possible otherwise.

As already mentioned before, composition and structure of different 'national commissions' vary considerably. Some are private associations with little or no support from their respective governments. This applies, for example, to the *Association suisse d'histoire et des sciences militaires* (ASHSM), which is defined as a private 'Verein' in its statutes,⁸⁷ or to the U.S. Commission of Military History (USCMH). As private associations, financing the participation in the annual congresses is often borne by private means or on an individual basis. Already in 1971, Duchesne expressed his regret that some of the national commissions could not finance their participation in the congress.⁸⁸ With rising conference fees and

⁸⁵ Interview with Piet Kamphuis (2008).

⁸⁶ Interview with Kees Schulten (2008). These interviews were conducted during the 2008 congress in Trieste.

⁸⁷ Statuts de l'Association suisse d'histoire et des sciences militaires (2.11.1991).

⁸⁸ Duchesne, 'Vers le colloque...', in: *RIHM* 31 (1971), p. 313.

travel costs, and shrinking research and defence budgets, this has remained a critical issue, and has made participation in recent years more difficult even for those coming from 'richer countries', and especially so for younger researchers lacking institutional support or private funding. It was in 2008 that USCMH President Hans Pawlisch admitted the USCMH '*face[d] a challenge matching [its] resources with [its] stated goal to encourage and fund the study of military history through young scholar grants.*'⁸⁹

These 'private' national commissions often include scholars from academia as well as officers from the country's armed forces, usually in a balanced way. In contrast, those national commissions which are, in fact, constituted by their countries' military research institutions often have more military than civilian members, sometimes (but not always) lacking strong contacts to military history research at universities. In the old days, this was particularly true for commissions from Eastern Bloc countries. Western examples would include Germany, where the commandant of the military research institution, for example the *Militärgeschichtliches Forschungsamt* in Potsdam, reorganized as *Zentrum für Militärgeschichte und Sozialwissenschaften der Bundeswehr* as of January 2013, functions as president of the German commission. With ever shrinking budgets, regular participation in the annual conferences has become a major problem even for commissions with strong institutionalized support from their defence ministries.

Various national commissions participate in the annual congresses in different ways. Whereas the U.S. delegation traditionally is the largest one, other countries are often represented by one or two delegates, or not at all. As then CIHM President Bengt Åhlsund pointed out during the congress in Bucharest (1980), there were some fifteen "*phantom commissions*" who rarely contributed to the CIHM economically or scientifically.⁹⁰ Recent budgetary restraints have even aggravated this trend, with some delegations and individuals participating only for a day or two. Normally, a congress lasts from Sunday through Friday evening. The motor for inviting new commissions is, generally speaking, the Bureau whose members establish and coordinate contacts. Usually, the secretary-general handles communication between the Bureau and existing or new commissions. In 2005, the Bureau decided '*to make "enhancement" a key concept for the period 2006–2011,*'⁹¹ and this had been continued by the present board under President Piet Kamphuis. Enhancement means both, an increase in quality and the expansion of activity. The admission of Indonesia contributed to the expansion of the CIHM in Asia. With the admission of more African, Middle Eastern, Latin American and

⁸⁹ Hans Pawlisch, 'President's report', in: *USCMH Newsletter* (February 2008), p. 4.

⁹⁰ Opening address by Bengt Åhlsund, in: *Acta 5* (Bucarest 1981), p. 11.

⁹¹ Piet Kamphuis, 'Message from The Hague', in: *ICMH Newsletter*, no. 7 (Fall 2006).

Asian commissions since the end of the Cold War (Argentina, Brazil, Cameroon, Indonesia, Jordan, Morocco, Senegal, South Africa, United Arab Emirates), this concept has turned into reality.

Over the years, the CIHM evolved from a primarily Western and Central European organization, with some fifteen or twenty national commissions in the fifties and sixties, and became a more global organization. At present, it comprises some forty national commissions from around the globe.

It should be added here that it would be wrong to see the national commissions merely as elements of the CIHM, organizing and contributing to the annual congresses and publishing the occasional volume of the *Revue*. In fact, most national commissions are very active themselves, organizing conferences and meetings in their own countries (often with participation of scholars from other national commissions) and publishing books and bulletins of various kinds.⁹² This is, in fact, another condition for the recognition of a national commission as cited in the CIHM's statutes. After all, article 2 of the statutes describes the '*aim of the CIHM*' as '*to foster and co-ordinate military historians' research in a spirit of international friendship*'. The activities of the national commissions in their own countries, different as they are, certainly constitute a major element of working towards achieving this goal.

3.3. The Bureau

The board of the CIHM, or the *Bureau* as it usually called, was and is one of the two bodies of the CIHM (the other being the general assembly). While all major decisions have to be made or approved by the general assembly, the Bureau is responsible for the day-to-day administration of the CIHM. It prepares the issues for the general assembly, serving also as a sort of 'filter' for decisions. For example, when a new national commission applies for membership, this has to go through the board. In addition, the Bureau is entitled to represent the CIHM to the outside, to coordinate the efforts of the national commissions, and to preside the general assemblies.

Although the organization of the congresses is the responsibility of the host commissions, the Bureau is heavily involved as well, preparing and advising the host commission. The extent of this involvement depends on the capabilities and experience of the national commission concerned. The Bureau, while not defining the general theme of upcoming congresses, can make recommendations to the national commissions, in order to ensure that a theme will be broad enough to attract as many countries as possible.⁹³ As the CIHM's budget does not allow

⁹² Just as an example, let us mention the British volume on the First World War: Brian Bond et al. (eds.), *'Look to your Front': Studies in the First World War by the British Commission for Military History* (Staplehurst: Spellmount, 1999).

⁹³ Interview with then Secretary-General Piet Kamphuis (2008).

supporting the host commissions financially, the latter must guarantee that they will be able to host the congress, which usually includes government approval and support. That means that the Bureau is the instance checking the pre-conditions, before the issue of choosing the host country for an upcoming congress is presented to the general assembly.⁹⁴

The 1973 statutes stated that the Bureau should consist of a president, one or several vice-presidents, a secretary, an assistant secretary and – as an option – also a treasurer. By 1982, the ‘optional’ character of the treasurer’s position was changed to a permanent post.⁹⁵ Arguably, it is the key position in the board – not only because the treasurer administers the CIHM’s finances, but because his address doubles as the seat of the Commission, according to the statutes. As all treasurers so far have been Swiss, the CIHM operates under Swiss law.

Even before the adoption of the statutes, the CIHM had a president and up to five vice-presidents. By 1990, their number had increased to seven, which appeared abundant to then-President Cornelis Schulten, who reduced the number of the vice-presidents to two in 1991, one year after having entered office. The remaining persons of the board were merely named ‘members’ with no special functions, of whom there may be five to ten according to the present statutes.⁹⁶ In due course this has led to a ‘two level’ system: the ‘executive board’, consisting of the president, the two vice-presidents, treasurer and secretary-general, meets a few months before the annual congresses, usually in May or June, for one or two days to discuss current issues and plans for the next and future congresses. The ‘full board’ meets only once a year, during the annual congresses.

The statutes set no special requirements for a person to be elected to the Bureau, the only restriction being that not more than one person per country may be represented in the board.⁹⁷ Neither is there a *cursus honorum* – it is not required that a person standing up for president, for example, should have held other positions on the board before. Quite often, however, persons elected to

⁹⁴ Normally, candidacies for congresses are invited and discussed by the board well in advance, as the necessary time for preparing a congress is two to three years. Therefore, the board strives to assign future congresses several years ahead. When the Japanese commission had to withdraw its offer for hosting the 2013 congress in the wake of the 2011 tsunami and earthquake disaster, it proved difficult to find a country able and willing to take over at such short notice. Eventually, the Italian commission managed to organize the 2013 congress in Torino in a remarkably short time.

⁹⁵ CIHM statutes (1982), in: André Corvisier, ‘La Commission Internationale d’Histoire Militaire Comparée, 1982’ (CIHM archives: Dossier général).

⁹⁶ Interview with Honorary President Kees Schulten (2008). In order not to offend the seven vice-presidents who had been elected in 1990, their titles continued to be used, even though they were mere ‘members’. This helps to understand why Jürgen Rohwer was listed only as a ‘member of the board’ in the Revue’s no. 73, edited by the German commission (Stuttgart 1991), but signed the preface as ‘J. Rohwer. Vizepräsident der CIHM’.

⁹⁷ CIHM statutes (26.08.2005), Article 18.2.

the board have leadership positions in their own national commissions. Well-established personal contacts and networks are important, as are linguistic skills. Cultural awareness is crucial in an international environment where frictions between English- and French- (or other latinophone) language groups play a certain role. For this very reason, the makeup of the board tends to balance between members from different linguistic and regional backgrounds. Especially during the 'Cold War', presidents and secretary-generals usually came from Western, mainly Western European countries. According to Schulten, this had practical reasons, as Western members were not hampered by travel restrictions, and Western national commissions found it easier to fund the travel expenses. To compensate for this, a Soviet, later Russian, representative was appointed as one of the vice-presidents to maintain good contacts *'with the other side'* and later to facilitate access to Russian archives after the demise of the USSR.⁹⁸ These were highly respected historians and the directors of the Institute of Military History of the Soviet General Staff: in the seventies, Lieutenant-General Pavel Andreevich Zhilin served on the board, later General Dmitri Antonovich Volkogonov.⁹⁹ Among their counterparts from the U.S. were renowned historians such as Colonel Dr. John E. 'Jack' Jessup.¹⁰⁰ Although never formulated in the statutes, it emerged as an 'unwritten rule' to have representatives from the two 'super powers' in vice-presidential functions, while president and secretary-general came from smaller countries.¹⁰¹

Still, being effective in these key positions requires, as Cornelis Schulten and Piet Kamphuis – who served both as secretary-generals and then presidents – stressed, a strong position with leverage to solve problems, and the backing of one's own government.¹⁰² As then-Secretary-General Kamphuis pointed out, *'you need to have, as a member of the board, a kind of power basis and the support of your own commission. That's very important! You can't be secretary-general if you*

⁹⁸ Interview with Honorary President Kees Schulten (2008).

⁹⁹ General Dr. Dmitri Antonovich Volkogonov (1928–95) had been a Communist hardliner and ideologue before eventually becoming a convicted critic of the Soviet system, partly because of his research when writing biographies of Stalin and Lenin. He was director of the Institute of Military History from 1985 to 1991, when he was forced to resign because of his critical views. He briefly served as military advisor to President Boris Yeltsin and was a member of parliament.

¹⁰⁰ John E. Jessup (1927–2009) had served in the U.S. Army and the OSS during the Second World War and in Korea, eventually becoming a colonel in the Vietnam War. Following his studies at Georgetown University, where he graduated in Russian Studies in 1970, he was professor at George Mason University and Academic Dean of the American Military University. He also was president of the U.S. Commission of Military History.

¹⁰¹ Interview with current Secretary-General Erwin A. Schmidl (2013). Before 1990, however, no less than four CIHM presidents came from France.

¹⁰² Interviews with then-Secretary-General Piet Kamphuis and Honorary President Kees Schulten (2008).

*don't have a private staff working for you. Ilse Cuperus [Kamphuis' assistant] spends, let's say, 30% of her time in supporting me. As secretary-general, I have to do things in three languages, I don't have time to do it myself. I use the official translators of the [Netherlands] Ministry of Defence – there are weeks in which I have a translator only working for the International Commission.*¹⁰³

The increasing workload, and the need for the members of the board – and especially of the executive board – to become engaged in real work may be one of the reasons why the number of candidates for these offices have been rather limited in recent years. In 2010, for example, the number of candidates equalled the number of positions allowed by the statutes. As current Secretary-General Schmidl puts it, this is a far cry from earlier times: *'I still vividly remember how people actually campaigned to be elected at the first general assembly I attended, in Québec in 1995. It was a rather macabre spectacle.'*¹⁰⁴

So, written and unwritten rules, and practicality governs the decision who should become president and secretary-general. According to the statutes, the general assembly elects the president, the secretary-general, the treasurer and the other members. Once appointed, the latter vote who among them should serve as vice-president. These elections are to be held every five years, and persons represented in the board are allowed to be re-elected once, resulting in a maximum term in office of ten years.¹⁰⁵ Before being anchored in the 2005 statutes, this regulation had already existed as a 'gentlemen's agreement'. Professor André Corvisier, president from 1980 to 1990, is reported to have said (at the age of sixty-eight) that there should be no president over the age of seventy, and retired after ten years in office. So did his successor Schulten, who said that otherwise the CIHM would have turned into a *'Club of Old Men'*.¹⁰⁶ Given the fact that few participants in the congresses are under fifty, one might want to re-phrase: a *'Club of really Old Men'*.

Apart from the provisions laid down in the statutes, special 'Rules for the five-year statutory elections' exist, which were last adapted in Rabat in 2004. The elections are led by an election committee comprising at least three persons, appointed by the general meeting. Applications for a position on the board have to be endorsed by the respective national commission's president and secretary-general. During the elections of 1995, the candidate from Romania was not admitted because the signature of the president of the Romanian Commission was missing.¹⁰⁷ This regulation may seem formalistic, but it should ensure that

¹⁰³ Interview with then-Secretary-General Piet Kamphuis (2008).

¹⁰⁴ Interview with current Secretary-General Erwin A. Schmidl (2013).

¹⁰⁵ Articles 22 and 24, CIHM statutes (26.8.2005).

¹⁰⁶ Interview with Honorary President Kees Schulten (2008).

¹⁰⁷ General Ermei Kanninen (President of the Electoral Committee) to C. Schulten, Helsinki 30 June 1995 (CIHM archives: Dossier général, elections).

applicants have the support of their national commission and avoid frictions with the national commissions. At least formally, national commissions play a rather strong role in the CIHM.

The president and the secretary-general are certainly the key figures in the Bureau, and play a major role in shaping the activities of the CIHM. That many presidents and secretary-generals stayed in office for ten years or longer, when this was still formally possible, or passed from one position to another, also ensured continuity. Kees Schulten served for ten years (1980–90) as secretary-general under Corvisier and succeeded him as president (1990–2000).¹⁰⁸ This was repeated in 2010 when former Secretary-General Piet Kamphuis (2000–2010) was elected as president.

The presidencies from 1973 until today can be characterised in brief as follows: In the period of General Fernand Gambiez of France, CIHM president 1973–75, the first series of separate CIHM congresses took place, under growing responsibility of the national commissions. Having both a military and academic background, he managed to improve relations between the military and civilian/academic military historians, contributing largely to the '*prestigieuse image*' of the CIHM.¹⁰⁹ Under Bengt Åhlsund from Sweden (1975–80), the activity of the CIHM increased enormously. Both Gambiez and Åhlsund as well as French Professor André Corvisier (president 1980–90) critically assessed the development of the CIHM as well as of military history in general, repeatedly encouraging the national commissions to use the new concepts of social and 'mental' military history. They also pressed for more comparative studies – after all, the comparative approach was endorsed in the CIHM's official name.¹¹⁰

The era of Kees Schulten from the Netherlands, president 1990–2000, and Luc de Vos from Belgium, president 2000–2010, coincided with the end of the 'Cold War' and the following quest for a 'New World Order'.¹¹¹ In the new era, facing increasing budgetary restraints, the tendency to look to (military) history

¹⁰⁸ This continuity was even strengthened by the fact that the Belgian Patrick Lefèvre assisted Schulten as secretary-general from 1990–2000. They had experienced good cooperation before, and when Schulten ran for the presidential office, Lefèvre applied for the post of secretary-general – but this application should only be valid if Schulten was elected President. Patrick Lefèvre to LtGen Ermei Kanninen, Brussels 22 June 2000 (CIHM archives: Dossier général, elections).

¹⁰⁹ Opening speech by André Corvisier, in: *Acta* 6 (Montpellier 1983).

¹¹⁰ Ibid. and 'Opening speech by Bengt Åhlsund', in: *Acta* 3 (Bucarest 1978).

¹¹¹ The 'end of bipolarity' came with the opening of the Soviet Union under Gorbachev, the fall of the Berlin Wall and the 'velvet revolutions' in Eastern Europe (1989–90), and the dissolution of the Soviet Union (1991). This did not mark an 'end of history', however, but rather a 'New World Disorder' marked by conflicts and human tragedies all around the globe. In 2001, the formal establishment of the Shanghai Cooperation Organisation can be seen as a step towards institutionalizing the new 'multi-polarity', coinciding with the terrorist attacks of 11 September 2001 and renewed conflict in Asia.

for 'lessons', thereby increasing its appeal for the defence ministries authorizing travel funds, increased. This was occasionally mirrored in the themes chosen for the congresses, such as 'peace-keeping operations since 1815' for the 1995 congress in Canada, or 'counter-insurgency warfare' for the 2010 Amsterdam congress. Also, the end of the 'Cold War' was seen as a unique opportunity to get to know 'the other side of the hill'. Better understanding past conflicts, so it was hoped, could assist in avoiding future conflicts.¹¹² Being very different, yet strong personalities, every president was known and is remembered for individual professional traits or his personality, which he expressed during his speeches. General Fernand Gambiez is therefore remembered as the French 'war hero', while André Corvisier, the great scholar, embodied the 'typical Sorbonne professor'. Kees Schulten is a personality with a strong sense of humour, and is fortunately still taking part in the annual congresses. So does his successor, Luc de Vos from Belgium. Luc de Vos will most likely enter the CIHM's memory through his preference to use several languages in his speeches, sometimes driving the translators to despair, but charming the audience. His particular way of describing the Delft plates, introduced by Schulten as the official 'gifts' of the CIHM, and their image of '*a soldier – a Swiss soldier*' as the embodiment of the international approach of the Commission became legendary. The present president, Piet Kamphuis from the Netherlands, served as Schulten's assistant and successor as director of the Netherlands Institute of Military History, and loyally served as secretary-general under Luc de Vos for ten years. As such, he knows strengths and pitfalls of the international environment very well, which might be one reason why he adopted a new approach from the beginning of his presidency, emphasising the role of the Bureau as a team, delegating responsibilities and tasks to its members.

3.4. The Congresses

The CIHM, as will be remembered, originated in 1938 as a panel at the quinquennial International Committee of Historical Sciences (CISH) congresses, and gradually developed into an organization with its own publications, institutions and statutes, eventually organizing its own annual congresses. In addition it organized and presented a panel session at the CISH congresses every five years. Still, the CIHM congresses were and are an important mechanism for the organization as a whole: '*THERE everyone meets*', as then-Secretary-General Piet Kamphuis put it.¹¹³ It is therefore important to describe how these congresses developed over the decades.

¹¹² Opening speeches by Kees Schulten, in: *Acta 19* (Ankara 1994), and in: *Acta 20* (Warsaw 1995).

¹¹³ Interview with then-Secretary-General Piet Kamphuis (2008).

Before 1969, the CIHM was a rather loose structure, meeting in the framework of the quinquennial CISH congresses. The need to define a general theme for the next congress and the wish to intensify relations over the five-year intervals had led to the first 'intermediary' meeting in Paris in 1969, in order to prepare for the military historians' session at the next CISH congress in Moscow in 1970. The following reunion in Stockholm 1973 was meant to play a similar role in preparing for the upcoming CISH congress in San Francisco in 1975. To distinguish the different kinds of meetings, the CIHM held 'colloquies' whereas the word 'congress' was reserved for the major CISH events. Gradually, the CIHM meetings were referred to as 'congresses' as well. Two more factors had paved the way for the Stockholm conference: on the one hand, the Paris conference had been a success, and the CIHM wanted to repeat this experience. On the other hand, the CIHM wanted to approve its statutes as quickly as possible, which had been prepared by the French and Scandinavian commissions. As the CIHM was awarded the status of an 'international affiliated organization' of the CISH in 1972, the Stockholm meeting in 1973 can be perceived as the first distinct CIHM congress.

The meeting in the United States in 1975 represented another *novum* in the development of the CIHM congresses. In that year, the CISH congress was held in San Francisco. The CIHM had its usual panel at the CISH congress, but an additional CIHM conference was held in the week *before* the CISH meeting, in Washington, D.C. In 1982, when a CIHM congress took place in the United States again, then-CIHM President André Corvisier commemorated the advantages of the 1975 arrangements in his opening address: On the one hand, the location of the conference had made possible interesting excursions and battlefield tours in the Eastern United States. On the other hand, it had freed the military historians to attend more of the other academic sessions during the CISH congress.¹¹⁴ Due to the huge number of participants, the CISH congresses always had to allow for many parallel sessions, often made even more difficult by different sessions taking place in different buildings, separated by some distance.¹¹⁵ From 1975 on, the concept remained that the CIHM would organize its panel at the CISH congress, but in addition hold its own meeting, usually in the week before or after the CISH congress, and in the same place or at least close by, to ease travel requirements for those participants who wanted to attend both meetings.¹¹⁶ This meant not only to

¹¹⁴ Opening address by André Corvisier, in: *Acta* 7 (Manhattan 1984).

¹¹⁵ Erdmann, *Ökumene*, p. 87.

¹¹⁶ The following CISH congresses were held in Bucharest (1980), Stuttgart (1985), Madrid (1990), Montréal (1995), Oslo (2000), Sydney (2005) and Amsterdam (2010). The parallel CIMH congresses usually took place in the same cities. Exceptions were 1995 (the CISH met in Montréal, and the CIHM one week earlier in Québec) and 2000 (with the CIHM meeting in Stockholm one week before the CISH congress in Oslo). 2005 marked the only real departure from that rule, as the CIHM met in Madrid instead of Australia.

have CIHM members participate in the CISH congress, but also that the CIHM meetings '*could attract colleagues from other spheres, such as the very specialized field of diplomatic history.*'¹¹⁷ The organization of these congresses has remained the responsibility of the host commissions (even though the 1973 statutes had stressed the role of the Bureau), with the Bureau in a supporting role, which sometimes asked for diplomacy and tact. Most important, the financial arrangements were left to the host commission, with more or less support from their respective governments. Even though the participation fees are high, the organization always required additional financial help as well as in-kind support from government and other sources.¹¹⁸

Government support was almost unlimited for the next CIHM congress after 1975, held in 1976 in Teheran at a time when the Shah was still in power. Some participants still remember this congress as '*out of a one thousand and one nights' dream*', as one phrased it, although some had second thoughts about the social conditions in the country they visited.¹¹⁹ In 1978, the CIHM returned to North America, with the congress held in Ottawa. Then there was another one-year interval until the 1980 congress in Bucharest, which coincided with the CISH congress held in that city. From then on, the CIHM congresses took place regularly once a year, which shows their importance for the '*fonctionnement*' of the CIHM.¹²⁰ Most congresses took place in Europe. In addition, three congresses were organized in the U.S. (1975, 1982 and 2002), and three in Canada (1978, 1988 and 1995). In the early years, few congresses were held outside of Europe and North America: Teheran in 1976 and Tel Aviv in 1984 were the exceptions, followed by Seoul in 1986 and Istanbul in 1993. This has changed in recent years, with congresses organized in Rabat (2004), Cape Town (2007) and Rio de Janeiro (2011).

Apart from their academic significance, the congresses are important because they offer the chance for military historians from all over the world to meet, as well as to provide a framework for the administrative sessions of the Bureau and the committees, and for the general assembly, which is entitled to approve modifications of the statutes and the membership of new national commissions. Over

¹¹⁷ Opening address by André Corvisier, in: *Acta* 7 (Manhattan 1984).

¹¹⁸ Participation fees have increased over the years, since the 2010 Amsterdam congress amounting to 325.- Euros per participant. This includes participation in the academic programme as well as staff rides, receptions and dinners, and therefore can be seen as a fair deal, but has often been cited as almost prohibitive, especially when younger scholars are concerned. The creation of the 'PhD Panel' mentioned in the previous chapter was one effort to make participation more attractive for younger historians (Information supplied by Secretary-General Erwin A. Schmidl, 2013).

¹¹⁹ For this and other comments on earlier congresses, I am indebted to some of the older members of the CIHM who shared their recollections with me.

¹²⁰ On one copy of the 1973 statutes in the CIHM archives, there is a handwritten remark, most probably by then-Secretary-General Patrick Lefèvre, calling for a modification: '*régularisation du fait que les congrès sont devenus annuels.*'

the years, certain patterns developed.¹²¹ The congresses usually last for one week, starting with a reception, sometimes preceded by a sightseeing tour of the host city on Sunday evening. Usually, administrative sessions of the Bureau and the specialized committees are held on Sunday. The official opening session follows on Monday morning, with addresses by the host commission and the CIHM president. The rest of the week is devoted to academic sessions, often, but not always, organized in two or three parallel tracks. In earlier years, simultaneous translation in all the official languages was *de rigueur*, but this has become such a cost factor that translations have been reduced to two or three languages over the years, and even these are sometimes limited to the main track.¹²² Among the academic sessions are also the 'PhD Panel' for young historians and the 'round tables' on new or important books. On some of the evenings there are receptions or short excursions to military museums or similar attractions, but most participants also welcomed the free evenings which allowed to meet old friends and make new ones. The academic programme is interrupted, usually on Wednesdays, by an excursion or staff ride, normally to destinations of military history relevance. While accompanying persons also attend the evening receptions, and the main excursion, usually there are special – more touristic – programmes for them during the other days. Friday sees all reunited for the general assembly meeting and closing remark, followed by a major reception and dinner in the evening. All too fast, the congress is over again, participants say goodbye – 'until next year, until the next congress!'

Like in the CISH, arrangement of papers and programme has always been a major issue in the preparation of congresses.¹²³ The number of papers varied, but generally increased over course of time, with nineteen papers in Helsinki in 1988, forty in Poland in 1994, and fifty in Bucharest in 2003. The number of papers to some extent depended on the general theme – care was necessary to have themes that were wide enough to allow historians from all countries as well as specialists from all periods to participate. In some countries, participants have their trip paid by their superiors only if they present papers. This does not ease the task of the programme chairs and organizers, who face the task of arranging attractive and coherent panels, often in parallel tracks. Participation also depends on where the congress was held: with participants coming from around the globe, travel costs

¹²¹ As long-time former Secretary-General and President Kees Schulten put it in 2008: '*In Germany they like to drink beer, and the Italians prefer to drink wine. But the congresses are nearly the same as they were before.*'

¹²² English and French have become the main working languages, with German, Italian and Spanish sidelined over the decades. At some congresses, attempts have been made to provide German translation for specific panels, but this has been less than successful, undermining attempts to organize coherent panels by subject.

¹²³ Erdmann, *Ökumene*, p. 205.

have become an increasing issue. Warren Douglas, programme chairman of the 1978 congress in Ottawa, addressed both issues, choice of theme and distance, in his opening speech, when he expressed disappointment over the low number of participants.¹²⁴ In recent years, the number of participants has averaged between two and three hundred persons, while some more 'exotic' locations, like Rabat in 2004, attracted four hundred. Usually, between two thirds and three quarters of all attendees participate in the regular academic programme, the remainder attending what started as a 'ladies' programme' but has since become the 'accompanying persons' programme'.¹²⁵

Warren Douglas mentioned another important issue in his opening speech in 1978: the 'social programme' with receptions, visits to museums, staff rides and informal activities.¹²⁶ Already at the first 'intermediary' meeting in Paris 1969, excursions were one of the major reasons for success. The congresses in Washington, D.C. (1975) and Teheran (1976) continued with that tradition – both countries had a lot to offer, such as battlefield-tours of campaigns from the American Civil War or the War of Independence, or the abundant vestiges of Persian culture. Apart from the informative and touristic value, excursions and similar activities facilitated networking. In his opening speech in Bucharest in 1980, President Bengt Åhlsund underlined the great significance of personal contacts as an '*intangible advantage*' for international scholarly cooperation.¹²⁷ As many participants brought their partners, a programme for accompanying persons was established, and increasingly bonds of friendship developed between wives and partners as well. Åhlsund's successor André Corvisier did justice to this development, when he spoke of the CIHM as a '*grande famille*' in 1981,¹²⁸ and he compared the CIHM and the national commissions to the concept of nuclear family and extended family of the Serbian *Zadruga* in 1982,¹²⁹ and even quoted Shakespeare's '*We few, we happy few, we band of brothers*' in 1993.¹³⁰ To bring the partners, and occasionally children to the congress became a normal procedure. Queuing up for the registration at the congress in Trieste in 2008 for example, one could hear the first conversations between participants from different countries, seeing each other again after one year, asking about the well-being of the families, e.g. between an Austrian and a Polish national: '*Gdzie żona?*' ('Where's

¹²⁴ Opening speech by Warren Douglas, in: *Acta 4* (Ottawa 1979).

¹²⁵ In recent years, some of the younger participants have voiced concern over rather 'traditional' attitudes regarding the accompanying persons.

¹²⁶ Warren Douglas, 'Opening speech', in: *Acta 4* (Ottawa 1979).

¹²⁷ Opening speech by Bengt Åhlsund, in: *Acta 5* (Bucarest 1981).

¹²⁸ Opening speech by André Corvisier, in: *Acta 6* (Montpellier 1983).

¹²⁹ Opening speech by André Corvisier, in: *Acta 7* (Manhattan 1984).

¹³⁰ Opening speech by André Corvisier, in: *Acta 19* (Ankara 1994).

your wife? Haven't you brought her with you?'). At the 2004 congress in Rabat, at the closing ceremony Lieutenant-General Bouchaib Arroub, head of the host delegation, made special reference to the children and teens attending the congress, as *'they are our future'*.

Underlining this perception of the CIHM as a family, the programme of the Lisbon congress in 1998 included the point *'family photo'*, and this term has been used ever since. When the revised statutes of 2005 defined the CIHM's aim as *'to foster and co-ordinate military historians' research in a spirit of international friendship'*, this reflected these developments – whereas former versions of the statutes had only spoken of *'international understanding'*.

In some cases, conference themes coincided with anniversaries of major events of particular relevance to the host countries. This was evident in some cases, such as the 1983 congress in Vienna, the 300th anniversary of the second Turkish siege of Vienna in 1683, or the 1989 congress held in Paris marking the 200th anniversary of the French Revolution. This was reflected in the congress themes – *'Europe and the Ottomans – Conflicts 1500–1800'* in 1983 and *'The Influence of the French Revolution on the Armies in France, Europe and the World'* in 1989. The congress in Turin in 1992, on the 500th anniversary of Columbus' voyage, aptly had the theme *'The Discovery of the New World and its Influence on Military History'*. The 1999 Brussels congress, coinciding with NATO's 50th anniversary, was about *'Military Alliances since 1945'*. Other cases might be less evident, such as the Helsinki congress of 1988 marking the seventieth anniversary of the Finnish Armed Forces, with a non-related double theme, *'Tactical Developments in 1750–1830 & Intelligence Service and Military Decisions in Europe during the Second World War'*. 1988 was an exceptional year in the history of the CIHM, with two international congresses – one in Helsinki in June and a second one in Montréal in August.¹³¹

One reason for 'anniversary themes' is to attract visitors – not a new idea, as even for the first international historical congress in The Hague 1898, the organisers believed that the festivities on the coming of age of Crown Princess Wilhelmine would attract more participants.¹³² In addition, obviously important for the CIHM, anniversaries help the national commissions to get extra financial support from their government.¹³³ As mentioned before, such support is necessary. Therefore, the Bureau insists on written assurances from the appropriate authorities before assigning a congress to a national commission. In Trieste in 2008, then-CIHM President Luc de Vos announced that the Bureau had already *'received the necessary letters'* for the following congresses.

¹³¹ Additional international conferences were occasionally organized by national commissions, such as 1998 in Helsinki or 1999 in Tel Aviv, but these were not numbered.

¹³² Erdmann, *Ökumene*, p. 20.

¹³³ Interview with then-Secretary-General Piet Kamphuis (2008).

As mentioned before, the general theme of the congress had to be wide enough to attract participation, and to allow historians from different countries to present their papers. There is a rule that each country is entitled to present at least one paper, with the unwritten addition that larger delegations may present a proportionate number of papers. In theory at least, paper proposals are made via the national commissions, although in practice communication usually runs not only through the national commissions, but also between individual presenters and the congress organizers. Conference themes are proposed by the host commissions, and finalized in discussions with the board and the general assembly.¹³⁴ There always will remain the issue of some highly interesting topics holding more attraction for some countries than for others. When the topic of 'Coastal defences and invasions' (*Défense et invasions côtières*) was chosen for the 1973 congress, this was expanded on the initiative of Vice-President Pavel Zhilin (USSR) to include naval bases and bridgeheads, but still held less appeal for inland countries. Secretary-General Albert Duchesne duly invited the latter to contribute articles on maritime trade.¹³⁵

To ensure the appeal of a congress theme for as many scholars as possible, the calls for papers usually defined various *nuances* of the general theme, thus allowing for a variety of aspects and approaches. For the 2005 congress in Madrid, the general theme was 'Terrestrial and Naval Power at the Age of Trafalgar', with the following sub-themes:¹³⁶

1. *Prior context for the military action*

- Politics and strategy in the European scenario, alliances and conflicts
- Military thought and theory of warfare, treaties, and doctrine
- The economy of the European Powers and the financing of wars: Budgets, assignments, and the military industry
- Organization and recruitment systems of the military forces

2. *Land military practices*

- Tactical experiences and innovations, combat use of different military corps
- Combat techniques and the training of forces
- Personal and collective weapons
- Politics, land and naval blockades

¹³⁴ Current Secretary-General Erwin A. Schmidl remembers that the theme of the 2009 congress, held in Oporto, had been discussed at the general assembly in Cape Town two years before, and had been widened in scope to include the period of the Napoleonic Wars not only in Europe and the Americas, but also in Africa and elsewhere.

¹³⁵ Albert Duchesne, 'Vers le colloque international d'histoire militaire à Stockholm an août 1973', in: *RIHM* 31 (Brussels 1971), p. 306.

¹³⁶ *ICMH Newsletter*, no. 4 (Fall 2004).

3. *The Naval World and the Battle of Trafalgar*

- Naval technology, arsenals and the naval organics of the Powers
- Military and auxiliary corps
- Naval tactics, privateers, prizes, and maritime tribunals
- Combat in the Battle of Trafalgar in its different aspects, consequences, historiography, and sources

4. *Non-European World*

- Land and naval wars, politics and strategy, military theory, and any of the topics listed above. Paper proposals in this aspect will be considered broadly, across oceans, seas, and continents.

One year later, in Potsdam, the general theme being 'Nation State, Nationalism, and the Military', the organisers proposed the following sub-themes:

- Early Forms of Nationalism Before 1789
- The Long 19th Century (1789–1918): Revolutions, Movements of Liberation, Nation Building
- Colonialism, Imperialism, and non-European States
- The Age of the World Wars: Nationalism, Class Struggle, and Totalitarianism
- The Cold War and the Rise of New Nations
- Nationalism and "New Wars"
- Transcending the Nation: Hired Soldiers, Alliances, Supra-National Forces

To this were added concrete aspects and questions, to allow for a comparative approach:¹³⁷

- Is the military the driving force behind state building, or do states generate military forces?
- To what extent do states get militarized, and to what extent does the military come under the influence of nationalism?
- What is the role of military protagonists beyond traditional nation states?
- History of military thought: how does contemporary thinking reflect the relationship between the military and nationalism?
- To what extent does the military serve to secure internal stability?
- How do the concepts of Nation, Religion, or Ideology serve to legitimize the military?
- What are the myths, propaganda, and self-perception of the military within the nation state?

¹³⁷ *ICMH Newsletter*, no. 6 (Fall 2005).

South Africa adopted a similar approach in 2007, when the organizers formulated precise questions in connection with the overall theme 'Regions, Regional Organisations and Military Power'. Unfortunately, eventually few presenters adhered to these questions in their papers.

The host commissions decide which of the proposed papers should be presented and in what sequence. This is a tricky process, especially when there are two or more parallel sessions. The logic behind the way in which papers are organized into panels in the academic programme is not always evident. At the 1985 Stuttgart congress, the organisers chose to have many different approaches per session.¹³⁸ In Trieste in 2008, the programme followed a logical order: theory before practice, general before particular. Usually, chronology and topical coherence are used as guidelines.

The opening speeches by the CIHM presidents at the congresses, and the prefaces of the relevant CIHM publications show their perception of military history and how they saw the role of the CIHM. As we have seen, the socio-economic approach in the historical sciences had prevailed by the seventies. Anglo-Saxon and French military historians in particular gradually began to integrate social, cultural and mental aspects in their studies on military history. This trend was reflected in the development of the CIHM congresses at least to some extent. When the theme 'Military Technology and its Impact on Strategy and Tactics' was proposed for the 1975 congress, this followed the traditional perception of military history, but Secretary-General Albert Duchesne added that this could include the influence of the armament industry on economy and society as well.¹³⁹ Eventually, the majority of the papers presented during the 1975 congress concentrated on technological innovation with regard to warfare, with the remarkable exceptions of professors André Corvisier and Allan R. Millett. The former stressed the influences on society and economy, while the latter gave an overview on the state of military history as it was perceived in the United States at that time ('American Military History – Struggling Through the Wire'). At the 1973 congress in Stockholm, A. Thunborg, then under-secretary of state in the Swedish ministry of defence, argued that '*utilitarian motives [i.e. the application of historical findings for future warfare] [were] an argument of diminishing importance*' for military historians and that the role of military psychology and socio-cultural conditions was of greater significance than technology and tactics.¹⁴⁰ Nevertheless, most of the Stockholm papers were on operational history, and few, focussing on military doctrines, managed to put the military into a political con-

¹³⁸ Opening speech by Jürgen Rohwer, in: *Acta* 10 (Freiburg 1986), p. 11.

¹³⁹ Albert Duchesne, 'Vers le colloque international d'histoire militaire à Stockholm an août 1973', in: *RIHM* 31 (Brussels 1971), p. 307.

¹⁴⁰ Opening speech by A. Thunborg, in: *Acta* 1 (Brussels 1975).

text. Emphasising the economic, social and cultural context of military history remained a major issue for the CIHM leadership and its more academic-oriented members, but was not always reflected in the papers.

In his opening speech at the 1976 Teheran congress, President Bengt Åhlsund acknowledged that the old concept of '*Kriegsgeschichte*', 'history of war' or 'operational history', still prevailed in some countries, while interest had risen for economic, ideological and social problems. At the same time, he warned that the new approaches themselves one day would become as traditional as concepts from the nineteenth century: '*plus ça change, plus c'est la même chose*'.¹⁴¹

In the seventies and eighties, the general themes of the congresses varied. Some implied the social aspect, such as in Bucharest 1980 ('Army and Society'), or focussed on strategy (Teheran 1976), while the majority of themes concentrated on traditional aspects of warfare. Appeals to incorporate interdisciplinary approaches and aspects showed little impact on the papers. In the nineties, some military historians within the CIHM seemed more open for ideological and intellectual aspects, indicated by the theme of the 1990 Madrid congress, 'The Influence of Military Thought about the War during the Last Five Centuries'. Themes tended to be of a universal character, which easily allowed integrating social, economic or psychological aspects in addition to traditional operational history, such as 'War and the Encounter of Civilisations' in Lisbon in 1998, 'Total War and Total Defence' in Stockholm in 2000, 'Colonial Warfare' in Rio in 2011 or 'Technology and Warfare' in Sofia in 2012.

Some themes specified a certain time period, such as the Late Middle Ages (1346–1526) in Vienna in 1996, the Thirty Years' War in Prague in 1997, the Age of Enlightenment in Washington DC in 1982, the Napoleonic Wars, 2005 in Madrid and again 2009 in Oporto, the First World War in Stuttgart in 1985 or the Inter-War Years (1918–39) in Istanbul in 1993. In some cases, specific reference was made to the modern period, 'Conflicts after 1945' in Ottawa in 1988 or 'Military Alliances since 1945' in Brussels in 1999.

Some congress themes concentrated on strategy, such as Teheran in 1976, 'Influences on Strategy and Tactics', Zurich in 1991, 'War and Mountains', or Athens in 2001, 'Military Conflicts and Twentieth Century Geopolitics'.¹⁴² The 2007 congress in Cape Town addressed a topic of particular importance to South Africa, 'Regions, Regional Organisations and Military Power'.

After the 1980 congress in Bucharest, 'Army and Society', the theme of the 2003 congress, again held in Bucharest, showed a distinct reference to the 'new' socio-economic approaches to military history for the first time, concentrating

¹⁴¹ Opening speech by Bengt Åhlsund, in: *Acta 3* (Bucarest 1978).

¹⁴² In addition, the papers of Etienne Rooms, João Ribeiro da Silva, Antonio José Telo and Ioannis Loucas at the 2002 congress in Norfolk also focussed on geostrategy and geopolitics.

on the media, 'War, Military and the Media from Gutenberg until Today', followed by economic aspects in Rabat in 2004, 'The Economic Aspects of Defense through the Major World Conflicts'. This does not mean that all papers presented reflected these developments. It is revealing that as late as 2008, when the theme of the Trieste congress, 'Military Conflicts and Civil Population', obviously targeted socio-military relations, some papers – such as those by Valeria Rosato and Manuel Antonio Pereira Couto – were singled out for praise explicitly because they applied a sociological or socio-historical approach.¹⁴³

The aspect of 'learning from history' was repeatedly mentioned: new findings should help to understand the causes of war in order to prevent future conflicts. This rather 'missionary' appeal had already been expressed at the 1983 congress in Vienna, which focussed on the relations between Europe and the Ottomans. The CIHM, the president of the Austrian Commission Johann Christoph Allmayer-Beck argued, provided a unique opportunity to get to know *'the other side of the hill'* thus enlarging the knowledge about conflicts and helping to understand their causes.¹⁴⁴ This, according to present CIHM President Piet Kamphuis, has remained one of the major advantages of the CIHM.¹⁴⁵ In 1994, his predecessor Kees Schulten had stressed: *'The whole point of our endeavours is to work together for the future.'*¹⁴⁶ At the Trieste congress in 2008, the representative of the Italian Armed Forces, General Vincenzo Camporini, Chief of the General Defence Staff, expressed his hope that the findings of military history would help to understand contemporary conflicts and thus avoid future ones *'pour un monde plus juste'*.

In recent years, for a variety of reasons including the issue of funding, a tendency can be seen to stress the 'learning' aspect in a more applicatory fashion, making research more 'relevant' in the eyes of those attributing funds. This was reflected in the opening speeches of the congresses from the nineties on. These appeals for the 'new application' of military history also showed in congress themes and papers. Some had a clear reference to 'lessons learned', such as the congresses of Warsaw in 1994, 'National Insurrections since 1794', or Québec in 1995, 'Peacekeeping 1815 until Today'. The challenge of this 'new applicatory military history' is finding a good balance between past and present conflicts. Honorary President Kees Schulten in his closing speech on the Trieste congress in 2008 used the volcano as metaphor: An extinct volcano still provides fertile soil. So do findings of military history from the past, even from a very distant

¹⁴³ Both young scholars presented their papers, which were praised for their quality, during the first 'PhD workshop' during the Trieste congress. Rosato, who is a sociologist, gave an insight on the conflicts and peace process in Colombia based on her personal experience. Perreira Couto presented a socio-historical case study of military impact on hospitals in Portugal.

¹⁴⁴ Opening speech by Joh. Christoph Allmayer-Beck, in: *Acta* 8 (Wien 1983).

¹⁴⁵ Interview with P.H. Kamphuis (2008).

¹⁴⁶ Opening speech by Kees Schulten, in: *Acta* 20 (Warsaw 1995).

past, such as Antiquity. In contrast, present conflicts like Afghanistan and Iraq are like a volcano in full activity: still too recent to provide 'fertile soil' in the form of accessible sources, especially sources from both sides, and including the danger of offending the parties involved in these conflicts.¹⁴⁷

3.5. CIHM Publications

In addition to the congresses, the CIHM also emphasized the publication of research by military historians. As has been mentioned before, 'founding father' Albert Depréaux started publication of the *Revue Internationale d'Histoire Militaire* in 1939. After the Second World War, the *Revue* was usually published by national commissions on behalf of the CIHM, more often than not focussing on themes of 'national' interest. By now, ninety volumes of the *Revue* have been published. Number 89 published by the Italian commission in 2012, *Airpower in the 20th Century: Doctrines and Employment, National Experiences*, emphasized an 'international' approach once again, inviting contributions from other commissions, and a similar line was followed by the French commission with number 90, focussing on blockades.

When Piet Kamphuis, the CIHM's current president, was elected as secretary-general in 2000, he was aware of the need of a more regular communication between the national commissions. In June 2003 appeared the first issue of the *CIHM Newsletter*, at first published only in English, but from number 2 on also in French (*Bulletin d'information*) and in German (*Mitteilungsblatt*). It is published twice a year, reporting on past and future congresses and the activities of the specialized committees, and upcoming conferences. Occasionally, it also contains more general and scholarly articles. Twenty issues have been published so far.¹⁴⁸

The third line of publications are the *Acta* volumes, where all papers from the congresses are published, starting with the Stockholm congress of 1973. Sometimes, they also include papers which could not be included in the congresses. Publication of the *Acta* remains an obligation of the national commission hosting the congress, and is usually a major undertaking. At least six congresses resulted in two-volume *Acta* publications.¹⁴⁹ Taking account of the possibilities of electronic publishing, the CIHM general assembly decided in 2011 that it was acceptable to have the papers published in electronic format only, and the papers of the 2011 Rio congress were duly distributed as a CD, in addition to being accessible on the internet. This has met with mixed reception, however.

A fourth element of outreach was added to the CIHM's activities more recently. As several commissions already had their own homepage, the Dutch commission

¹⁴⁷ This comparison was repeated by Kees Schulten in an interview with the author (2008).

¹⁴⁸ Issue 20 was published in June 2013.

¹⁴⁹ These were Helsinki and Montréal (both 1988), Paris (1989), Zurich (1991), Trieste (2008) and Oporto (2009).

– with the director of the Netherlands Institute of Military History and president of the Dutch commission Piet Kamphuis having been elected secretary-general of the CIHM in 2000 – started a CIHM website in the early 2000s. Following appeals to have a website of its own, a new CIHM homepage eventually became operational in late 2012, and is now accessible at www.icmh.info or www.histmil.info.¹⁵⁰ It is offered in all five official languages of the CIHM, English, French, German, Italian and Spanish, although not all documents are available in all languages.

Finally, the *Bibliography* is still considered a most important CIHM publication. Following the agreement with Brill publishers, it is published by this renowned company as two issues per year. Whereas the *Bibliography* used to be distributed in paper form to the national commissions in previous years, it will be published in electronic format in the future, easier accessible on internet. In due course, all volumes will be available on the internet as well.

3.6. Problem fields and recent developments

In 1908, German historian Adolf von Harnack wrote on the eve of the international historical conference in Berlin that science is by definition international, but that this supra-national approach is aided by international meetings: *‘Die Wissenschaft ist an sich international und hat keine Geheimnisse, ob sie gleich in jeder Nation ihre „Heimlichkeiten“ besitzt. [...] Die Wissenschaft war schon längst international, als die Wirtschaft noch hinter unzähligen Mauern und Schlagbäumen saß. Sie würde freilich auch ohne Kongresse international bleiben, aber sie würde, wenn sie auf sie verzichtete, auf ein zweckmäßiges Hilfsmittel verzichten, welches die Zeit ihr an die Hand gibt.’*¹⁵¹

Looking at this statement in a reciprocal aspect: how does internationality affect science, and in particular military history within the CIHM? We have already learned about the advantages of getting to know the view from ‘the other side of the hill’. But the devotion to internationality entails problems as well. Language has always been a major issue. An international scientific organization such as the CIHM has to ensure that its members can communicate with each other, but has to restrict the number of languages permitted to use at congresses in order to limit the high costs of simultaneous translation. The CIHM had six working languages until 2005 (French, English, German, Italian, Spanish

¹⁵⁰ The French abbreviation CIHM was not available as URL with an international code, and therefore the English abbreviation was used, with the alternative ‘histmil’ for ‘histoire militaire’ to appeal to a Francophone audience. Information by Secretary-General Erwin A. Schmidl, who organized this endeavour with the help of Austrian IT firm PCA (Thomas Fillafer and Philipp Fuchs) as well as Stefan Mach from the Austrian State Archives. The translations were made possible through the untiring assistance of Eric Bastin, Colonel Flavio Carbone, Colonel (R) Herminio José Fernández García and Pat Harahan.

¹⁵¹ Adolf von Harnack, ‘Der vierte Internationale Kongreß für historische Wissenschaften zu Berlin’, in: *Internationale Wochenschrift* 2 (1908), column 514, quoted from: Erdmann, *Ökumene*, p. 65.

and Russian), when Russian was dropped. The suggestion to adopt Arabic as an additional working language in 2005 was not approved.¹⁵² For practical reasons, English, French and the native language of the host country are nowadays used at congresses, with translations being provided at least in the 'main track' lecture halls. The quality of the translations has become an issue as well, made more difficult by the special terminology and the fact that many of the presenters are not native speakers of English or French. The old postulate remains that historians should speak at least two languages other than their native tongue, but in practice this is not always the case. Whereas the French as well as most European countries mainly used French in the early years, eventually English gradually prevailed. This development coincided with the enlarged membership as well as with the growing number of participants from the United States, who always constitute one of the biggest delegations on the CIHM congresses. French remains important, though, particularly as far as the *Revue* is concerned.

To some extent this is reflected in the famous Delft plate handed out as gifts from the CIHM to local authorities during congresses. It shows the Swiss soldier from the eighteenth century, with the upper text in French and the bottom one in English. As former CIHM President Luc de Vos explained, this reflected that the CIHM's roots were French, while its future would be English.¹⁵³



The famous Delft plate handed out as a present of the CIHM to local authorities since the days of the Schulten presidency.

¹⁵² *ICMH Newsletter*, no. 6 (Fall 2005).

¹⁵³ Remark by then-President Luc de Vos at the Trieste congress (2008).

Nowadays, English is perceived as *the* world language. This parallels the CIHM's dual agenda of 'enhancement': overcoming 'euro-centrism' by evolving into a truly international organization, and improving in quality at the same time. In comparison to the 'European Club of Old Men', as which the CIHM might have been perceived prior to the seventies, today's CIHM is a mainly European and North American Club, but increasingly includes major regional overseas powers, such as South Africa, Argentina, Brazil, the People's Republic of China, Indonesia, Japan, South Korea and the United Arab Emirates, as well as Cameroon and Senegal. Some overseas countries have different military traditions than European countries, and sometimes different approaches to historical research as well. Will geographical expansion eventually entail a loss of quality?

This was one of the reasons why a 'Task Force Excellence' was established in 2006, to increase the appeal of the CIHM particularly for younger scholars. One result was the concept of holding a workshop for younger scholars during the annual CIHM congresses.¹⁵⁴ The first one, in Trieste in 2008, was well received and has since become a permanent and important feature of the CIHM congresses.

Sometimes, the international stage is compared to a 'minefield'. These mines include cultural sensitivities of all kinds as well as traditional hierarchical habits which are stricter in some countries than in others. There are different perceptions of time as well as different approaches to historical scholarship. And, of course, history – especially national history – is often viewed differently in different countries. South Eastern Europe is a good, but not the only example, where one country's victory is seen as a defeat in another country, where occupations are variously interpreted as spreading a superior culture or oppressing the local people, and where even geographical terms can lead to heated debate – 'Macedonia' being an obvious, but by no means the only example. All these issues affect the functioning of an international organization like the CIHM. The Bureau and the host commissions need tact and diplomacy in order to prevent these frictions from playing a major role in the CIHM. This might especially be the case with papers focussing on 'hot' issues.¹⁵⁵ Here Schulten's metaphor of the active volcano could prove to be true.

¹⁵⁴ *ICMH newsletter*, no. 10 (Fall 2007).

¹⁵⁵ In the printed programme for the 2008 congress in Trieste, a Turkish paper is listed: *Le terrorisme et la menace asymétrique: les activités menées contre la Turquie de début du XXème siècle à aujourd'hui*. This might have included references to events in Armenia (the infamous massacres, which are classified as attempted genocide by some historians) in 1915. The paper was eventually cancelled, and former President Schulten suggested that this might have been done in order not to offend the Armenian minority in the city of Trieste (Interview with Honorary President Kees Schulten, 2008).

4. Conclusions

In 1938, the Commission of Compared Military History (now CIHM) was established by a core group of European historians, led by Albert Depréaux of France, in the framework of the International Committee of Historical Sciences, the CISH, whose roots lay in the dualist phenomena of nationalism and cosmopolitanism in the late nineteenth century. The CIHM, composed of national commissions, survived the Second World War and continued its activities, meeting during the quinquennial CISH congresses and publishing its own journal, the *Revue Internationale d'Histoire Militaire*. In 1972, the CIHM's status was upgraded from a mere 'internal commission' to that of 'affiliated international organization' within the CISH. By then, the CIHM had expanded its membership, including the United States as well as a few other non-European countries. In 1973, the organization approved its own statutes which were significantly modified in 2005. Ever since 1973, the CIHM managed to increase its activity, mainly by organizing its own congresses, which have taken place on an annual basis since 1980. In the course of time, the national commissions acquired increased responsibility for the organization of the congresses, and three specialized committees, one for bibliography, archives and education were established. The CIHM improved its international profile, now comprising some forty countries from all over the world.

How did the aims of the CIHM evolve? In 1973, the organization defined its aim as '*to foster and co-ordinate military historians' research in a spirit of international understanding*'. This has remained the central purpose of the organization to this very day. The CIHM has expanded its membership (and continues to do so), has increased the number of publications and shortened the interval between the congresses. These congresses have developed into a core element of the CIHM, allowing participants to get to know each other better, and together work towards overcoming national biases. The CIHM developed the perception of being a 'family', or a 'band of brothers'. This development was reflected by a change in the statutes, where the CIHM's aim was changed from '*in a spirit of international understanding*' to: '*... in a spirit of international friendship*'. While the CIHM really *fostered* military historians' research, however, one could question whether it also *coordinated* it. In the CIHM, there has never been an open discussion about what definition of military history should be valid within the organization. Nevertheless, during the seventies, the CIHM Presidents Bengt Åhlsund and André Corvisier appealed to the members to drop the applicatory approach of traditional operational history (the '*Kriegsgeschichte*' or '*l'histoire-batailles*') in favour of new social, economic, ideological, cultural and mental aspects of military history. The development of military history towards integrating these aspects was promoted by French and Anglo-American scholars in the seventies and eighties, including the CIHM leadership, but was not immediately reflected in the papers and con-

gress themes. In recent years, one could argue that a more 'applicatory' approach prevailed, looking for potential 'lessons' for the present in earlier conflicts, especially counter-insurgencies. In contrast to the socio-economic approach, appeals for the 'new applied military history' were echoed more rapidly by the congress themes and the papers.

Another approach, also looking for 'lessons', but of a different kind, was the 'missionary' approach: The findings of military history should be applied, not for designing future battles, but rather to better understand the causes of conflict in order to prevent future war. Here again, the CIHM reflected developments that had taken place in the world of military history, displayed most prominently by Keegan's cultural approach, as emphasized in his *Face of Battle* and later writings. To some extent, one could trace this approach back to the very early days of international scholarly congresses in the late nineteenth and early twentieth centuries, reminiscent of the cosmopolite and pacifist agenda preceding the Great War.

5. Diamonds and Rubies: Afterthoughts and Acknowledgements

This essay, outlining the development of the International Commission of Military History (ICMH or CIHM from its French name) originated from a master's thesis submitted to the Helmut-Schmidt-University (University of the Federal Armed Forces) in Hamburg in 2009. The thesis, written shortly after the 2008 CIHM congress in Trieste, contained a chapter entitled: 'From Stockholm to Trieste...' because the thesis was submitted in autumn 2008, shortly after the congress in Trieste. As the 2013 congress will take place in Italy again, the revised thesis could well be called 'From Stockholm to Italy', referring to the CIHM's development since becoming an organization of its own with the conference in Stockholm in 1973, or 'From Zurich to Turin', if we take the creation of the CIHM in 1938 as a starting point, seventy-five years ago.

Mankind likes to commemorate. This is true for events in personal life, such as birth and wedding, but also and especially in the sphere of historical science. Anniversaries of historical events tend to provoke a multitude of new scholarly and popular publications, congresses and festivities. While there will be hundreds of publications commemorating the First World War centennial in 2014, there is only one marking the seventy-fifth anniversary of the CIHM. You are holding it in your hands.

Originally called *Commission d'Histoire Militaire Comparée*, it was a mere panel session in the context of the international historical congresses organized at five year intervals by the *Comité International des Sciences Historiques* (CISH), which is now part of the UNESCO network. Over the years, it eventually became an organization of its own within the CISH, the *Commission Internationale d'Histoire Militaire [Comparée]* (CIHM) holding annual international congresses of its

own, and with a series of publications, it has a profound impact on military history research worldwide. Just as the meaning and significance of military history changed during those seventy-five years, the CIHM itself changed in the course of the years. In the sense of commemoration, this work will focus on the development of the CIHM as an international scientific organization.

A comparable undertaking in the sphere of personal life would be the keynote speech on a diamond wedding anniversary. The speaker would congratulate the couple and tell the audience how they got to know each other, what challenges they had to face, how they survived war, how they raised their children and what secret ingredient helped them to stay happily together for three quarters of a century. In the background, there would be larger-than-life pictures of the couple projected on the walls. But perhaps the speaker, during his preparation, would notice that most of the anecdotes in his speech refer to the last forty years of the marriage. Among the photographs, which he had gathered before, there would be hundreds for the second half, but only ten for the first thirty-five years. This was not without reason: Maybe the husband returned home as a prisoner of war and the couple did not harmonise as well as it did before. It took years until they overcame their problems and decided, forty years ago, as a sign of renewed love, to marry again and have their first child. In the end, the keynote speaker would conclude: Not only had this couple been together for seventy-five years, they had also managed to bring their relationship to a higher level forty years ago. Thus, the speaker would argue, both anniversaries have to be celebrated: the 'diamond' and the 'ruby' wedding.

In the case of the CIHM, the situation is similar. Not only is there a lack of sources as far as the years between 1938 to 1973 are concerned, but the year 1973 marked a milestone in the development of the organization, as it started organizing its own congresses, adopted its own statutes, and grew into an organization of its own. The differences were so significant that we have to speak of both 'diamond' and 'ruby' anniversaries when celebrating the CIHM in 2013.

Although my essay, in its present form, is part of an anniversary publication,¹⁵⁶ my own interest in the subject emerged well before, and stemmed from my interest in history as a whole. History, in the scientific sense of the word, is relying substantially on the written and spoken word: After all, the objects of history lie in the past and are gone, so words are required to bring those objects to the present in order to be able to analyse them. But words are also used – and are meant for – dialogue and discussion. That is where scientific organizations, including their congresses, come onto the scene: in addition to journals and other publications, which are, of course, a major means of scientific dialogue,

¹⁵⁶ Indeed, when I interviewed then-Secretary General (now CIHM President) Piet Kamphuis while researching my master's thesis in 2008, he already suggested that the thesis would be of interest for the upcoming anniversary.

organizations represent a highly institutionalised way of scientific dialogue, maybe even the paragon of dialogue between scholars. To see how these rules of scientific exchange have been established in the case of the CIHM and how they have been altered in the course of time, parallel to the development of history as science, of military history in particular and even of the current situation with regard to international relations, is certainly the main academic incentive of this publication.

5.1. Central Aspects and Methodology

The title 'history and development of the CIHM' combines two basic elements: history and development. The one, 'history', implies an overview of the events related to the CIHM, which is usually done in a more or less chronological order – by writing the history of the CIHM, one is likely to tell the story of the organization.¹⁵⁷ But a narrative discourse is not necessarily the only form to be chosen by historians.¹⁵⁸ There are non-narrative and even anti-narrative ways as well.¹⁵⁹ In contrast to the non-narrative forms (such as annals and chronicles), history narrates events in order to give a sensible structure and to distinguish itself from the mere alliteration of facts.¹⁶⁰ It therefore tells a story – which by its very nature implies a departure from objectivity. But 'telling a story' must be accompanied by

¹⁵⁷ Note the etymological relation between 'history' and 'story', which becomes even more obvious in other languages, e.g. in German the term *Geschichte* is used in both senses. Thus, one can assume that history – at least to a certain extent – includes telling a story, which of course is the least scientific element of it. This is a golden opportunity to quote Hegel, who wrote in his *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte* that: '*Geschichte vereint in unserer Sprache die objektive sowohl als subjektive Seite und bedeutet ebenso gut die historiam rerum gestarum als die res gestas selbst; sie ist das Geschehene nicht minder wie die Geschichtserzählung. Diese Vereinigung der beiden Bedeutungen müssen wir für höherer Art als für eine bloß äußerliche Zufälligkeit ansehen.*' Gottfried W. F. Hegel, *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*.

¹⁵⁸ This cannot be discussed without the challenging work of Hayden White, *The Content of the Form: Narrative Discourse and Historical Representation* (Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1987). White, who also wrote '*Auch Klio dichtet*', has as his main argument that the content of every kind of historiography depends on its form, thus history cannot be seen as (or transformed to) an objective, positivistic science in analogy to the natural sciences. White makes a distinction between an historical discourse that narrates and a discourse that narrativizes, where there is no narrator and where things seem to speak for themselves. Hayden White, *Die Bedeutung der Form: Erzählstrukturen in der Geschichtsschreibung* (übersetzt von Margit Smuda) (Frankfurt/Main: Fischer, 1990), pp. 12–13, with special reference to Emile Benevise, *Probleme der allgemeinen Sprachwissenschaft* (München: List, 1974).

¹⁵⁹ White (*Bedeutung der Form*, p. 12) gives two outstanding examples of a non-narrative historiography: Alexis de Tocqueville, *Democracy in America* (London: Saunders and Otley, 1838) and the highly respected Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (Paris: Flammarion, 1949, several re-editions).

¹⁶⁰ The consequence for White is: '*die Darstellung eines Historikers wird immer weniger sein als Historie im eigentlichen Sinne, wenn es ihm nicht gelungen ist, der Wirklichkeit die Form einer Geschichte zu geben.*' (*Bedeutung der Form*, pp. 15–16).

analysis.¹⁶¹ In this study, the narrative discourse (i.e. the history of the CIHM) is completed by an analysis, to which refers the term 'development'. What, then, is development? This term usually refers to 'change' in a purely neutral sense. In our case, the following issues are likely to be in the focus of historical interest:

- 1) structural changes, including the statutes of the organization, the membership of various national organizations, the composition of the board/bureau, and
- 2) 'mental' changes, referring to the organization's self-perception, presented in the statutes, the congresses – where they were held, which themes were chosen, which papers were presented? – and the 'esprit' within the organization – how friendly relations between individuals and delegations are, whether and how they are affected by external political frictions, cultural differences and problems resulting from them: is internationality worth the price?

It is important to note that when talking about the 'development', we have to take into account the possibility of a *non-development*. To some extent, the CIHM's own statutes can serve as a benchmark: achievements must always be measured against the aims that have been formulated in advance. Thus, the objective of this thesis can be re-defined in brief as illuminating the history and development of the CIHM by using a narrative discourse, by analysing structural and mental changes in comparison to the development of the historical science in general and military history in particular, and by verifying whether the CIHM could accomplish its self-imposed objectives.

5.2. The State of Research

No works on the CIHM have been published so far. There does exist, however, a standard work on the CIHM's 'mother organization', the CISH, published by respected German historian Karl D. Erdmann, who himself had been vice-president of the CISH from 1970–75 and its president from 1975–80.¹⁶² Apart from detailing the development of historical congresses and the CISH from the end of the nineteenth century until 1985, Erdmann's book also provides an example how to structure a study which comprises the history of congresses and a scientific organization. Erdmann's monograph thus was an example of how to deal with this topic. Because the CISH was a kind of 'mother organization' to the CIHM, there are similarities between both organizations. Thus, Erdmann was not only helpful to establish *how* to write my thesis, but also *what* to write: When

¹⁶¹ Peter Gay, *Style in History* (New York: Basic Books, 1974), p. 189, wrote that a history without analysis is trivial, and historical analysis without a good narrative is incomplete.

¹⁶² Karl Dietrich Erdmann, *Die Ökumene der Historiker: Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques* (Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1987), pp. 451–452 (Anhang I: Mitglieder des Büros).

he described the mood within the world of historians, this was often reflected in the CIHM. Erdmann's monograph helped me to fill the gaps that the sources had left.

That no history of the CIHM exists might be because its prominence is relatively low. Although well-known by military historians all over the world, and comprising national military history commissions from some forty countries, probably few people outside the sphere of military history ever heard of it. And if they did, they might not have been interested at all. For military historians, in contrast, who are well aware of the CIHM, it represents a tool for their scientific exchange rather than an object for their studies.

After learning that publications on the CIHM were as numerous as trees in the desert, the next step was to search for the organization's own files. I contacted Drs. Piet H. Kamphuis, at this time secretary-general of the CIHM and therefore responsible for the CIHM's archives.¹⁶³ Following a positive decision by the CIHM's executive board, I was able to consult the CIHM's files at the *Nederlands Instituut voor Militaire Historie* (NIMH) in The Hague. Both Piet Kamphuis and his assistant, E.C. 'Ilse' Cuperus, assisted me during my research and answered many questions. The CIHM archives cover the period after 2000, i.e. during the term of office of Kamphuis as secretary-general, with over two meters of boxes, with one dossier per year containing numerous files within standardised envelopes. This form of organization made it quite easy to scan through the masses of paper and to find the relevant documents. But for the time before 2000, the CIHM archives contain only two dossiers: a 'Dossier general' (with sub-dossiers 'Statuts', 'Elections' and 'Finances', including correspondence dealing with the elections in 1985, 1990 and 1995, and a small booklet by André Corvisier, the former president of the CIHM and later honorary president) and a second dossier containing the personal correspondence of Albert Duchesne, who had been secretary-general of the CIHM from 1958 to 1972.

I also tried to obtain additional information on the various national commissions, and wrote letters to thirty-nine of them. The results were less than overwhelming: less than ten countries responded.

Apart from using the rather limited archives of the CIHM, I was able to find relevant information in its publications, such as the *Revue* and the annual *Acta* volumes, which usually contained the opening speeches of the congresses, and the *CIHM Newsletter* for the post-2003 period. While analysing the CIHM, even its publications, which are considered as 'literature' in a strict sense, become 'sources' which allow deductions to be made, such as what perception of history

¹⁶³ According to CIHM Statutes (approved on 26 August 2005 in Madrid, entered into force on 1 January 2006), Article 19 'Tasks of the secretary general' includes taking care of the archives. When Piet Kamphuis was elected president of the CIHM in 2010, and Erwin A. Schmidl became secretary-general, the archives were transferred to Vienna in 2011.

the authors had at the time when the texts were written. Thus, the relation of the historian to these text becomes a kind of 'meta-relation'.¹⁶⁴ In addition, the organization's own publications contain important technical information, such as about elections and the composition of the boards. A problem was, however, that in few places there are complete sets of both *Revue* and *Acta* – a problem noted already in 1991 by CIHM President Corvisier, when he remarked: '*Beaucoup plus regrettable est certes le fait qu'actuellement, rares sont les collections complètes de la Revue, et qu'ainsi se trouvent difficilement utilisables pour la recherche le contenu de tant d'études de valeur. Dans certains cas, c'est même l'oubli qui s'est abattu sur des contributions de premier ordre à l'histoire militaire.*'¹⁶⁵

As I started working in the CIHM archives in The Hague, I was also able to interview then-Secretary-General Piet Kamphuis. He advised me to also interview Kees Schulten, who had not only been his predecessor in office, but also had been the CIHM's secretary-general from 1980 to 1990, and then its president from 1990 to 2000, and former long-time treasurer and Hervé de Weck from Switzerland.¹⁶⁶ I was able to profit from their personal memories.

Most importantly, I was also able to participate in one of the CIHM's congresses (the one in Trieste in 2008) and to establish contacts there. Thanks to Dr. Ciro Paoletti, I was freed from all obstacles that normally prevent younger scholars from attending those congresses (such as high costs for accommodation, travel and registration fee) and was therefore able to participate in the academic programme, which allowed me to

- 1) get a personal impression myself,
- 2) ask older members who have participated in multiple congresses and
- 3) to meet people for interviews.¹⁶⁷

Active and former members of the board as well as other participants were most helpful in answering my questions and trying to explain to me the working of this

¹⁶⁴ I owe thanks to Dr. Sandra Dahlke, who gave the first seminar that I attended at university. It included the introduction to the science of history and therefore contained a lot of theory, including the point of literature becoming sources depending on what your approach and your problem is. Being at the end of my studies, I have to admit that this seminar – despite being the first one and only meant for introduction – was one of the most interesting and most fruitful ones and without doubt the most challenging one. This speaks for its excellent quality but of course also for the rather average quality of some of the other seminars at the HSU.

¹⁶⁵ *RIHM Tables et index (1939–1990)* (Porrentruy 1991), p.8.

¹⁶⁶ In recognition of their achievements, both had been made 'honorary' members of the CIHM in due course.

¹⁶⁷ I am really grateful for this outstanding opportunity to establish personal contacts. I owe thanks to Dr. Ciro Paoletti and Capitano di Vascello Alfredo Maglietta, the responsible persons of the Commissione Italiana di Storia Militare, who granted the exemption of the participation fee and the accommodation.

organization. I recorded one longer interview with Schulten, and asked various other people without recording them in order to get anonymous but very frank statements. So I could get an impression on how the mood was like during this congress.

In the end, additional information was provided by Erwin A. Schmidl, the CIHM's current secretary-general, who assisted me in revising the thesis for publication and also brought the story up to 2013.

ERWIN A. SCHMIDL

75 Jahre und kein bisschen leise: zum 75-jährigen Bestehen der CIHM

DIESES BUCH ERSCHEINT anlässlich des 75-jährigen Bestehens der Internationalen Kommission für vergleichende Militärgeschichte: 1938, auf dem Internationalen Historiker-Kongress in Zürich, konstituierte sich erstmals eine Kommission für vergleichende Militärgeschichte. Ist die Einrichtung eines bloßen Panels im Rahmen eines großen Kongresses tatsächlich Anlass genug für einen derartigen Jahrestag?

Im vorliegenden Fall sehr wohl. Denn die Einrichtung dieser Kommission 1938 ist aus zwei Gründen bedeutsam: Zum einen markierte sie – durch die Akzeptanz der Militärgeschichte im Rahmen der akademischen Geschichtsforschung, noch dazu in einem internationalen Rahmen – einen Meilenstein in der „Akademisierung“ der Militärgeschichte. Lange Zeit vorwiegend von Militärs als Operationsgeschichte mit dem primären Ziel der Ableitung militärischer Lehren betrieben, galt die Militär- oder Kriegsgeschichte vielen zivilen universitären Historikern (und, leider muss man's sagen: gilt sie teilweise immer noch) als „Schmuddelkind“ unter den historischen Wissenschaften.

Zum anderen aber erwies sich die 1938 gegründete Kommission keineswegs als eine Eintagsfliege, sondern als ein ganz robustes Konstrukt, das schon 1939 mit der Publikation einer Schriftenreihe begann (der *Internationalen Zeitschrift für Militärgeschichte* bzw. *Revue internationale d'histoire militaire*, in deren Rahmen auch der vorliegende Band erscheint). Neben der Teilnahme an den regelmäßigen, alle fünf Jahre stattfindenden Internationalen Historiker-Kongressen organisierte die Militärhistorische Kommission seit 1969 ihre eigenen Kolloquien bzw. Kongresse, die seit den siebziger Jahren jährlich stattfinden und deren Ergebnisse überdies regelmäßig in Tagungsbänden (der *Acta*-Reihe) veröffentlicht werden.

Beides, die Entwicklung der Militärgeschichte wie jene der Militärhistorischen Kommission, werden von den beiden Autoren dieses Bandes, dem italienischen Historiker Nicola Labanca aus Florenz bzw. Siena und dem deutschen Marineoffizier David Kostewicz, ausführlich beschrieben. Mit der Auswahl dieser Autoren wird auch die Verbindung zwischen der akademischen und der militärischen Militärgeschichtsschreibung betont, die seit ihrem Bestehen ein wichtiges Anliegen dieser Kommission war. Mit der Überbrückung der oft bestehenden Differenzen zwischen diesen beiden Ansätzen soll den Unzulänglichkeiten gegengesteuert

werden, die in beiden Bereichen gelegentlich bestehen: militärische Fachleute, denen es an historischer Kompetenz mangelt, auf der einen Seite – und auf der anderen akademische Historiker, denen Grundkenntnisse und Verständnis für das Militär fehlen.

Neben dieser Verbindung von akademischer und militärischer Kompetenz ist es die wohl wichtigste Aufgabe der Internationalen Kommission, eine über nationale Grenzen und Vorurteile hinausgehende Vernetzung zwischen Militärgeschichtlern aus verschiedenen Ländern zu bewirken. Dass gerade im Bereich der Militärgeschichte gelegentlich nationale Mythen mit dem Versuch einer objektiven Geschichtsschreibung kollidieren, ist unvermeidlich: des einen Freiheitskämpfer sind des anderen Terroristen, und die siegreiche Eroberung auf der einen Seite ist die demütigende Vergewaltigung der anderen. Gerade deshalb aber bietet der internationale Ansatz die Chance, im gemeinsamen historischen Zugang verengte nationale Perspektiven zu überwinden und bestehende Vorurteile abzubauen. Die internationalen Kongresse haben dazu geführt, dass innerhalb dieser Disziplin eine „große Familie“ entstanden ist, in einer Atmosphäre, die das Entstehen von Freundschaften über alle Grenzen und Ideologien hinweg fördert.

Während des „Kalten Krieges“ war die Internationale Kommission in diesem Sinne auch eine Stätte der Begegnung zwischen West und Ost, in dem doch sensiblen Bereich der militärischen Geschichtsforschung. Persönlichkeiten wie John E. „Jack“ Jessup aus den USA oder Dmitri Antonowitsch Wolkogonow aus der Sowjetunion seien hier stellvertretend erwähnt. Auch nach dem Ende des Ost-West-Konfliktes bleibt die Bedeutung der Kommission als internationale Begegnungsstätte wichtig.

Die Welt ist nicht perfekt und auch unsere Kommission ist es nicht. Schon der langjährige Präsident Cornelis „Kees“ Schulten warnte davor, dass die Kommission ein „Club der alten Männer“ werden könnte – und allzu jugendlich wirken die meisten Teilnehmer der Kongresse ja wirklich nicht. Nicht alle Beiträge auf den Tagungen entsprechen hohen akademischen Anforderungen (einige nicht einmal mittelmäßigen), und manche Kritiker warfen der Kommission daher vor, die touristischen über die fachlichen Aspekte zu stellen. Die hohen Tagungsgebühren sind für viele, vor allem jüngere Kollegen de facto prohibitiv. Und manche Traditionen, etwa im Umgang mit dem „Damen-Programm“ (das jetzt halt, „politisch korrekt“, „Begleitpersonen-Programm“ heißt), erscheinen jüngeren Teilnehmern reichlich traditionell. Immerhin wurden diese Probleme erkannt, und bemüht sich die Kommission seit Jahren, dem gegenzusteuern. Das „PhD-Panel“ für jüngere Historikerinnen und Historiker, die so unter leistbaren Bedingungen an den Kongressen teilnehmen und Kontakte knüpfen können, sei hier als ein wichtiger Schritt in die richtige Richtung erwähnt.

Die nationalen Kommissionen, das soll hier ergänzt werden, sind sehr unterschiedlich zusammengesetzt. In manchen Staaten sind sie praktisch ident mit den amtlichen militärischen historischen Institutionen, in anderen sind sie als private Vereine oder überhaupt nur als lose Verbindungen organisiert. Daher sind sie nicht immer auch wirklich repräsentativ für die an Militärgeschichte interessierten Historiker des betreffenden Landes. Auch hier besteht in einigen Ländern durchaus Nachholbedarf, dessen Erfüllung auch der Wirksamkeit der Internationalen Kommission insgesamt zu Gute käme.

Bemerkenswert sind jedenfalls, wenn man sich die seit 1939 erschienenen rund 130 Bände der *Revue internationale d'histoire militaire* und der *Acta* (d.h. der Tagungsbände der jährlichen Konferenzen) ansieht, die bisherigen Leistungen der Internationalen Kommission. Ihren Gründervätern und langjährigen Vorstandsmitgliedern – hier seien nur stellvertretend Persönlichkeiten wie Albert Depréaux, André Desfeuilles, Albert Duchesne, André Corvisier oder Oskar Regele genannt (die Listen aller Präsidenten und Generalsekretäre sowie der Vorstandsmitglieder sind im Anhang dieses Buches enthalten) – gebührt dafür unser aller Dank. Ebenfalls bei den Veröffentlichungen ist natürlich die *Internationale Bibliographie für Militärgeschichte* zu nennen, die in den letzten Jahren durch die Zusammenarbeit mit dem niederländischen Brill-Verlag neu belebt wurde.

Freilich mögen diese Publikationen in gewisser Weise als „Nischenprodukt“ erscheinen, das fast im Verborgenen besteht – so gibt es wohl weltweit in keiner Bibliothek eine wirklich komplette Sammlung aller *Acta*- und *Revue*-Bände! Hier mag die 2013 initiierte Website der Kommission (www.icmh.info) helfen, diese Informationen und dieses Wissen der internationalen Gemeinschaft der an Militärgeschichte Interessierten leichter zugänglich zu machen.

Im Leben eines Menschen sind 75 Jahre ein beachtliches Alter. Im internationalen Bereich und in der Geschichtswissenschaft gelten freilich andere Dimensionen. Der Rückblick über die Entwicklung der Militärgeschichte und der ihr gewidmeten internationalen Kommission im letzten Dreivierteljahrhundert ist daher nicht nur Anlass zu Stolz und Freude, sondern zugleich Auftrag, das bisher Erreichte zu bewahren und in diesem Sinne weiterzuarbeiten. Nur das Verstehen der Vergangenheit kann uns helfen, letztlich eine bessere Zukunft zu erreichen.

Wien und Graz, im Juli 2013,

ERWIN A. SCHMIDL,
Generalsekretär der
Internationalen Kommission
für Militärgeschichte

Annexes

Annex 1: The CIHM Presidents

Albert Depréaux (France, 1938–1950)
Olof Ribbing (Sweden, 1950–1960)
Jan-Willem Wijn (Netherlands, 1960–1965)
Oskar Regele (Austria, 1965)¹
Henry Contamine (France, 1965–1973)
Fernand Gambiez (France, 1973–1975)
Bengt Åhlsund (Sweden, 1975–1980)
André Corvisier (France, 1980–1990)
Cornelis ‘Kees’ Schulten (Netherlands, 1990–2000)
Luc de Vos (Belgium, 2000–2010)
Piet H. Kamphuis (Netherlands, 2010-)

Former CIHM Presidents Oskar Regele, Fernand Gambiez, André Corvisier, Cornelis ‘Kees’ Schulten and Luc de Vos were elected Honorary Presidents in recognition of their achievements. This honour was also granted to former Vice-President H. Blanc in 1965.

Annex 2: The CIHM Secretaries-General

André Desfeuilles (France, 1950–1964)
Albert Duchesne (Belgium, 1965–1975)
Roland Andréani (1975–1980)
Cornelis ‘Kees’ Schulten (Netherlands, 1980–1990)
Patrick Lefèvre (Belgium, 1990–2000)
Piet H. Kamphuis (Netherlands, 2000–2010)
Erwin A. Schmidl (Austria, 2010-)

In recognition of their outstanding contributions to the CIHM, André Desfeuilles and Albert Duchesne were made Honorary Secretaries-General. The same honour was granted to long-time treasurer Hervé de Weck who was appointed Honorary Treasurer.

¹ Due to the illness of CIHM President Wijn, General (ret.) Dr. Oskar Regele, director of the Austrian *Kriegsarchiv* and vice-president of the CIHM, acted as ‘President ff’ of the CIHM in preparation for the meeting in Vienna in 1965. He was subsequently made honorary president of the CIHM. See Albert Duchesne, ‘Éloge du général et archiviste general e/r docteur O. Regele, président d’honneur de la CIHM, décédé à Vienne le 1er Février 1969’, in: *RIHM* 30 (1970), pp. 43–45.

Annex 3: The CIHM Bureau**1955–1960:**

President:	Olof Ribbing (Sweden)
Vice-President:	Jan-Willem Wijn (Netherlands)
Vice-Presidents adjoints:	H. Blanc (France)
	P. Martin (France)
	M. Dunan (France)
Secretary-General (Americas):	Marie-Louise Brent-Depréaux (France)
Secretary-General (Europe):	André Desfeuilles (France)

1960–1965:

President:	Jan-Willem Wijn (Netherlands)
Vice-Presidents:	Oskar Regele (Austria) (acting president in 1965)
	H. Blanc (France)
Vice-President adjoint:	P. Martin (France)
Secretary-General:	André Desfeuilles (France)
Secretary-General adjoint:	Albert Duchesne (Belgium)

1965–1970:

President:	Henri Contamine (France)
Vice-Presidents:	P. Martin (France, until 1969)
	B.P. Furtenbach (Sweden)
	W. von Groote (Germany)
	Pavel Andreevich Zhilin (Soviet Union, from 1969)
	Fernand Gambiez (France, from 1969)
Secretary-General:	Albert Duchesne (Belgium)
Secretary-General adjoint:	Jean Lorette (Belgium)

1970–1973:

President:	Henri Contamine (France)
Vice-Presidents:	Pavel Andreevich Zhilin (Soviet Union)
	Fernand Gambiez (France)
	Bengt Åhlsund (Sweden)
	E. Kessel (Germany)
	S. Herbst (Poland)
Secretary-General:	Albert Duchesne (Belgium)
Secretary-General adjoint:	Jean Lorette (Belgium)

1973–1975:

President:	Fernand Gambiez (France)
Vice-Presidents:	Pavel Andreevich Zhilin (Soviet Union) E. Kessel (Germany)
Secretary-General:	Albert Duchesne (Belgium)
Secretary-General adjoint:	Jean Lorette (Belgium)

1975–1980:

President:	Bengt Åhlsund (Sweden)
Vice-Presidents:	Pavel Andreevich Zhilin (Soviet Union) E. Kessel (Germany) David G. Chandler (United Kingdom) John E. Jessup (United States) André Corvisier (France)
Secretary-General:	Roland Andréani (France)
Secretary-General adjoint:	Jean Chagniot (France)

1980–1990:

President:	André Corvisier (France)
Vice-Presidents:	David Chandler (United Kingdom) John E. Jessup (United States) Jürgen Rohwer (Germany) Reinhard Brühl (German Democratic Republic) Jae Kyu P. (South Korea) Olaf Riste (Norway) Michael Ionescu (Romania)
SecGen:	Cornelis ‘Kees’ Schulten (Netherlands)
Treasurer:	Hervé de Weck (Switzerland)

1990–1995:

President:	Cornelis ‘Kees’ Schulten (Netherlands)
Vice-Presidents:	Dmitri Antonovich Volkogonov (Soviet Union/Russia) Jean Delmas (France)
Secretary-General:	Patrick Lefèvre (Belgium)
Treasurer:	Hervé de Weck (Switzerland)
Members:	David Chandler (United Kingdom) John E. Jessup (United States) Raimondo Luraghi (Italy) Tadeusz Panecki (Poland) Olof Riste (Norway) Jürgen Rohwer (Germany)

1995–2000:

President:	Cornelis 'Kees' Schulten (Netherlands)
Vice-Presidents:	Dmitri Antonovich Volkogonov (Soviet Union/Russia) ² Jean Delmas (France) John E. Jessup (United States) ³
Secretary-General:	Patrick Lefèvre (Belgium)
Treasurer:	Hervé de Weck (Switzerland)
Members:	Raimondo Luraghi (Italy) Tadeusz Panecki (Poland) Jürgen Rohwer (Germany) Manuel F.T. Barata (Portugal) Erik Norberg (Sweden) József Zachar (Hungary)

2000–2005:

President:	Luc de Vos (Belgium)
Vice-Presidents:	Manuel F.T. Barata (Portugal ⁴) Dean C. Allard (United States) Don Hugo O'Donnell y Duque de Estrada (Spain)
Secretary-General:	Piet H. Kamphuis (Netherlands)
Treasurer:	Hervé de Weck (Switzerland)
Members:	Jean C. Allain (France) Erik Norberg (Sweden) Bernd Kroener (Germany) Ioannis Loucas (Greece) Matitiah Mayzel (Israel) Pietro del Negro (Italy) Tadeusz Panecki (Poland)

² General Volkogonov died in December 1995.

³ When General Volkogonov died in 1995, Prof. John E. Jessup, who had already been a member of the Bureau, was elected vice-president.

⁴ Upon the death of Lieutenant General Manuel F.T. Barata, Dean C. Allard became senior vice-president, and Don Hugo O'Donnell, already a member of the board, was elected second vice-president in 2003.

2005–2010:

President: Luc de Vos (Belgium)
 Vice-Presidents: Allan R. Millett (United States)
 Ioannis Loucas (Greece, until 2009)⁵
 Lars Ericson Wolke (Sweden)
 Secretary-General: Piet H. Kamphuis (Netherlands)
 Treasurer: Fritz Stoeckli (Switzerland)
 Members: Henri Coutau-Bégarie (France)
 Don Hugo O'Donnell y Duque de Estrada (Spain)
 Tadeusz Panecki (Poland)
 Reiner Pommerin (Germany)
 Piero del Negro (Italy)
 Hisashi Takahashi (Japan)

2010– :

President: Piet H. Kamphuis (Netherlands)
 Vice-Presidents: Joseph P. 'Pat' Harahan (United States)
 Massimo de Leonardis (Italy)
 Secretary-General: Erwin A. Schmidl (Austria)
 Treasurer: Fritz Stoeckli (Switzerland)
 Members: Esat Arslan (Turkey)
 Jean Avenel (France)
 José M. Blanco Núñez (Spain)
 Abdessalem Ben H'mida (Tunisia)
 Lars Ericson Wolke (Sweden)
 Lekoa Solly Mollo (South Africa)
 Tadeusz Panecki (Poland)
 Reiner Pommerin (Germany)
 Hisashi Takahashi (Japan)

⁵ When Dr. Loucas had to resign from the board, Lars Ericson, who had already been a member, was elected vice-president at the congress in Oporto in 2009.

Annex 4: The CIHM Congresses

These meetings, starting with the ‘intermediate colloquy’ in Paris in April 1969, were originally called colloquies (‘colloques’) to distinguish these conferences from the main CISH congresses held every five years. From 1983 on, the term ‘congress’ was increasingly used, and is now the common term. The Papers from the congresses were published in the *Acta* series.

Paris	26 IV 1969	Colloquy in preparation for the 1970 CISH congress in Moscow
1. Stockholm ⁶	12–15 VII 1973	Coastal Defence
2. Washington, D.C.	13–19 VIII 1975	Developments in Military Technology & Revolutions in America
3. Teheran	6–16 VII 1976	Asian, American and European Influences on Strategy and Tactics & War and Neutrality
4. Ottawa	23–25 VIII 1978	Armed Forces and Colonial Development
5. Bucharest	10–17 VIII 1980	Army and Society
6. Montpéllier	1–5 IX 1981	Armed Forces and Systems of Alliances
7. Washington, D.C.	25–30 VII 1982	Soldier-Statesmen of the Age of the Enlightenment
8. Vienna	VIII 1983	Europe and the Ottomans – Conflicts in the Years between 1500–1800
9. Tel Aviv	19–24 VIII 1984	Warfare throughout the Ages between Small States and Big Powers
10. Stuttgart	19–24 VIII 1985	New Research on First World War History
11. Seoul	17–24 VIII 1986	War, Commerce and Empire
12. Athens	24–31 VIII 1987	The First National Fleets: The Use of Steam in Naval Warfare
13. Helsinki	31 V-6 VI 1988	Tactical Developments in 1750–1830 & Intelligence Services and Military Decisions in Europe during the Second World War
14. Montréal	16–18 VII 1988	Conflicts of High and Low Intensity Warfare since the Second World War
15. Paris	18–23 IX 1989	Influence of the French Revolution on the Armies in France, Europe and the World

⁶ This was called the second CIHM colloquy, obviously referring to the 1969 meeting in Paris as the first meeting outside the CISH congresses. It was the first, however, which resulted in the publication of its papers in a special *Acta* volume. Later *Acta* volumes only counted the publications, not the meetings, the 1975 Washington volume being no. 2 and so on. This was then adopted for the counting of the congresses as well.

16. Madrid	26 VIII–2 IX 1990	Influence of Military Thought on War during the Last Five Centuries
17. Zurich	19–24 VIII 1991	War and Mountains
18. Turin	30 VIII–5 IX 1992	The Discovery of the New World and its Influence on Military History
19. Istanbul	17–24 VIII 1993	The Study of the Period between the First and Second World War 1918–1939 from a Viewpoint of Military History
20. Warsaw	28 VIII–3 IX 1994	National Insurrections since 1794
21. Québec	20–26 VIII 1995	Peacekeeping 1815 to Today
22. Vienna	9–13 IX 1996	From Crécy to Mohacs: Warfare in the Late Middle Ages (1346–1526)
23. Prague	24–29 VIII 1997	The Thirty Years' War
24. Lisbon	24–29 VIII 1998	The War and the Encounter of Civilisations, from the XVI th Century
25. Brussels	31 VIII–3 IX 1999	Military Alliances since 1945
26. Stockholm	31 VII–4 VIII 2000	The Total War – The Total Defence
27. Athens	19–25 VIII 2001	Military History and 20 th Century Geopolitics
28. Norfolk	11–16 VIII 2002	Coming to the Americas: The Eurasian Military Impact on the Development of the Western Hemisphere
29. Bucharest	10–15 VIII 2003	War, Military and Media
30. Rabat	1–7 VIII 2004	The Economic Aspects of Defence through the Major World Conflicts
31. Madrid	21–27 VIII 2005	Terrestrial and Naval Power and the Age of Trafalgar
32. Potsdam	20–25 VIII 2006	Nation State, Nationalism and the Military
33. Cape Town	12–17 VIII 2007	Regions, Regional Organisations and Military Power
34. Trieste	31 VIII–5 IX 2008	Military Conflicts and Civil Population. Total Wars, Limited Wars, Asymmetrical Wars
35. Oporto	31 VIII–5 IX 2009	Warfare in the Age of Napoleon: Precedents, Military Campaigns and Lasting Impacts
36. Amsterdam	29 VIII–3 IX 2010	Insurgency and Counterinsurgency: Irregular Warfare from 1800 to the Present
37. Rio de Janeiro	28 VIII–2 IX 2011	Colonial Wars and Independence Wars from the 18 th Century to Today
38. Sofia:	26–31 VIII 2012	Technology and Warfare
39. Turin	31 VIII–6 IX 2013	Combined and Joint Operations in the History of Warfare

Annex 5: The *Revue Internationale d'Histoire Militaire*

- | | |
|---|--|
| 1-2 Paris 1939 | 33 Commission d'Allemagne fédérale, |
| 3 Paris 1939-1940 | Freiburg 1975 |
| 4 Paris 1939-1940 | 34 Commission Roumaine, Bucarest 1975 |
| 5 Paris 1941-1945 | 35 Commission Française, Paris 1976 |
| 6 Paris 1946 | 36 Commission Roumaine, Bucarest 1977 |
| 7 Commission Suédoise, Stockholm 1949 | 37 Commission Française, Paris 1977 |
| 8 Commission Chérifienne, Maroc 1950 | (3 fascicules) |
| 9 Commission Espagnole, Madrid 1950 | 38 Commission Japonaise, Tokyo 1978 |
| 10 Commission Italienne, Rome 1951 | [<i>Military History in Japan</i>] |
| 11 Commission Brésilienne, Rio de Janeiro 1952 | 39 Commission Italienne, Rome 1978 |
| 12 Commission Polonaise, London - Paris 1952 | 40 Commission Suisse, Bern 1978, <i>Grandson - 1476 : Essai d'approche pluridisciplinaire d'une action militaire du XVe siècle</i> |
| 13 Commission Algérienne, Alger 1952 | 41 Commission Française, Paris 1979 |
| 14 Commission Autrichienne, Vienna 1955 | 42 Commission Israélienne, Tel Aviv 1979 |
| 15 Commission Suédoise, Stockholm 1955 | 43 Commission de la R.D.A., Potsdam 1979 |
| 16 Commission Française, Paris 1955 | 44 Commission Soviétique, Moscow 1979 |
| 17 Commission de l'Afrique française, Dakar 1956 | 45 Commission Autrichienne, Vienna 1980, <i>Österreich zur See</i> |
| 18 Commission Tunisienne, Tunis 1956 | 46 Commission Turque, Ankara 1980 |
| 19 Commission Néerlandaise, The Hague 1957 | 47 Commission Internationale, Göteborg 1980 |
| 20 Commission Belge, Brussels 1959 | 48 Commission Roumaine, Bucarest 1980 |
| 21 Commission Autrichienne, Vienna 1960 | 49 Commission Française, Paris 1980 |
| 22 Commission Internationale, Brussels 1960/64 | 50 Commission Turque, Ankara 1981 |
| 23 Commission Finlandaise, Helsinki 1961 | 51 Commission Yougoslave, Belgrad 1981 |
| 24 Commission Belge, Brussels 1965 | 52 Commission Polonaise, Warsaw 1982 |
| 25 Commission Française, Paris 1966 | 53 Commission Internationale, Göteborg 1982 |
| 26 Commission Suédoise, Stockholm 1967 | 54 Commission Canadienne, Ottawa 1982 |
| 27 Commission d'Allemagne fédérale, Freiburg 1968 | 55 Commission Française, Paris 1983 |
| 28 Commission Polonaise, Warsaw 1969 | 56 Commission Espagnole, Madrid 1984 |
| 29 Commission Belge, Brussels 1970 | 57 Commission Suédoise, Stockholm 1984, <i>Neutrality and Defence: The Swedish Experience</i> |
| 30 Commission Française, Paris 1970 | 58 Commission Néerlandaise, The Hague 1984 |
| 31 Commission Internationale, Brussels 1971 | 59 Commission Soviétique, Moscow 1985 |
| 32 Commission Internationale, Brussels 1972-1975 | |

- | | |
|---|---|
| 60 Commission Bulgare, Sofia 1984 | 77 Commission Roumaine, Bucarest 1992 |
| 61 Commission Française, Paris 1985, <i>Trente Ans d'Histoire Militaire en France</i> | 78 Commission Française, Paris 2000, <i>La Bataille d'hier à aujourd'hui</i> . |
| 62 Commission Finlandaise, Helsinki 1985 | 79 Commission Grecque, Athens 2001 |
| 63 Commission d'Allemagne fédérale, Freiburg 1985 | 80 Commission Hongroise, Budapest 2004, <i>Military Professionalization, 1900–1999: The Quest for Excellence</i> ⁸ |
| 64 Commission Yougoslave, Belgrad 1986 | 81 Commission Française, Paris 2001 |
| 65 Commission Suisse, Bern 1988, <i>Krieg und Gebirge / La guerre et la montagne / La guerra e la montagna</i> | 82 Commission Française, Paris 2002 |
| 66 Commission Roumaine, Bucarest 1988 | 83 Commissions Française et Roumaine, Paris 2003 |
| 67 Commission Turque, Ankara 1987 | 84 Commission Danoise, 2004 |
| 68 Commission Française, Paris 1987 | 85 Commission Française, Paris, <i>Petite guerre et guerres asymétriques de l'Antiquité au XXIème siècle</i> |
| 69 Commission Américaine, Washington, D.C. 1990 | 86 Commission Internationale, Brussels 2006, <i>Military Recruitment in Modern Times (XIXth – XXth centuries)</i> |
| 70 Commission Coréenne, Seoul 1988 ⁷ | 87 Commission Turque, Ankara 2007, <i>Turkish Military History and Military Culture</i> |
| 71 Commission de la R.D.A., Potsdam 1989 | 88 Commission Française, Vincennes 2010, <i>La Diplomatie militaire ou l'usage politique de la force</i> |
| 72 Commission Australienne, Canberra 1990 | 89 Commission Italienne, The Hague & Rome 2012, <i>Airpower in the 20th Century</i> |
| 73 Commission Internationale, Stuttgart 1991, <i>The Naval Arms Race 1930–1941</i> | 90 Commission Française, Paris 2013, <i>Les Blocus</i> |
| 74 Commission Bulgare, Sofia 1992 | |
| 75 Commission Française, Paris 1995, <i>Des interventions extérieures françaises à des fins de maintien de l'ordre, d'interposition et d'assistance aux XIXe et XXe siècles</i> | |
| 76 Commission Française, Paris 1997, <i>La guerre d'Algérie: La défense des frontières – Les barrages algéro-marocain et algéro-tunisien, 1956–1962</i> | |

Until 1975, several issues of the *Revue* were supposed to represent 'volumes' (*tomes*): *tome* I = issues 1–4; *tome* II = 5–9; *tome* III = 10–13; *tome* IV = 14–16; *tome* V = 17–21; *tome* VI = 22–25; *tome* VII = 26–28; *tome* VIII = 30–32. This 'double counting' was then discontinued.

A list of articles (*Tables et index*) was published in Porrentruy (Switzerland) in 1991. It is intended to provide a complete index on the CIHM website (www.icmh.info) in due course.

⁷ This issue doubled as the conference publication for the 11th colloquy.

⁸ This was the publication of the papers presented at the 4th International Conference of the Military History Working Group (now the Conflict Analysis Working Group) of the Partnership for Peace Consortium of Defence Academies and Security Studies Institutes, held in Budapest in 2004.

**Annex 6: The Issues of the
*International Bibliography of Military History***

Volume no.	published in	covering the period
1	1978	1974–1976
2	1979	1975–1977
3	1981	1976–1979
4	1982	1977–1980
5	1983	1978–1981
6	1985	1979–1984
7–8	1987	1983–1986
9	1988	1984–1987
10	1989	1985–1988
11	1990	1986–1989
12	1991	1987–1990
13	1992	1988–1991
14	1993	1989–1992
15	1994	1990–1993
16	1995	1991–1994
17	1996	1992–1995
18	1997	1993–1996
19	1998	1994–1997
20	1999	1995–1998
21	2000	1996–2000
22	2001	1997–2000
23	2002	1998–2001
24	2003	1998–2002
25	2004	2000–2003
26	2005	2000–2004
27	2006	2000–2005
28	2007	2001–2006
29	2008	2004–2007
30	2009	2004–2008

This last volume also included an index of all the previous volumes.

In 2010, an agreement was signed with Brill publishers, who took over publication of the *Bibliographie* on behalf of the CIHM. From volume 31 (2011) on, the *Bibliographie* was published twice a year.

Annex 7: The Emblem of the CIHM

The first article in the first edition of the *Revue*, by the CIHM's first president, Albert Depréaux, was on the Militia of the Zurich Republic in the late Eighteenth Century.⁹ This was the origin of using an Eighteenth Century Swiss soldier ('un milicien de Zurich en 1757') on the cover of CIHM publications, notably the *Revue* and the *Acta*, and more recently the *Newsletter*. In the nineties, following contemporary trends in logo design, a modern-looking hexagon containing a globe was added.¹⁰ The Swiss soldier was also used as the emblem on the Delft plates used as gifts to local dignitaries during CIHM congresses, a custom introduced under Kees Schulten's presidency. For optical reasons, the top of the soldier's musket was cut off, resulting in a somewhat strange appearance when inserted in the hexagon design. This was corrected in 2012.



The 18th century Swiss soldier as he appeared on CIHM publications (left, with the original 'cut-off' and the 'restored' full-length musket) and the modern design (again with the 'cut-off' musket; right: the corrected form, 2012).

⁹ Albert Depréaux, 'Milice de la République de Zurich, Infanterie, 1771', in: *RIHM* 1–2 (Paris 1939), pp. 10–14.

¹⁰ Interview with then-Secretary General Piet Kamphuis (2008).

Annex 8: The National Commissions

From the available sources, it is not possible to give a complete and precise list of all national commissions for the entire period since 1938. The following commissions are at present members of the CIHM (as of summer 2013, two countries had their memberships suspended):

Argentina	Republic of Korea
Austria	Morocco
Belgium	Netherlands
Brazil	Norway
Bulgaria	Poland
Cameroon	Portugal
Canada	Romania
People's Republic of China	Russian Federation
Cyprus	Senegal
Czech Republic	Slovakia
Denmark	Slovenia
Finland	South Africa
France	Spain
Germany	Sweden
Greece	Switzerland
Hungary	Tunisia
Indonesia	Turkey
Ireland	United Arab Emirates
Israel	United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland
Italy	
Japan	United States of America
Jordan	

In addition, Algeria, Australia, Estonia, Iran, Latvia, Luxembourg, Malaysia, Mexico, Peru, Singapore and 'French Africa' had been members of the CIHM at a certain time. Upon the dissolution of their respective countries, the USSR commission became the commission of the Russian Federation, the Czechoslovak commission was succeeded by commissions from both the Czech Republic and Slovakia, and the Yugoslav commission split into national commissions, of which only the Slovene commission has become a member of the International Commission so far. The GDR commission ceased to exist upon German re-unification in 1990.

Bibliography

1. Archival Sources

Although the Statutes of the CIHM stipulate that the Commission's archives should eventually be deposited in the French *Service Historique de Défense's* archives in Vincennes, this has apparently not been the case. The actual archives are kept by the secretary-general, and therefore at present are with Erwin A. Schmidl at the Austrian National Defence Academy in Vienna. They contain, however, few documents before the nineties, whereas the period after 2000 is well documented. In addition to these documents, the CIHM publications – the *Revue Internationale d'Histoire Militaire* as well as the *Acta* volumes (i.e. the publications of the congress papers), the *Bibliographie Internationale d'Histoire Militaire* and the *CIHM Newsletter* started in 2003 – are important sources. Articles in these publications have not been listed here for reasons of space, but have been quoted in the footnotes.

2. Books and Articles

- 'A nos lecteurs', in: *Annales d'histoire économique et sociale* 1 (1929), pp. 1–2.
- Benevise, Emile, *Probleme der allgemeinen Sprachwissenschaft* (München: List, 1974).
- Benson, Lee, *The Concept of Jacksonian Democracy: New York as a Test Case* (Princeton: Princeton University Press, 1961).
- Black, Jeremy, *Rethinking Military History* (New York et al.: Routledge, 2004).
- Bloch, Marc, *Les rois thaumaturges: Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre* (Strasbourg 1924, re-ed. Paris: A. Colin, 1961).
- Bulletin d'information du CISH* (1929ff).
- Burke, Peter, *The French Historical Revolution: The Annales School 1929–89* (Cambridge: Polity Press, 1990).
- Corvisier, André, *Les hommes, la guerre et la mort* (Paris: Economica, 1985).
- Croce, Benedetto, 'La storia ridotta sotto il concetto generale dell'arte', in: *Atti dell'Accademia Pontiniana XXIII* (Napoli 1893).
- Delbrück, Hans, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*, 4 volumes (Berlin: G. Stilke, 1900–1920).
- Erdmann, Karl Dietrich, *Die Ökumene der Historiker: Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques* (Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1987). An English version was published in 2005: *Toward a Global Community of Historians: The International Historical Congresses and the International Committee of Historical Sciences, 1898–2000* (Oxford – New York: Berghahn Books, 2005).

- Febvre, Lucien, *Le problème de l'incroyance au 16e siècle: la religion de Rabelais* (Paris: Albin Michel, 1942).
- Fischer, Fritz, *Griffnach der Weltmacht: Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschlands 1914/18* (Düsseldorf: Droste, 1961).
- Gay, Peter, *Style in History* (New York: Basic Books, 1974).
- Ginzburg, Carlo, *Il formaggio e i vermi* (Torino: Einaudi, 1976).
- Harnack, Adolf von, 'Der vierte Internationale Kongreß für historische Wissenschaften zu Berlin', in: *Internationale Wochenschrift* 2 (1908), column 514.
- Iggers, Georg, et al., *New Directions in European Historiography* (Middletown (Conn.): Wesleyan University Press, 1975).
- Keegan, John, *The Battle for History: Re-fighting World War II* (New York: Vintage, 1996).
- Keegan, John, *The Face of Battle* (London: Jonathan Cape, 1976).
- Keegan, John, *A History of Warfare* (New York: Alfred A. Knopf, 1993).
- Kissinger, Henry, *Diplomacy* (New York: Simon & Schuster, 1994).
- Kühne, Thomas & Ziemann, Benjamin (editors), *Was ist Militärgeschichte?* (= Krieg in der Geschichte 6, Paderborn: Schöningh, 2000).
- Lamprecht, Karl G., *Deutsche Geschichte*, 12 volumes (two incomplete volumes), (Berlin 1891–1909).
- Le Goff, Jacques, *Geschichte und Gedächtnis* (übers. v. Elisabeth Hartfelder, Frankfurt/Main: Campus, 1992).
- Lelewel, Joachim, *Polska, dzieje i rzeczy jej rozpatrzywane*, 20 volumes (Poznan 1853–76).
- Le Roy Ladurie, Emmanuel, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324* (Paris: Gallimard, 1975).
- Mackinder, Halford J., 'The round world and the winning of the peace', in: *Foreign Affairs* 21 (1943), pp. 595–605.
- McNeill, William H., *The Rise of the West: A History of the Human Community* (Chicago: University of Chicago Press, 1963).
- Millett, Allan, 'American Military History: Over the Top', in: Bass, H. J. (editor), *The state of American History* (Chicago: Quadrangle, 1970), pp. 175–183.
- Morillo, Stephen & Pavkovic, Michael F., *What is Military History?* (Cambridge: Polity, 2006).
- Munch, Peter Andreas, *Det norske folks historie*, 8 volumes (Christiania: Tønsberg, 1852–63).
- Nowosadtko, Jutta, *Krieg, Gewalt und Ordnung: Einführung in die Militärgeschichte* (= Historische Einführungen 6, Tübingen: edition diskord, 2002).
- Oestreich, Gerhard, *Geist und Gestalt des frühmodernen Staates: Ausgewählte Aufsätze* (Berlin: Duncker & Humblot, 1969).
- Paparrigopoulos, Constantinos, *Istoria tou ellenikou ethnous*, 6 volumes (1860–77).

- Parker, Geoffrey, *Military Innovation and the Rise of the West, 1500–1800* (Cambridge: Cambridge University Press, 1988).
- Pawlich, Hans, 'President's report', in: *USCMH Newsletter* (February 2008), pp. 3–4.
- Ranke, Leopold von, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, six volumes (Berlin: Duncker & Humblot, 1839–47).
- Schulten, Kees, 'Über die Zusammenarbeit der Militärhistoriker in der Internationalen Kommission für Militärgeschichte', in: Detlev Nakath & Schröter, Lothar (editors), *Militärgeschichte – Erfahrung und Nutzen: Beiträge zum 80. Geburtstag von Reinhard Brühl* (Scheidtitz: Scheiditser Buchverlag, 2005), 27–38.
- Völkel, Markus, *Geschichtsschreibung: Eine Einführung in globaler Perspektive* (Köln – Weimar – Wien: Böhlau, 2006).
- White, Hayden, *The Content of the Form: Narrative Discourse and Historical Representation* (Baltimore (Maryland): The Johns Hopkins University Press, 1987); German ed.: *Die Bedeutung der Form: Erzählstrukturen in der Geschichtsschreibung* (übersetzt von Margit Smuda, Frankfurt/Main: Fischer, 1990).
- 'Zielsetzung und Methode der Militärgeschichtsschreibung', in: *Militärgeschichtliche Mitteilungen* 20 (1976), pp. 9–19.

3. Internet Sources

- Depréaux, Marie-Louise, 'Memoir', Paris XVIe, August 29th 1940 (This was available on the Canadian Letters & Images Project (<http://www.canadianletter.ca/letters.php?letterid=3800&warid=4&docid=5&collectionid=238>))
- Website of the CIHM (www.icmh.info)
- Website of the CISH (www.cish.org)
- Website of the *Sociétés savantes de France* (<http://cths.fr/an/prosopo.php?id=1835>)
- The Website of the German *Militärgeschichtliches Forschungsamt* (now re-organized as the *Zentrum für Militärgeschichte und Sozialwissenschaften der Bundeswehr*, ZMSBW) was also consulted in 2008. It is still available under the old URL: <http://www.mgfa-potsdam.de/>.

About the authors

PIETER HENDRIK KAMPHUIS is the President of the International Commission of Military History and Director of the Netherlands Institute of Military History. Born in Groningen in 1953, he took his master's degree in Modern and Contemporary History at the University of Groningen. He taught at his alma mater, was a research assistant at the University of Leiden, and from 1977 to 1979 was deputy secretary for the European Movement in the Netherlands.

In 1979, Piet Kamphuis joined the research staff of the Military History Section of the Royal Netherlands Army. His research focused mainly on the history of Dutch security policy and on modern military history. He published books and articles on the history of the peace movement in the Netherlands, the Dutch participation in UN operations and on the Second World War.

In 1987 he was appointed Head of the Research Department. Director of the Army's Military History Section since 1990, he was appointed Director of the new Netherlands Institute of Military History when the services' military history institutions were united in 2005. In 1990 he became a member of the Bibliography Committee of the International Commission of Military History; he was elected Secretary-General of the Commission in 2000, becoming its President in 2010.

DAVID KOSTEWICZ is *Kapitänleutnant* (Lieutenant Commander) in the German Navy. He was born in 1985 in Offenburg (Baden-Württemberg) and joined the Navy in 2004. He studied history at the Helmut-Schmidt-University (University of the Federal Armed Forces) in Hamburg, gaining an M.A. in 2009 for his master thesis on the history of the International Commission for Military History. Since 2011, he has served as operations officer on submarines of the U212A class.

NICOLA LABANCA (born in Florence in 1957) is Associate Professor of Contemporary History at the University of Siena's Department of Historical Sciences and Cultural Heritage. His current research interests lie in the fields of Italian military history and the history of colonial expansion. Since 2001 he is President of the *Centro Interuniversitario di Studi e Ricerche Storico-Militari* (Inter-University Center for Military History and Research). He is in the Editorial Advisory Boards of *War in History* (London, since 1994) and the *Revue historique des armées* (Paris, since 2012). Since 1986, he was the Italian correspondent for the *War and Society Newsletter* (Freiburg im Breisgau).

Among his main publications are: *Il generale Cesare Ricotti e la politica militare italiana (1884–1887)* (Roma: Ufficio storico, Stato maggiore dell'esercito, 1986); *In marcia verso Adua* (Torino: Einaudi, 1993); *Caporetto: Storia di una disfatta* (Firenze: Giunti-Castermann, 1997); *Posti al sole: Diari e memorie di vita e di lavoro dall'Africa italiana* (Rovereto: Museo storico della Guerra, 2001); *Oltremare:*

Storia dell'espansione coloniale italiana (Bologna: il Mulino, 2002); *L'istituzione militare in Italia: Politica e società* (Milano: Unicopli, 2002); *Una guerra per l'impero: Memorie dei combattenti della campagna d'Etiopia 1935–36* (Bologna: il Mulino, 2005); *Guerre contemporanee: Dal 1945 ad oggi* (Firenze: Giunti, 2008); *Storia illustrata delle armi da fuoco: Dall'archibugio alle bombe intelligenti invenzioni e tecnologie che hanno cambiato l'arte della guerra* (Firenze: Giunti, 2009); *La guerra italiana per la Libia 1911–1931* (Bologna: il Mulino, 2012). In addition, he has edited eight major books.

ERWIN A. SCHMIDL, the Secretary-General of the International Commission of Military History since 2010, is Director of the Department of Contemporary History of the Institute for Strategy and Security Policy at the Austrian National Defence Academy in Vienna. Born in Vienna in 1956, he studied history, anthropology and history of arts at the University of Vienna, Dr.phil. 1981. He served in various functions in the Austrian Ministry of Defence since 1981; was seconded to the Austrian Ministry for Foreign Affairs's UN Department in 1991–92; served as UN observer in South Africa in 1994; and was a Senior Fellow at the U.S. Institute of Peace in Washington D.C. in 1995–96.

In addition to numerous books and articles on 19th and 20th century military, political and colonial history, he has lectured at the University of Innsbruck since 1996, where he gained his *Habilitation* in 2001. He is the President of the Austrian Commission for Military History.

The board of the International Commission of Military History and the authors would like to thank the two vice-presidents, Joseph P. Harahan and Massimo de Leonardis, for their contributions to composing and finalizing this publication. The International Commission is also grateful to Stefan Rest of Austria's renowned Militaria publishers, for having made possible the successful publication of this book under severe time pressure.

